Cette Revue est publiée sous le haut patronage
de M. le Professeur S. FREUD.

1re Année - N° 2 1er Novembre 1927

REVUE FRANÇAISE de Psychanalyse

Organe officiel de
la Société Psychanalytique de Paris
Section française de l'Association Psychanalytique Internationale

Sommaire

G. DOIN et Cie, Editeurs à Paris (6)
8, Place de l'Odéon
La Revue Française de Psychanalyse paraît 4 fois par an.

Les manuscrits à insérer, la correspondance, et en général toutes les communications concernant la Revue, doivent être adressés à M. le Docteur Edouard Pichon, 23, rue du Rocher, Paris (VIIIe), avec la mention « Revue Française de Psychanalyse ».

Néanmoins, les ouvrages dont on désire voir l'analyse figurer dans la Revue doivent de préférence être adressés directement à M. le Docteur R. de Saussure, 2, rue de la Tertasse, à Genève (Confédération Helvétique).

CONDITIONS D'ABONNEMENT

France, Colonies.	80 fr.
Suisse.	24 fr. suisses
Etranger, tarif n° 1.	100 fr.
— — n° 2.	120 fr.

Prix du numéro : 25 francs.

Tome premier N° 2. 1927

REVUE FRANÇAISE DE PSYCHANALYSE

Cette revue est publiée sous le haut patronage de M. le professeur S. Freud.

MÉMOIRES ORIGINAUX

(PARTIE MÉDICALE)

Le Cas de Jeannette

Psychanalyse et guérison d'une jeune fille hystérique opérée sept fois ;

par Ilse Jules RONJAT.

NOTE PRÉLIMINAIRE. — *Je tiens à exprimer ici mes plus vifs remerciements au Docteur Charles Odier (de Genève) pour les excellents conseils qu'il ne m'a jamais refusés, et pour l'aide précieuse qu'il m'a apportée dans la rédaction de ce travail.*

Sommaire

INTRODUCTION

Ce cas paraîtra sans doute assez banal aux analystes expérimentés. Il est en effet typique. Toutefois, il nous semble propre à intéresser les psychologues, les médecins ou les éducateurs (parents et toute personne s'occupant d'enfants) à plusieurs points de vue. Tout d'abord par sa clarté. Il offre en effet l'exemple de toute une vie de maladie et de souffrance dues uniquement à des motifs psychiques, lesquels ont échappé pendant de longues années à la sagacité des médecins et à plus forte raison à celle des parents et de l'entourage.

En second lieu, il révèle l'action désastreuse qu'un regrettable incident vécu à l'âge de 7 ans par la malade, à l'insu de tous, a pu exercer sur sa santé et sur toute son existence. Et pourtant cet événement capital était complètement oublié par elle. Nous disons en langage analytique qu'il a été « refoulé », c'est-à-dire qu'il est devenu inconscient tout en demeurant présent et actif dans l'âme du sujet. Il est presque certain qu'une courte psychanalyse pratiquée au moment du traumatisme chez cette enfant lui eût épargné tous les malheurs que nous décrirons plus loin et l'échec total de sa vocation de femme, ainsi que les ennuis qui en résultèrent pour ses parents.

Il faut avouer qu'il est rare de rencontrer des cas où l'action de tels « traumatismes » infantiles se montre aussi nette, et où une psychanalyse, quoique tardive et courte, soit capable de les révéler et d'en délivrer la victime de façon si complète et si efficace. Cela vient du fait que par son caractère même, et les circonstances dont il s'accompagna, ce traumatisme ré-

veilla, et remit en activité durable, des tendances plus anciennes, et refoulées déjà dans le cours de la première enfance.

Le cas offre donc un intérêt à la fois scientifique, pédagogique et humain. Il est en outre singulièrement convaincant et nous pensons qu'à ce titre, il constitue un document qui apporte à la théorie de Freud une confirmation péremptoire. C'est pourquoi il nous paraît intéressant de le livrer au public que trompent ou qu'influencent mal les innombrables critiques qu'il peut lire partout et qui sont dues la plupart du temps à des plumes incompétentes ou partiales.

On conçoit d'autre part que même des esprits justes, larges, épris de vérité, demeurent incrédules devant des cas plus compliqués et plus obscurs que relatent couramment les revues spéciales de psychanalyse.

Mais devant un cas comme celui-ci, qui unit la clarté à la richesse du matériel analysé, et chez lequel l'analyse a apporté une guérison immédiate après trente ans de traitement inefficace, y compris l'hypnotisme, il semble que le doute ne soit plus de mise.

Le lecteur en outre ne sera pas long à apercevoir dans cette histoire en apparence assez banale un véritable drame : celui d'une âme d'élite douée d'une énergie rare et de qualités de cœur et d'imagination exceptionnelles, forces et qualités qu'elle a gaspillées dans des efforts inutilisables pour la vie réelle, obéissant à la tyrannie de complexes (1) inconscients ; mais qui, judicieusement dirigées et canalisées, auraient fourni l'étoffe d'une vie heureuse et bienfaisante, vie qu'elle réalise enfin bien tardivement après trente années de lutte infructueuse.

Nous prions le lecteur d'excuser la crudité de certains faits relatés, mais la pruderie nous paraît déplacée, quand il s'agit de la santé et du bonheur de nos enfants.

(1) Nous appelons « complexe » un ensemble de représentation, d'idées, de sentiments, de souvenirs et de faits groupés autour d'un même centre psychique.

CHAPITRE PREMIER

Court résumé de la vie de la malade jusqu'au début de l'analyse. Chronologie des symptômes

Jeannette, 34 ans, se présente chez moi en boîtant bas, la jambe gauche étant sensiblement plus courte ; elle a les traits tirés, le regard vague, un mouvement nerveux de la tête et un air général de douceur, d'incertitude et de timidité craintive : quelque chose d'infantile bien au-dessous de son âge.

Elle dit qu'elle a peur de tout : un bruit, une parole, la vue d'un objet, les passants, les hommes surtout, et les voitures dans la rue, tout peut devenir soudainement cause de sursauts d'épouvante, de cris et d'affolement. Elle ne dort presque pas ; elle mange très mal, ayant des dégoûts, des nausées et des vomissements fréquents. Et le symptôme le plus grave est ce qu'elle nomme « la crise ».

Cette crise commence par un brusque et violent mal de tête ; elle ne tient plus debout, elle est obligée de s'allonger ; sa hanche droite se crispe dans de douloureuses contractures ; elle a chaud ; elle étouffe ; et souvent elle finit par perdre connaissance. Elle ne revient à elle que péniblement et s'endort alors d'épuisement pour se réveiller dans un état lamentable de dépression et d'ébranlement général.

Je commencerai par un résumé de l'histoire chronologique de sa maladie depuis sa naissance, comme je l'ai apprise au cours de l'analyse et vérifiée d'après les renseignements de la mère.

Un deuil avait fortement ébranlé cette dernière quand elle

attendait Jeannette ; l'enfant est née à 7 mois par l'application des fers (1).

A 9 mois, Jeannette a la cuisse droite brûlée par une bouillotte trop chaude, ce qui détermine une brûlure du second degré. Fait important à noter : cette brûlure occasionna déjà des contractures douloureuses dans la jambe droite.

L'enfant n'était pas encore remise de cet accident, qu'elle se brûle de nouveau le pied à un feu de cheminée.

L'enfant ne se met à marcher qu'à 18 mois, donc bien en retard, et dès le début elle a une démarche défectueuse ; elle ne touche le sol que par la pointe du pied droit qu'elle traîne derrière elle. Bientôt on constate une déformation progressive de ce pied, et le docteur consulté parle alors de paralysie infantile et ordonne des massages et des bains de mer.

A 3 ans un autre médecin fait appliquer au pied malade un appareil de soutien. Cet appareil est lourd ; le membre maigrit et s'atrophie de plus en plus.

Devant l'inefficacité et la nocivité de cette tentative orthopédique, le docteur propose la ténotomie du tendon d'Achille ; l'opération fut pratiquée à l'âge de 5 ans et l'enfant subit ainsi une première narcose. Sa mère nous décrivit l'agitation extraordinaire que la petite malade présenta au réveil.

C'est à partir de cette époque que Jeannette devient de plus en plus nerveuse, quoique l'opération ait été efficace. Il ne lui reste plus en effet qu'un petit défaut dans sa démarche.

Ses parents se décident à un changement de domicile et se fixent près de la mer ; l'enfant peut faire ainsi de longs et fréquents séjours à la plage.

Jeannette a 7 ans quand survient un incident important sur lequel nous reviendrons : l'enfant est prise aux bains de mer, tout d'un coup, d'une forte fièvre accompagnée de délire, sans que le médecin appelé puisse en découvrir la cause.

Désormais cela va moins bien. Peu à peu un défaut à la hanche commence à se manifester : elle ne boîte plus du pied, mais en marchant elle « chasse ses jupes de la hanche » ; le bassin s'infléchit en arrière de ce côté-là. Un nouveau docteur parle de coxalgie ; on essaye un traitement par l'extension et des massages.

(1) Voir l'article de l'*Internat. Zeitschrift für Psychoanalyse.*

A dix ans, comme Jeannette était toujours peu bien, on l'emmène à Berck pour consulter le docteur Calot. Ce dernier déconseille une nouvelle opération, mais il garde l'enfant dans son service chez les religieuses de l'endroit, au bord de la mer, pendant environ deux ans.

Sa santé se raffermit durant cette période. Sa démarche devient normale, ses règles apparaissent sans incident ; elle finit par se porter tout à fait bien.

Ses parents se sont fixés dans l'intervalle à Paris, et c'est là que Jeannette les rejoint vers l'âge de douze ans.

Malheureusement la guérison n'est pas solide et durable. Au bout d'une année, Jeannette recommence à boîter et la jambe remaigrit. Un massage pendant six mois reste inefficace.

Sa mère la conduit régulièrement aux consultations que donne le docteur Calot dans sa clinique à Paris, et Jeannette a dix-sept ans quand le docteur Calot se décide brusquement à pratiquer une deuxième ténotomie.

La narcose est très difficile, et au réveil, après l'opération, la jeune fille demande à rentrer à la maison immédiatement ; et elle y met une telle insistance, elle est si agitée, qu'on est obligé de céder. Elle reste neuf mois dans le plâtre, pouvant à peine marcher.

Cette seconde intervention marque le début d'une très mauvaise période. A partir de la narcose se produisent des crises d'étouffement et, fait à retenir, quand on enlève le plâtre au bout des neuf mois, l'assistant du Dr Calot déclare l'opération « ratée », et les contractures de la hanche réapparaissent. Elle est si agitée qu'on la tient au lit pendant deux mois en la bourrant de bromure. De plus, elle est atteinte d'une mauvaise rougeole à dix-huit ans.

C'est à cette époque aussi qu'elle subit un gros choc moral par le fait du mariage de sa sœur. Jeannette avait voué dès toujours à cette unique sœur, son aînée de quelques années, un dévouement passionné.

Pour distraire Jeannette de son chagrin, on lui fait faire un voyage chez des amis dans le Midi. Mais elle est si agitée que le médecin de là-bas prévient les parents qu'il faudrait la soigner pour l'hystérie ; il conseille un traitement par l'hypnose.

De retour à Paris, elle subit un traitement de ce genre ; mais échec complet ; le médecin hypnotiseur n'arrive pas à l'endormir, tant elle est en violente défense.

La famille déménage peu de temps après à Bruxelles et un nouveau médecin déclare qu'elle ne se remettra pas, que le bassin et la colonne vertébrale sont irrémédiablement déformés ; il ordonne un corset orthopédique. La nervosité excessive est combattue par le lit et des douches froides. Finalement, en désespoir de cause, on l'envoie à la campagne, car elle est de plus en plus fatiguée ; ses règles ont disparu et elle a une grosseur au front.

A la campagne, elle va mieux. Peu à peu une amélioration se dessine, qui se maintient pendant une période de cinq ans (à X..., où ses parents se sont établis).

Il faut souligner que durant cette bonne période, elle élève deux petits neveux que sa sœur lui a complètement confiés. Nous comprendrons plus tard que c'était sans doute à cause de cette tâche à laquelle elle s'était vouée avec passion, que le mieux s'était maintenu.

En effet, au départ des enfants correspond une reprise du mal. De nouveau une grande nervosité se déclare et la déviation de la hanche s'accentue : craquements, déboîtement.

Nous sommes maintenant au commencement d'une période de deux ans qui ne devait être qu'une longue torture supportée avec un courage moral étonnant : on aurait dit que sur son lit de souffrance elle était heureuse !

Et l'analyse révèlera qu'en effet, cette impression ne trompait pas.

Ses médecins, au nombre de cinq, tentent alternativement une série d'interventions, en commençant par l'opération de l'hallux valgus et en continuant par l'application successive de plâtres toujours plus forts et plus volumineux parce que ne tenant jamais.

La malade subit, pour permettre ces interventions répétées, cinq narcoses effrayantes, suivies toujours de crises de suffocations et de perte de connaissance. Elle passe 18 mois au lit, dont une grande partie sur une planche avec un poids de 7 à 8 kilogs aux pieds.

Devant l'insuccès relatif de ces interventions, les contrac-

tures reprenant de plus belle, un nouveau chirurgien appelé en consultation prononce le mot d'*hystérie* et préconise un traitement par l'hypnotisme.

La malade est alors remise entre les mains d'un médecin neurologue, le Dr Z..., et la période des soins psychothérapiques s'ouvre enfin.

Après quelques séances particulièrement laborieuses auprès du lit de la malade, le Dr Z... obtient qu'elle se relève pour venir chez lui en vue d'un traitement par l'hypnose.

Cette fois le sommeil hypnotique est obtenu grâce à une patiente préparation afin de gagner la confiance de la malade, et le résultat ne se fait pas attendre : la hanche et la jambe s'améliorent et se détendent et l'état général y gagne beaucoup. Le Dr Z... a pourtant beaucoup de mal pour vaincre l'opposition de la malade au projet d'un éloignement du milieu familial.

Finalement, Jeannette, faisant preuve d'une grande énergie et d'une grande bonne volonté, part à l'étranger. Elle est engagée dans une famille italienne pour remplir une mission pédagogique auprès d'un enfant difficile. Elle remplit sa tâche pendant une année à l'entière satisfaction des intéressés.

Il serait trop long de raconter ici ses luttes avec la petite révoltée qu'on lui avait confiée et dont elle sut gagner l'affection ardente et obtenir l'obéissance par sa compréhension et son amour de l'enfance.

Oui, elle fournit un effort de volonté immense pour accomplir consciencieusement son devoir ; mais au prix de quelles angoisses secrètes, de quelles luttes cachées !

C'est dans le secret de sa chambre qu'elle subit ses crises, ses hallucinations ; ses corps-à-corps avec le démon intérieur qu'elle ne sait ni saisir, ni dominer. L'analyse révèlera peu à peu toutes les constructions de son imagination malade et toute puissante.

Au bout d'une année elle est ainsi à bout de force et revient à la maison, en passant d'abord quelques semaines chez des amis dans le Midi.

Les symptômes qu'elle présente au retour sont ceux dont elle se plaint en arrivant chez moi.

CHAPITRE II

Les quatre séances d'ouverture de la psychanalyse [1]

La malade commence sa première séance d'analyse par une grande crise.

A mon invitation elle s'étend sur le divan, mais immédiatement elle s'agite, soupire, roule la tête sur le coussin ; elle devient rouge et s'écrie : « *J'ai chaud, j'étouffe* » ! Son regard est égaré, *elle ne voit plus, elle a mal à la tête et mal au cœur.*

Soudain elle est prise d'une *crise convulsive, se contracte et se renverse en arc de cercle,* s'appuyant sur la tête (opisthotonos). Je cherche à la calmer en lui parlant doucement. Après quelques minutes elle revient à elle dans un accès explosif de larmes et de sanglots ; bref, tout le tableau classique de la crise hystérique !

Finalement elle se décide à me raconter un rêve, rêve si impressionnant que, ajoute-t-elle, de peur de le refaire, elle ne dort plus.

(1) Au cours de cet exposé psychanalytique j'éviterai autant que possible les termes techniques et les considérations théoriques. Je voudrais au contraire illustrer la théorie d'un exemple frappant pris sur le vif et auquel je laisserai toute l'éloquence convaincante de la *vie,* en n'encombrant mon récit que d'un minimum d'explications générales. Puissé-je en rendre ainsi la lecture facile à tous les non-initiés qui désireraient se faire une idée et de l'utilité et du but de l'analyse freudienne.

Selon la règle de la méthode, le malade doit s'allonger sur un divan, autant que possible dans une attitude de détente physique et morale. Il s'engage à dire tout ce qui lui passe par la tête sans y réfléchir, sans faire un choix, sans porter aucun jugement sur l'utilité, l'intérêt ou la convenance du thème ou des expressions dont il sera appelé à se servir.

L'analyste est assis derrière le malade pour ne pas le gêner et pour rester vis-à-vis du malade, autant que possible, une autorité impersonnelle.

« Un grand train, tout orné de fleurs blanches, stationne dans la gare. Le départ est fixé à minuit. Le train est rempli de *vieilles femmes et d'enfants.* Je me trouve dans le train, et mes parents sont sur le quai. A travers la portière, je leur passe *un enfant, une petite fille.* On dit autour d'elle : « *Elle vous ressemble !* » et je réponds : « *Oui, c'est pour me remplacer* ». Pendant qu'un chant de Noël est entonné, le train s'ébranle et monte... monte ! Puis, tout à coup, *je retombe dans un grand trou,* je suis couverte de cadavres, c'est la tombe — j'étouffe... et je me réveille. »

Elle raconte de suite un second rêve : « Je mets une petite clef sur la table de nuit pour Mlle M... Je suis au lit ; les croquemorts viennent m'envelopper dans un drap mortuaire et *me mettent dans un cercueil en verre. Je me sens trop serrée.* On monte le cercueil le long d'un grand escalier — et du sommet *on le descend dans l'eau.* Je veux dormir, quand j'aurai assez dormi, Mlle M... me cherchera. L'eau entre dans le cercueil et j'étouffe. Je me réveille angoissée. »

Voici toutes les pensées que lui suggèrent ces rêves, pensées qu'on appelle, en psychanalyse, associations libres.

Associations sur le rêve : elle se plaint que toujours *elle voit la mort au pied de son lit,* elle en a assez... *elle voudrait être dans une petite chambre toute seule...*

Ici, seconde crise, semblable à la première, à la suite de laquelle elle dort longtemps épuisée et part encore chancelante.

Au début de la seconde séance elle veut recommencer ses crises. Mais je le lui défends en la grondant énergiquement. Je lui explique l'inutilité de la crise, la perte de temps, puisqu'elle vient ici pour se guérir ! D'ailleurs elle sait très bien qu'elle « s'offre » ces crises seulement en présence de certaines personnes ; les médecins, Mlle M..., etc., ou quand elle est seule, jamais par exemple devant ses parents ou devant les personnes qui doivent ignorer son état.

Après ce préambule, cette « tentative de résistance », elle commence enfin à parler du départ prochain de Mlle M... Mlle M... est sa grande et unique amie, Jeannette lui a voué une affection quelque peu exaltée, depuis que cette demoiselle, plus âgée qu'elle, l'a soignée avec dévouement lors de sa longue station au lit et dans le plâtre. Mlle M... est elle-même une per-

sonne très nerveuse et je demande à la malade de renoncer pour le moment à ses épanchements vis-à-vis de cette confidente élue.

Sur ces explications, Jeannette se trouve mal et est prise de vomissements.

A la troisième séance, je la tiens dans un fauteuil, pour lui rendre plus difficile la fuite dans la crise. Elle pleure sans discontinuer. Elle a lu un article de dictionnaire sur l'hystérie, et elle ne peut pas se consoler de ce qu'elle a appris. Elle avoue son désespoir d'être une « hystérique » : « Personne ne peut donc avoir confiance en moi ! » Elle a écrit à Mlle M... qu'elle ne recherchera plus son intimité avant d'être guérie. Jamais sa mère ne doit connaître la nature de sa maladie. Elle parle avec volubilité, tout en pleurant, me laissant dans l'impossibilité de placer un mot : une autre manière de se dérober !

Elle commence enfin à raconter l'histoire de sa maladie, sa naissance au forceps et les accidents de sa petite enfance.

Et finalement, elle donne comme premier exemple de ses « peurs » : *sa peur des bruits dans la chambre des parents,* détail significatif sur lequel j'attire l'attention du lecteur. Sa chambre se trouve actuellement à côté de la leur ; elle écoute les moindres bruits avec des battements de cœur et des sensations d'étouffement, et est souvent prise de crises à ces moments-là.

Elle se rappelle aussi *sa peur folle de l'hypnose* à Paris, et enfin *sa peur devant la robe de mariée de sa sœur,* qu'elle a trouvée le soir du mariage de celle-ci sur son propre lit. Sa sœur et elle partageaient une même chambre et couchaient dans des lits jumeaux.

Elle était persuadée que sa sœur serait malheureuse par le mariage ; de là surtout son grand chagrin.

La quatrième séance est de nouveau très agitée. Elle a eu *peur des voitures* au point d'être obligée de se réfugier dans un magasin. Elle recommence une crise ; je l'arrête en la mettant dans le fauteuil. Elle s'écrie : « Il y a des choses qu'on ne peut pas dire. » Elle se rejette sur le divan et tombe dans sa crise ; *elle tient les mains crispés en l'air* et se plaint d'avoir mal à la tempe droite.

Pendant cette crise néanmoins, elle arrive à donner quel-

ques réponses à mes questions. « Pourquoi avez-vous peur des voitures ? Pourquoi avez-vous mal à la tempe ? Quelles sont les choses qu'on ne peut pas dire ? » Et elle avoue une *tentative de suicide* à dix-huit ans. Elle s'est laissée tomber du trottoir au moment où une auto arrivait et a été frappée à la tempe. De là, pense-t-elle, sa peur des voitures. Mais j'ai l'impression, et je lui en fais part, que ce n'est pas là le vrai aveu, « la chose qu'on ne peut pas dire ». Et nous verrons dans la suite combien cette supposition était justifiée.

Tout à coup elle commence à se frapper la tête avec les poings ; je me fâche ; elle se ressaisit assez vite, s'assied et parle. Et le fait qu'elle commence à ce moment, sans motif apparent, à parler *de son père,* d'un épisode avec *un homme ivre* et de *sa narcose,* nous oriente, sans que la malade s'en doute, dans la direction de l'aveu véritable.

Elle raconte donc sa peur du père — sa crainte qu'il meure à l'occasion d'une maladie — sa peur des hommes ivres, une scène de son enfance à ce propos (un homme ivre était entré dans l'appartement et elle s'était évanouie) et finalement elle parle de sa frayeur de la narcose et de sa réaction de défense contre elle.

Nous verrons par la suite que dans ces quatre premières séances, elle avait déjà touché et pour ainsi dire exprimé tous ses complexes, soit par le jeu des symptômes, soit par les rêves, soit par les souvenirs effleurés. Ces quatre séances d'ouverture ressemblent vraîment à une première ébauche toute sommaire, du roman intime que son inconscient la forçait de vivre à son insu, et que l'analyse va tirer au clair peu à peu.

CHAPITRE III

Complexe de l'enfant

Elle arrive à la cinquième séance en déclarant qu'elle sera « très sage » et demande la permission de s'étendre. Elle a mieux dormi, et s'est résolue à dire beaucoup de choses. Voici en résumé le riche matériel qu'elle apporte ce jour-là et les suivants :

L'histoire de ses rapports sentimentaux et affectifs, faits d'attrait et de crainte à la fois, avec Mlle M... Dans sa fantaisie, Jeannette voyait en Mlle M... une seconde mère ; la « petite Jacqueline », nom que Jeannette s'était donné en cette occurrence, était née le jour où elle avait fait connaissance avec Mlle M... (Symbole de seconde naissance, recherche d'une seconde mère) (1). Jeannette ne tarda pas à ressentir pour elle une vive affection. Elle était alors sur le point de se confier tout à fait à elle, lorsque certaines phrases dans la bouche de celle-ci la jetèrent dans le trouble et dans l'angoisse : « *Faites attention de ne pas tomber amoureuse de moi* ». Jeannette, très intriguée, ne comprend pas ; elle voudrait comprendre, « tout savoir ». Mlle M... explique : « Il arrive qu'une jeune fille est attirée vers une personne de son propre sexe comme vers un mari. » Horreur, angoisse redoublée. Depuis lors la petite « Jaqueline » n'est jamais tranquille auprès de Mlle M..., et prend fréquemment des crises. Une fois en sortant de chez Mlle M... elle a une forte perte rouge ; et pourtant elle venait

(1) Nous comprendrons plus tard pourquoi elle cherchait une seconde mère.

d'être indisposée. Depuis elle n'est plus réglée normalement ; il y a deux ans de cela.

Quand elle a eu ses époques, la première fois, à douze ans, elle n'a pas été effrayée : certaines observations l'y avaient préparée ; mais pourtant elle avait l'impression que cela non plus ne se passait pas chez elle comme chez les autres.

Elle a vu sa sœur de près pendant sa première grossesse, et elle en a éprouvé un fort dégoût : « Je n'aurais pas pu la toucher quand elle était prise de malaises. » Pourtant depuis toujours le désir d'être mère elle-même l'avait poursuivie, hantée : « Il me semble que je serais tout à fait bien portante et heureuse si j'avais pu rester toujours un *petite enfant auprès de mes parents, ou si j'avais pu être mère moi-même, mais sans mari !* » Les poupées ne la satisfaisaient pas pleinement ; elle voulait « *un bébé vivant, mais sans mari !* » Elle savait qu'il y a des *bébés sans papas ;* n'avait-elle pas fait la connaissance *d'un bébé et de sa maman à la plage*, quand elle était elle-même petite ; ce bébé est mort, et quand auprès du petit cercueil elle a demandé : « *Où est son papa* » ? On lui a répondu : « *Il n'a pas de papa !* » Trait de lumière dans sa petite tête : « *On peut donc avoir des bébés sans papa* » ! Et encore récemment, dans une crèche, elle a entendu dire : « Tous ces enfants n'ont pas de pères ». Et sur sa question : « *Où sont les pères* » ?, la sœur a répondu : « *Les mères n'étaient pas mariées* ».

A sept ans, à l'école chez les religieuses, elle est conduite à l'église devant la statue de la Sainte Vierge et de l'Enfant : « *J'aimerais savoir où est le papa* ». Et la religieuse, scandalisée, de répondre : « Oh mon enfant, c'est très mal, ce que vous dites-là ; il ne faut jamais demander cela ; c'est une maman comme la vôtre ; elle a eu son petit enfant comme votre maman a eu la petite Jeannette : vous comprendrez cela quand vous serez maman vous-même. » Et l'enfant dans son for intérieur fait la réflexion : « *Bon, il y a donc des mamans qui ont des bébés sans papa et qui sont des Saintes !* »

A dix ans, à l'instruction religieuse, elle veut tout comprendre, tout savoir, au point que le curé en est embarrassé et que la religieuse lui défend les questions. Mais quand on parle de la Vierge, c'est plus fort qu'elle : « *Comment a-t-elle fait pour avoir son enfant* » ? Tout le monde rit, et le curé répond :

« *C'est un mystère.* » Elle insiste auprès d'une de ses petites camarades et reçoit la réponse : « *Par l'opération du Saint-Esprit* ». Elle s'adresse maintenant à une grande : « *Qu'est-ce que le Saint-Esprit* » ? C'est « *rien du tout* ». Elle demeure, devant tant d'énigmes, fort perplexe !

Mais voici, un souvenir angoissant lui est venu, qu'elle ne trouve pas le courage de me communiquer. Elle recommence ses contorsions, et va glisser dans une crise ; mais cette fois je la retiens en la rassurant, en l'encourageant à continuer tranquillement son récit ; et elle obéit. Elle a entendu un jour à Paris, au cours d'une visite, la phrase suivante : « *Je vais renvoyer ma bonne ; elle n'est pas mariée, et elle attend un bébé ; c'est une hystérique !* »

Une « hystérique » ! le même mot que le médecin du Midi lui avait appliqué à elle dans une lettre à ses parents qu'elle avait lue.

Un éclaircissement cherché dans le dictionnaire médical Larousse sur ce terme ne fait qu'augmenter la confusion. La phrase de la dame reste gravée en elle, et voici la conclusion qu'elle en tire : « *Ça y est, je suis une hystérique ; un jour je vais avoir un bébé sans papa* ». Et elle a compris que c'est une honte !

Le souvenir d'une remarque de son grand-père, entendue peu après dans son enfance, surgit : « *Faites attention quand un jeune homme s'approche de vous.* »

Oh ! *elle a toujours eu la crainte de tout homme, de toute approche d'un homme : « J'en ai horreur !* »

C'est la raison pourquoi elle ne voulait pas se laisser endormir par le médecin hypnotiseur de Paris : « J'aurais mieux aimé mourir. » C'est précisément à l'époque où on l'avait conduite chez l'hynotiseur que s'est placée la tentative de suicide. Jeannette a pensé : « *Il aurait vu quelque chose d'insolite : que je suis autrement conformée qu'une autre. Mon mari aussi, il découvrirait quelque chose.* » Aussi ne peut-elle pas se décider au mariage malgré son désir de l'enfant. Plusieurs projets matrimoniaux tombent à l'eau à cause de ses refus catégoriques.

Quand elle était clouée sur son lit et emprisonnée dans son plâtre lors des interventions à X..., elle se sentait en effet —

comme nous en avions eu l'impression — très heureuse et tranquille, parce qu'elle se croyait guérie de l'hystérie et à l'abri de l'inconnu effrayant et mystérieux ; mais quand elle a entendu prononcer de nouveau par le chirurgien en consultation le mot redouté, elle a poussé un cri d'horreur.

La peur l'a ressaisie, et les remarques de Mlle M..., qu'elle raprochait de certaines autres faites par le docteur neurologue en qui elle avait pris confiance et dont elle avait accepté l'hypnose, paraissaient venir confirmer ses craintes vagues ; n'avait-il pas dit : « *Vous n'êtes pas comme une autre* » et « *Nous allons dévoiler un mystère* ». « *Mystère* », le mot du curé.

Et voici quelques-unes de ses réflexions : « Y a-t-il plusieurs façons d'aimer ? » — « Ai-je manqué de respect à Mlle M... ? » « Ne suis-je pas une jeune fille convenable ? » — « A quoi pourrais-je exposer Mlle M... ? » — Mlle M.., dans sa bonté, ne veut pas m'abandonner ; mais que craint-elle ? »

Ces angoisses venaient en aide au neurologue sans qu'il s'en doutât, car elle n'osait pas lui en faire part, tout en pensant au-dedans d'elle-même : « Peut-être sait-il tout sans que j'aie besoin de rien dire ? » Il voulait la guérir de l'hystérie, c'est pourquoi elle lui obéissait.

Peu à peu il était arrivé à lui faire comprendre qu'elle restait étendue sur son lit dans l'intention de ne plus se relever, pour se dérober à la vie active et à ses dangers, pour rester une petite enfant auprès de ses parents et se laisser dorloter par eux. C'est alors, comme nous l'avons vu, sous l'influence de ce traitement psychothérapique, que ses contractions cessèrent, qu'elle put se lever de son lit qu'elle n'avait plus quitté depuis dix-huit mois et qu'elle comptait ne plus jamais quitter, ayant pris la parole d'un des médecins à la lettre : « Elle ne s'en relèvera plus ».

Au retour de l'étranger, elle fit un séjour chez des amis dans le Midi et passa plusieurs semaines en compagnie d'une jeune femme enceinte.

La jeune femme était ennuyée de son état. Comme Jeannette aurait voulu être à sa place ! Comme son désir d'un enfant grandissait ! Comme elle aime les enfants, tous les enfants ; et les enfants le lui rendent bien ! Auprès d'eux elle ne se sent

jamais timide et inférieure comme auprès des grandes personnes. Elle ne se sent à son aise qu'avec les vieillards et les enfants (1).

Elle s'est mise à faire le trousseau de ce bébé attendu avec une telle ardeur qu'il fut décidé qu'elle en serait la marraine.

Jeannette confiait un jour son désir passionné d'un bébé à la vieille servante de ses amis et le mot enjoué de la vieille : « *Ah, mademoiselle, pour avoir un bébé il faut être amoureuse !* » l'a frappée comme un choc : n'est-ce pas le mot de Mlle M... : « Ne tombez pas amoureuse de moi. » ? Quel insondable mystère ! Elle n'y comprend plus rien.

Une autre fois la vieille bonne se moqua de cette jeune femme honteuse de son état, de ses malaises, de sa grosseur : « *Tout de même, ce n'est pourtant pas comme la Marie* (une bonne du voisinage), *qui a eu son bébé tout de suite après le mariage ; on n'avait rien vu avant.* » Jeannette se dit alors : « C'était donc que, quand on est jeune fille, cela ne se voit pas ? »

La peur, inspirée par les remarques de Mlle M... reprit de plus belle, et c'est à ce moment qu'elle inaugura certaines variations dans ses crises et dans ses symptômes, variations qui persistaient encore au début de l'analyse : *les maux de cœur, les bouffées de chaleur, les dégoûts subits de manger, les vomissements, les irrégularités dans ses époques.*

De retour à la maison, cette angoisse va en augmentant jusqu'au commencement de l'analyse. Elle avait conçu et préparé tout un plan *pour se faire conduire à l'asile des aliénés et demander l'internement* dans l'idée fixe de se rendre ainsi inoffensive aux autres.

D'où lui était donc venu ce désir si extravagant et lugubre ? On peut le comprendre si on réalise l'état affreux dans lequel elle avait sombré. Elle en était arrivée en effet à la conviction angoissante que « *n'étant pas faite comme une autre* » (pensée sous laquelle se cachait confusément l'idée de la « fille-mère ») elle serait un jour un sujet de honte pour tous ceux qu'elle aimait ; qu'elle courait pour elle et les autres un grave danger si elle ne se mettait pas en lieu sûr et caché ! C'est ainsi du

(1) Voir le premier rêve qu'elle a apporté à l'analyse, où elle se trouve dans un train en compagnie de vieillards et d'enfants.

moins qu'elle rationalisait ce désir conscient, ne se doutant pas qu'elle faisait ainsi le jeu d'un désir inconscient de tout autre nature !

Voici deux rêves qui illustrent les complexes en jeu :

Premier rêve. — Elle est dans un lit à « Fémina » (clinique d'accouchement) ; il fait jour, mais elle a les yeux fermés, *ne veut rien voir.* On l'opère, *elle ne sait pas où,* elle doit accoucher, *elle sent tout son corps se vider, disparaître, il ne reste plus que la tête.* Et puis elle voit son bébé sur la table dans un berceau tout orné de fleurs, comme le bébé qu'elle a vu mort. Quelqu'un dit : « *Votre bébé ne vivra pas* ».

Rêve bizarre, si l'on considère sa terreur consciente d'être enceinte, de mettre un enfant au monde ! Rêve significatif, si nous ne perdons pas de vue ce principe, que presque tous les rêves réalisent un désir *inconscient !*

Dès lors, souvent la crise s'annonce ainsi : elle ne sent plus que sa tête !

Deuxième rêve. — Elle est seule dans une toute petite chambre ; elle n'a plus de parents, mais une grande et belle poupée qu'elle soigne et qu'elle sait être son bébé ! *La poupée peut parler, mais ne peut dire qu'un seul mot : « Maman » ; — elle ne peut pas dire : « Papa ».*

Nous retrouvons ainsi sa fantaisie infantile de l'enfant sans père.

Arrivés à cette phase de l'analyse, à la faveur d'un matériel aussi abondant, je peux très prudemment lui révéler quelques-uns des mécanismes psychiques qui sont à la base de sa névrose. Je commence, entre autres, à lui expliquer le rôle majeur joué par l'inconscient dans le déterminisme de ses réactions et de ses symptômes les plus importants. J'insiste en particulier sur la présence et l'action évidentes en elle d'un vif désir d'avoir un enfant, désir qui semble, comme nous l'avons vu, en flagrante contradiction avec la crainte et l'angoisse consciente que, par exemple, la seule idée de la maternité ou du mariage avec un homme lui inspire. C'est là l'exemple typique d'un conflit dangereux qu'on retrouve très fréquemment chez les jeunes filles et qui peut conduire à un état morbide grave.

Ce désir inconscient était donc chez Jeannette dissimulé

sous le voile d'une grande angoisse et d'une crainte vague, qu'elle formulait à peu près ainsi : « Je ne suis pas comme une autre ; ma conformation n'est pas normale ! je suis hystérique : ma maladie a pour siège la matrice (renseignement puisé dans Larousse) ; il doit s'y passer quelque chose de mystérieux et de honteux ; il est honteux d'avoir un enfant sans mari ; cela arrive aux hystériques ; mon mari verrait que je ne suis pas comme une autre ; il vaudrait mieux qu'il se renseignât auprès du neurologue (ce projet elle l'avait conçu lors d'une dernière proposition de mariage, qu'elle avait ensuite refusée au dernier moment). M[lle] M... a aussi dû se rendre compte de ce que j'ai, elle m'a vue pendant les narcoses ; je l'ai embrassée, j'aime l'embrasser, je n'embrasse peut-être pas comme une autre ; c'est en s'embrassant que les couples ont les enfants ? Mystère ! Angoisses ! Affolement par moments — et quelle peur !

Les maux de cœur pendant ses crises, les bouffées de chaleur, les dégoûts subits de manger, les vomissements, les époques irrégulières, n'étaient-ce pas autant de symptômes typiques de la grossesse ?

Elle copiait ainsi et *créait* pour ainsi dire, et sans s'en douter, l'état de grossesse sur l'exemple des observations enregistrées jadis auprès de sa sœur, et dernièrement auprès de la jeune amie, *réalisant ainsi son désir d'un enfant à elle,* et exprimant ainsi simultanément *et* son désir inconscient *et* sa crainte plus ou moins consciente de se trouver enceinte (1).

Quand je lui avais recommandé d'interrompre ses relations avec M[lle] M... pendant l'analyse, elle avait réagi par une grande crise, et par des vomissements, comme si elle avait voulu me dire : « Inutile de vouloir me cacher la vérité ; je la sais ; je suis enceinte, puisque je désire tant un enfant et que je suis une hystérique ! » Et quand je lui ai dit, au moment de son aveu de sa tentative de suicide : « Il y a encore autre chose, ce n'est pas de cet aveu-là que vous avez peur », j'avais raison ! Les choses qu'elle « ne pouvait pas dire », elle les ex-

(1) Tout comme le rêve, le jeu des symptômes est créé par le névropathe dans le but de réaliser sous une forme déguisée et souvent contradictoire, puisque le symptôme la plupart du temps n'apporte qu'une souffrance supplémentaire, ses désirs refoulés. Phénomène découvert aussi par Freud et aujourd'hui bien connu.

primait à sa façon en se rejetant sur le canapé et en retombant dans sa crise.

C'est là un bel exemple de ce langage « chiffré » dont usent couramment les névrosés, spécialement les hystériques.

J'épargne au lecteur les explications que je suis obligée de donner aux nombreuses questions que la pauvre malade ose me poser enfin.

Ce sont ces mêmes questions qui l'ont tourmentée pendant son enfance, qui étaient toujours restées sans réponses, et qu'elle avait refoulées complètement ou résolues à sa manière par le seul moyen qu'elle avait à sa disposition : les fantaisies et les symptômes névrotiques.

Par exemple : le mystère des filles-mères !

Ces faits mettent bien en évidence le rôle essentiel que joue la sexualité refoulée dans l'hystérie.

En effet, toute sexualité, de même que toute génitalité, avaient été complètement supprimées à la fois de sa vie réelle et de ses fantaisies, rêves. etc. Par exemple : le rêve où elle supprime la partie inférieure de son corps et supprime également l'acte de l'accouchement : « elle sait qu'une opération se fait, mais elle ne sait pas où ; tout son corps a disparu, elle ne sent plus que la tête... »

Autre exemple : la méprise compréhensible de Mlle M..., qui avait confondu une certaine exaltation sentimentale et juvénile de la part de Jeannette avec une perversion connue : l'attrait pour les personnes du même sexe.

Enfin je commence à parler de l'impossibilité de concevoir un enfant en dehors du rapport physique avec un homme — encore une des questions brûlantes et refoulées ! Mais ici la malade m'arrête ; elle se refuse à m'écouter plus avant, prend elle-même la parole fébrilement : elle dit en savoir assez maintenant, être rassurée, éprouver un soulagement sans nom; elle comprend aussi pourquoi les hystériques sont généralement méprisées ; elle en formule elle-même la raison : « Parce qu'ils jouent la comédie ! » « Tout est de ma faute ! » « Mais cela va changer ! » Elle se sent heureuse et transformée et se croit déjà complètement guérie : « Que c'est bon de n'avoir plus peur ! »

Je me sens malheureusement contrainte de mettre un frein

à sa joie prématurée : nous n'avons dévoilé que la couche la plus superficielle, la plus récente de ses complexes ; je ne peux pas encore lui dire ce qu'elle m'a déjà trahi à son insu par de nombreuses associations qui, sans liaison apparente, étaient venues s'intercaler au milieu de celles qui se rapportaient au complexe de l'enfant.

Rappelons ces associations qu'à dessein je n'avais pas relevées.

En effet, il arrive fréquemment qu'au milieu d'un courant d'associations liées entre elles et offrant une certaine logique, viennent s'en glisser d'autres n'offrant aucun rapport avec les précédentes et les suivantes. Nous en avons vu tout à l'heure un exemple quand, associant sur l'enfant, elle se mit soudain à parler de son père. Ces coq-à-l'âne sont significatifs pour l'analyste. Sous leur manque apparent de logique rationnelle ; ils trahissent au contraire des rapports idéatifs, et surtout affectifs, inconscients très importants et la présence sous-jacente de complexes liés aux complexes déjà mis au jour. Ainsi le *complexe de l'enfant* nous conduit directement au *complexe paternel.*

CHAPITRE IV

Complexe paternel

Petite enfant déjà elle avait une peur terrible de son père. Un jour qu'il l'avait grondée et enfermée dans une chambre, la mère l'y trouva évanouie. Elle éprouvait au contraire une grande tendresse pour sa mère mais ne pouvait pas se confier à elle, parce que tout était répété au père ! Quand celui-ci partait en voyage, Jeannette était en joie ; et durant son absence, elle l'imitait, en s'identifiant à lui (1). De loin, elle fait tout ce qu'elle peut pour lui ; mais elle fuit sa présence. Pourtant si une fois par miracle il la prend dans ses bras et l'embrasse, elle en est follement heureuse.

Les rapports entre le père et la sœur de la malade sont tout à l'opposé : pleins de franchise et d'adoration mutuelle, sans aucune contrainte.

Le père est de toute évidence un grand nerveux, irascible et jaloux, violent jusqu'à la brutalité et complètement incompréhensif de la nature si finement sensible de sa fille cadette.

Mais à l'époque où Jeannette était dans son plâtre, clouée au lit, les choses allèrent beaucoup mieux entre elle et son père. *Un jour il lui apporta un bouquet de muguet !* Souvenir unique, radieux, inoubliable ! *Elle aurait voulu rester au lit toute sa vie, pour que le père vînt s'asseoir dans le fauteuil auprès d'elle, et pour que le miracle du muguet pût se renouveler !*

A cinq ans, après son opération du pied bot, en se réveillant

(1) Symbole de le garder près d'elle, ou mieux, en elle.

de la narcose, elle avait appelé son père avec violence. (La mère m'a confirmé plus tard cet incident. En effet l'enfant fit une telle scène à ce moment qu'on dut aller chercher le père d'urgence en ville). A cette époque, *elle a couché six à huit semaines dans la chambre de ses parents.* Et elle se rappelle que c'est alors qu'elle fut prise *de peur et de battements de cœur au moindre bruit venant du lit de ses parents.* Elle se souvient d'une *chemise de nuit pékinée* qu'elle portait à ce moment ; elle aurait voulu s'en procurer une de la même étoffe avant ses narcoses à X...

Elle a choisi *la même étoffe* aujourd'hui encore pour la taie de sa couverture de lit.

Cependant, elle avait le triste talent de toujours déplaire au père, et de le voir lui préférer sa sœur. Sortent alors une foule de souvenirs de cruautés involontaires de la part de ce dernier ; elle les raconte sans hostilité, en pleurant, avec une soumission et une résignation humble et douloureuse, comme une chose fatale, et qui n'aurait pas été de la faute du père.

Elle aurait voulu avoir un enfant uniquement pour voir son père le prendre dans ses bras et l'aimer, comme elle aurait voulu être aimée par lui. Dans ce désir, Jeannette s'identifie à l'enfant qu'elle aurait voulu avoir. *Cet enfant dans sa fantaisie est comme une autre elle-même, seulement plus heureuse qu'elle ;* cette rêverie est une *idéalisation imaginaire d'un sort qu'elle désire passionnément mais qui lui est refusé.*

A la suite des explications au sujet du complexe de l'enfant, elle s'est sentie joyeuse, a bien dormi, s'est cru guérie. Le lendemain, elle arrive à la séance toute contente. Elle se met à parler tranquillement de sa situation difficile entre le père nerveux, méfiant, tyrannique, emporté, et la mère timide et entièrement soumise à lui. Jeannette ne peut jouir de son intimité avec sa mère parce que dès que le père voit les femmes ensemble, il soupçonne un « complot ». Elle comprend qu'elle ne sera jamais tranquille et heureuse à la maison, qu'elle doit en repartir. Et pourtant, malgré tout ce qu'elle endure, comme elle s'y sent attachée ! Comme elle a plaint sa sœur quand celle-ci a dû quitter la maison pour suivre son mari. « *Heureusement qu'elle le connaissait depuis longtemps ; comme cela elle n'avait pas à avoir peur.* » « *Moi,*

je ne voudrais jamais coucher dans un lit à côté d'un homme ! » « *J'ai souvent peur de mon propre lit : il me semble que les couvertures ne sont pas des couvertures, mais quelque chose en bois !* » « *Petite fille, je me déguisais avec les robes de ma maman pour lui ressembler.* » (Je rapporte ici les associations dans leur succession originale, pour mieux montrer les voies ou les détours par lesquels nous nous acheminons, pas à pas, vers la révélation inattendue du grand traumatisme (1), révélation qui devait constituer le point critique de l'analyse et la condition même de son succès).

Au moment où Jeannette parle de son habitude de se déguiser avec les robes de sa maman, je lui fais remarquer que le désir de prendre la place et de jouer le rôle de sa maman pouvait bien en impliquer un autre, celui d'être la femme de son papa. Horreur ! Elle se récrie avec effroi ! Mais je la rassure par quelques explications sur la mentalité normale de l'enfant dont tous les instincts affectifs pivotent forcément autour des parents, puisqu'il vit en contact constant et intime avec eux.

Et même cette voix obscure et encore inconsciente de l'affinité sexuelle, pourquoi ne parlerait-elle pas déjà dans l'âme de la petite fille, comme aussi dans celle du petit garçon ? Qui nierait les manifestation de l'instinct maternel dans les jeux de poupée ? Mais pour être mère il faut un père, et l'imagination de la petite fille, comment ne verrait-elle pas le père de son enfant (sa poupée !) sous les traits de son père à elle, l'unique homme qu'elle connaisse bien, qu'elle aime, et qui est pour elle le centre du monde ? Et si, par un malheureux concours de circonstances, le transfert normal futur de ces fixations infantiles sur un autre homme que le père, c'est-à-dire un homme qu'il n'est pas seulement permis mais souhaitable d'épouser une fois qu'on l'aime (être fixé = aimer) ne réussit pas, si un sujet continue de rattacher d'une façon irrationnelle et inconsciente le passé infantile au présent et de reproduire toujours celui-là dans celui-ci, nous voici alors pla-

(1) Nous appelons « traumatisme » un choc, une émotion violente, produits par un événement extérieur qui a laissé dans l'esprit des traces profondes, sorte de blessure ou de cicatrice, pouvant déterminer des répercussions morbides prolongées, persistant parfois toute la vie.

cés devant le spectacle d'une de ces fixations névrotiques et désastreuses dont celle de la pauvre Jeannette est un bel exemple. En effet, elle ne peut arriver à se détacher de son rêve ancien, à s'arracher du foyer paternel pour vivre sa vie à elle en pleine réalité !

Je ne lui en ai pas encore dit autant à cette séance-là. J'essayai seulement, tout doucement, de la rassurer, de lui faire voir certaines choses sous un jour naturel et rassurant, de la porter à les admettre avec calme ; mais déjà elle commence à se réfugier dans sa crise. Et alors, à-demi consciente, elle prononce très nettement cette phrase qui vient confirmer mes suppositions : « *J'ai toujours dit à maman que je voulais seulement un mari comme papa !* » J'attire immédiatement son attention sur ce qu'elle vient de dire ; elle en rit elle-même, tout en assurant qu'elle s'est trompée, ayant voulu dire : « *jamais* un mari comme papa ». Et en effet, déjà antérieurement, elle m'avait dit une fois à propos de son horreur de la sexualité et du mariage : « Si je n'arrivais pas à me faire aimer, s'il fallait revivre ce que j'ai vécu avec mon père ! »

Je lui explique que les deux tournures reviennent au même : « Jamais un mari comme papa ! », c'est exprimer une défense très transparente contre le désir jugé coupable. La même défense se retrouve dans son désir de l'enfant sans père ; le seul père qu'elle entrevoyait était écarté d'instinct, mais aussi tout autre mari était-il en même temps exclu !

Cependant, malgré la prudence de mes explications, elle tombe dans sa crise (1), mais celle-ci est moins violente. Je lui suggestionne le sommeil, le calme, l'abandon confiant au traitement. Elle dort une heure, puis se réveille encore bien ébranlée. Elle est profondément déçue d'avoir succombé une fois de plus, elle qui se croyait déjà guérie, mais j'en suis plutôt contente, car cette nouvelle fuite me prouve que nous avons touché juste ; que la crise par conséquent est aussi en rapport avec le complexe paternel et que nous sommes préci-

(1) On aperçoit toujours plus clairement que cette crise revêt un double sens nouveau : celui de réaliser son désir quasi-incestueux (voir plus loin) et en même temps, de lutter contre lui, de le supprimer (chute dans l'inconscience). Il s'agit donc de l'établissement d'un *compromis* dans un conflit insoluble.

sément en train de dévoiler une autre signification du symptôme (1).

Relevons ici que cette fois encore, comme d'habitude, la crise a débuté par cette *sensation de « n'avoir plus que la tête »*. Il s'agit là évidemment de la suppression de son corps et, par là, de sa sexualité. Le lecteur a eu déjà maintes fois l'occasion de remarquer la farouche résistance de la malade contre tout ce qui est sexuel. Et au point où nous en sommes, nous pouvons discerner un des motifs fondamentaux et sans doute le plus important de cette réaction systématique. Ce motif n'est autre que la persistance de tendances libidinales à l'égard du père, tendances frappées d'interdiction et chargées de sentiments de culpabilité, puisque de nature incestueuse.

D'autre part, je suis de nouveau frappée par son *geste de tenir les mains crispées en l'air* ; et même quand elle s'endort, elle les allonge loin du corps !

Je garde ces observations pour moi de peur de renforcer sa résistance ; peut-être même sommes-nous allées trop vite, et avons-nous éprouvé sa sensibilité suraiguë. Elle-même a l'impression d'avoir parcouru « une longue distance à grande vitesse. »

(1) Le fait qu'un seul symptôme peut avoir à la fois plusieurs significations différentes, servir à exprimer de multiples désirs différents, être en rapport avec plusieurs complexes liés à des couches de l'inconscient plus ou moins profondes, ce fait, nous l'appelons, en langage analytique, une « condensation ». Et il s'applique aux rêves aussi bien qu'aux symptômes. Il n'a d'ailleurs rien d'étonnant, car dans l'inconscient du malade tous les complexes sont en liaison ou en contact entre eux et se touchent forcément en quelque point. On peut se représenter, d'une façon grossière, l'inconscient comme formé de couches qui se seraient superposées les unes aux autres au fur et à mesure du développement, et dont chacune correspondrait ainsi à un âge déterminé. Il faut en outre considérer que ces couches communiquent ensemble et demeurent en rapport interactif. Cette stratification chronologique et dynamique constitue une menace constante pour la formation de la synthèse et de « l'unité » de la personnalité ; de même que pour son adaptation finale à la réalité et au présent.

CHAPITRE V

Le grand traumatisme

Je vais relater maintenant en entier, telle qu'elle s'est passée, la séance mémorable qui nous apporta la révélation du traumatisme principal.

Jeannette arrive assez désolée :

« Je vous ai dit, j'ai dit à M[lle] M..., j'ai dit au D[r] Z..., que je vous avais tout avoué ; maintenant, vous allez croire que j'ai menti, ...et pourtant ce n'est que le rêve de cette nuit qui m'a apporté la révélation ! »

Voici le *rêve :* « Je suis avec maman et ma sœur dans une grotte de rochers sur une plage de Bretagne ; *je vois un homme se pencher par-dessus le rocher ; je n'en vois que la tête. Il jette une longue ligne dans la mer et en retire un poisson.* »

Elle associe et raconte ensuite : la plage du rêve est la plage où nous allions durant plusieurs années depuis mon opération du pied-bot, plage sauvage et déserte. La mère et les deux petites sœurs, explique Jeannette, avaient l'habitude de rester dans une grotte pendant la marée haute et d'en ressortir quand l'eau se retirait. La mère avait défendu aux petites de s'éloigner d'elle, de courir seules sur la plage ; mais Jeannette avait désobéi. C'est cette désobéissance qui l'accable ; elle y rattache le pénible sentiment de culpabilité qui l'envahit de nouveau à mesure que les souvenirs se précisent. Sentiment qui l'a tourmentée dans le passé jusqu'au moment critique où l'aventure que nous allons relater fut définitivement « refoulée », c'est-à-dire oubliée par le conscient.

Elle s'était donc un jour éloignée seule, courant d'une grotte à une autre, en cherchant des moules. Elle était en costume de bain. Tout à coup, *elle voit un homme tout nu !* Sa curiosité est en éveil et la cloue sur place. Elle fait intérieurement la réflexion : « Est-il en train de s'habiller ? » Elle sait que ce n'est pas convenable de s'approcher, de regarder, quand les grandes personnes s'habillent ; (seconde désobéissance) ; l'homme lui fait signe de venir à lui, il lui tend quelque chose, elle ne sait pas quoi, *il a le visage contracté d'un gros rire, il montre ses dents, sa tête est chauve, grosse et rouge, il est grand et gros, il a les jambes couvertes de poils !* Il lui fait peur ! fascinée, elle s'approche : le premier geste de l'homme est de lui *saisir les poignets* en l'attirant brusquement à lui. Elle veut crier ; *il lui met la main sur la bouche pour l'étouffer !* Puis elle se trouve renversée par terre, éprouve une sensation d'écrasement complet ; *c'est surtout autour de la taille qu'elle se sent étranglée ; puis c'est comme si elle ne sentait plus que sa tête...* Elle ne sait pas comment elle s'est libérée ; elle court vers l'endroit où elle retrouve sa maman et sa sœur, s'enveloppe d'une couverture et déclare vouloir dormir, au grand étonnement de la mère.

Tel est le traumatisme, complètement oublié depuis de longues, longues années, depuis sa petite enfance, et dont la réapparition dans la mémoire consciente s'est heurtée à des résistances si vives que seule une psychanalyse pouvait les vaincre.

Un premier coup d'œil nous fait saisir que certains motifs du rêve révélateur étaient, en effet, aptes à faire ressurgir le souvenir du traumatisme que Jeannette vient de relater.

Mais il semble que dans le rêve il y ait encore autre chose. Aussi Jeannette retrouva-t-elle d'abord le souvenir d'une tête, *une grosse tête rouge et riante,* se penchant par-dessus le rocher de la grotte où elle se trouvait avec sa mère et sa sœur (donc une situation qu'elle reproduit telle quelle dans le rêve). Elle se souvient aussi d'avoir eu une peur folle à ce moment-là; qu'il y avait de l'eau ; qu'elle a cru que tout le monde allait se noyer ; que des hommes sont venus à leur secours ; que les vagues faisaient beaucoup de bruit ; qu'un homme l'a prise et portée malgré sa défense et son affolement (elle se demande

maintenant si c'était encore « lui », l'homme agresseur ?) Dans l'idée de Jeannette cette scène du sauvetage se place immédiatement après son aventure. Nous verrons plus tard qu'elle faisait erreur et qu'il s'agissait dans ce rêve d'un jeu de « condensation », ou plus exactement d'un « souvenir-écran » (1). Ce souvenir du sauvetage d'ailleurs n'avait pas été aussi entièrement enfoui dans l'oubli, car Jeannette se souvient d'avoir entendu sa mère raconter ainsi cette scène : des baigneurs, des jeunes gens, étaient venus l'avertir qu'il ne fallait pas rester dans la grotte pendant la marée haute ce jour-là, mais elle n'y avait pas fait attention parce que sa fillette dormait trop bien.

Et voici maintenant les graves et morbides conséquences qu'exerça ce traumatisme, sur la santé de Jeannette : elle se souvient maintenant avec netteté que c'est à la suite de cette aventure effrayante qu'*elle n'a plus voulu marcher !* Elle se faisait traîner par sa maman dans une petite voiture anglaise. De l'avis des docteurs, son pied opéré était probablement encore sensible, et de ce fait elle craignait les cailloux ; il ne fallait pas insister ! (2).

C'est pourquoi en promenade elle restait toujours *près de sa maman.* Dans leur petite villa à la plage, elle avait peur de « le » trouver en rentrant ; elle regardait partout, fermait les portes à clef ; — dans son lit elle tremblait qu' « *il pût se trouver dessous* — elle faisait un saut pour y entrer, de peur qu' « il » ne l'attrapât par la jambe... *Elle ne quittait plus sa sœur :* « Si j'étais restée auprès d'elle, « cela » ne me serait pas arrivé ! »

A la suite de ces associations, elle sort une quantité de souvenirs qu'elle entremêle d'explications et de réflexions variées, sans souci de logique. En effet on sait déjà que toute association vraîment libre ne doit obéir à aucune loi logique et ne suivre aucune direction réfléchie.

Aussi pour plus de clarté, je vais regrouper ceux-ci et celles-

(1) Souvenir plus supportable et parfois banal, mais qui en recouvre un autre, inadmissible pour la conscience du sujet et par conséquent refoulé.

(2) Il est à supposer que la crise de fièvre — espèce de délire — restée mystérieuse — (v. chap. I) — était une des suites immédiates du traumatisme.

là autour de leur motif commun et énumérer successivement les complexes respectifs auxquels ils se rapportent.

Grand-père : Voici un souvenir qui s'est passé autour de sa septième année, peu de temps après son aventure, dont elle n'avait naturellement soufflé mot à personne, tant était fort son sentiment de culpabilité. « Je me trouvais sur les genoux de mon grand-père. Je l'entends encore dire : « *Il ne faut pas courir seule,* il faut rester auprès de ta maman — *il y a de fort vilains hommes qui font du mal aux petites filles, ils sont comme des bêtes, ils peuvent rendre les petites filles malades,* et alors personne ne veut plus rien avoir à faire avec elles... » Et je fis la réflexion intérieure : « *L'homme aux poils, l'homme de la plage ; c'était donc un de ceux-là, puisque les bêtes ont des poils ?* et je dis alors à mon grand-père : « J'ai été une fois avec un homme. » Grand-père n'a-t-il pas compris ? Il n'a pas relevé la phrase, et je n'ai pas osé insister, je n'ai pas su m'expliquer. » Mais cette défense : « *Il ne faut pas courir seule* », elle se rappelle maintenant qu'elle y a repensé quand la dame, à Paris, en parlant de la *bonne hystérique,* avait appelé celle-ci : « *une coureuse* ». A l'époque de ce dernier incident, le traumatisme était oublié ; seul, par dissociation, le fait de sa désobéissance — elle avait couru seule sur la plage — survivait dans sa mémoire, rattaché au souvenir de la défense de son grand-père. Or, cette bonne était *aussi une* « *coureuse* » ; *de plus, elle était malade, comme grand-père l'avait dit ; le nom de sa maladie était l'* « *hystérie* » ; la dame l'appelait « une hystérique » : « *Or, ma maladie à moi aussi est l'* « *hystérie* » ! La confusion dans la pauvre tête de Jeannette grandissait ! Elle n'aurait pu formuler ce qu'elle craignait, mais elle se sentait coupable et une grande peur l'étreignait. Grand-père avait dû donner quelques détails sur cette maladie : défiguration ? boutons ? Jeannette se rappelle en tout cas qu'à l'époque de l'incident de la bonne hystérique, elle s'observait dans le miroir. Or, un matin, c'était précisément après l'opération du Dr Calot et après son long séjour dans le plâtre, elle se voit couverte de boutons ! Affolement ! Refus de se laisser ausculter ; le docteur doit lui donner un narcotique avant de pouvoir l'examiner. Mais c'était la rougeole ; elle était rassurée.

Elle se rappelle avoir apporté un rêve au neurologue : « Je me trouvais dans un petit cercueil à côté du grand cercueil de mon grand-père ». Et le docteur lui avait dit : « Votre grand-père joue-là un grand rôle. » Elle n'avait pas compris alors ; maintenant elle comprend : « *J'aurais voulu retourner auprès de mon grand-père, pour lui demander des explications !* » Il a toujours été son grand ami. « Que de fois ai-je pleuré auprès de sa tombe, pour le rappeler, pour lui confier mes peurs, pour lui faire des questions ! »

Première Communion : Un souvenir remontant à l'époque de la première communion, c'est-à-dire à l'époque de 9 à 10 ans : « Je me souviens qu'alors je croyais de mon devoir de confesser ma faute ; j'ai dit au curé dans le confessionnal : « J'ai été une fois seule avec un homme ». Le prêtre n'a rien répondu. Elle se rappelle avoir souvent dit à Mlle M... : « *La confession ne sert à rien ; je pourrais me confesser cent fois, par exemple d'un vol, et je ne serais pas plus tranquille aussi longtemps que je n'aurais pas rendu ce que j'ai volé !* » Cette phrase elle la rapproche maintenant de sa première et vaine tentative de confession (1).

Au Pensionnat de Berck : Vers 11 ans. « Je ne partageais pas la vie des autres enfants, *je ne voulais pas aller à la plage !* je m'arrangeais pour m'occuper des enfants malades à l'infirmerie, j'aidais la supérieure au bureau ; j'aurais fait n'importe quoi pour ne pas la quitter. J'avais peur ! Oh ! *j'ai eu peur toujours !* Cela me prend, je ne sais jamais ni quand ni comment, encore maintenant. Je comprends pourquoi je ne voulais jamais quitter ma mère ou ma sœur ; on disait que je les suivais comme un petit chien, que ce n'était pas naturel. Et moi qui croyais que c'était par amour pour elles ! « *C'est à la maison que je me sentais le mieux à l'abri, et surtout au lit : je n'y avais plus « la maladie !* »

(1) Qu'elle ait choisi pour illustrer son idée sur la confession l'exemple d'un « *vol* » est tout à fait curieux et mérite d'être relevé. On peut, en effet, comparer le désir incestueux de l'enfant dans son conflit œdipien à l'idée d'un vol : L'enfant désire ce qui ne lui appartient pas. Jeannette obscurément avait cherché en vain à se libérer par la confession d'un sentiment de culpabilité non raisonnée mais fortement ressenti et sa déception éclate dans la phrase de révolte qu'elle adresse à son amie. Cette phrase peut très bien s'expliquer par un mécanisme semblable à celui de ses rêves et de ses symptômes : à son insu la malade révèle ses conflits profonds.

La narcose : vers 17 ans. « J'avais une *peur folle de tous les docteurs,* oh, *de tous les hommes, mais surtout de cet assistant du Dr Calot ;* je me rends compte maintenant qu'il ressemblait à « lui ». Je ne voulais pas me laisser mettre le masque par lui ; *c'était comme si la main de « l'autre » m'étouffait !* (C'est elle-même qui trouve maintenant spontanément ces interprétations). On a dû me tenir les poignets pour m'endormir. Au réveil de la narcose, j'étais comme folle (souvenir concordant avec les dires de la mère) ; il ne fallait pas m'approcher, on ne pouvait pas me toucher. Est-ce donc que pendant le sommeil narcotique le souvenir m'est revenu ? Pour être oublié de nouveau dès que j'ai été réveillée ? »

Poignets : « Encore aujourd'hui il ne faut pas me toucher les poignets ». (En effet, le Dr Z... n'était arrivé qu'avec infiniment de peine à lui prendre le pouls, en provoquant une véritable crise de frayeur. Mlle M... n'y est jamais parvenue. Moi-même j'y renonce tout de suite, vu l'état dans lequel cet essai fait tomber la malade : sursauts, respiration précipitée, etc.). Jeannette raconte en outre que le docteur, chez ses amis du Midi, a insisté un jour pour lui appliquer l'appareil à mesurer la pression artérielle ; et elle s'est évanouie immédiatement. Elle ajoute avec un frémissement d'horreur : « *L'homme m'a pris les poignets !* »

« *Ce docteur, dans le Midi, venait tous les jours en voiture ; j'avais peur en entendant cette voiture ;* vous voyez, les voitures qui me font peur encore aujourd'hui.

Les bains : Jeannette pense maintenant que sa frayeur des bains date aussi de l'époque de son aventure. Elle s'est évanouie maintes fois dans la baignoire, *l'eau lui faisait peur ;* la mère disait : « La petite ne supporte pas les bains ». On dut renoncer à lui en donner.

Son père : « Il n'y a qu'un homme qui me plaisait, c'était mon papa ; il n'avait pas de poils. » Lors de son séjour dans la chambre des parents, à 5 ans, elle a souvent vu son papa *mettre sa chemise !* « *Il aurait fallu que mon mari fût comme mon papa* ». Elle ajoute maintenant : « Pas comme caractère ». Il est une offense qu'elle ne peut pas oublier ni pardonner : le jour de la première communion de sa sœur avait été l'occasion d'une grande fête de famille et leur père s'était montré fier et

heureux. Dès lors, Jeannette avait attendu impatiemment le jour de sa propre première communion ; elle y avait mis tout son espoir : « *Ce jour-là, j'aurai aussi une fête et mon papa sera fier aussi de moi et m'aimera !* » Et le jour venu, le père s'était absenté et avait à peine fait attention à elle. La douleur de l'enfant avait été immense.

Les étouffements : Elle eut sa première crise d'étouffement à 17 ans, après la narcose du Dr Calot. Ce fut là, en somme, la forme de début de ses crises futures. Après le traitement du Dr Z..., elle avait bien compris le but caché de ses contractures : rester au lit, à la maison, chez ses parents, à l'abri de la vie et des hommes ! « Mais je n'avais pas encore compris pourquoi *j'avais peur !* » *Elle voit peu à peu toutes ses peurs se rattacher de quelque façon à sa peur de l'homme,* la peur de l'homme de l'aventure. Elle s'accuse : « Je vous ai menti, *je savais qu'il fallait un homme pour faire un enfant ; je sais aussi que la femme a des œufs ;* je me représentais *que l'homme prend la femme autour de la taille et la serre pour faire éclater un œuf,* que c'est comme cela que la femme « achète un bébé ». (Etrange théorie infantile sur la conception et dont le motif ne peut avoir été que la sensation éprouvée par l'enfant affolée sous l'étreinte du séducteur pervers). Le souvenir insupportable qui est à l'origine de sa théorie a disparu, a été refoulé, mais la théorie elle-même a survécu. Elle, qui désire tant un enfant, n'a jamais pu toutefois admettre l'idée de l'approche d'un homme !

On comprend maintenant dans quel conflit angoissant se trouve cette jeune fille : désir de l'enfant ; horreur de l'approche de l'homme ; tout en sachant que le contact avec l'homme est nécessaire pour devenir mère !

CHAPITRE VI

Le grand traumatisme serait-il un traumatisme écran ?

Lors d'une séance suivante, elle apporte un rêve se rattachant au souvenir de la phrase de son grand-père : « Ils sont comme des bêtes ». Ce rêve marque un grand pas en avant dans la conquête de l'inconscient refoulé. Il fallait que le souvenir du traumatisme fût réévoqué pour qu'il devînt possible.

Voici comment elle raconte son rêve : « *J'ai vu un homme dans une cage ; il me semble que je l'ai vu comme je l'ai vu alors* (l'homme de la plage). J'ai eu horriblement peur ; au réveil aussi. Il me semblait que cet homme était dans la chambre ; je me suis cachée sous mes couvertures au moins une heure sans oser me lever. ...Il faut que je vous demande quelque chose, autrement j'aurai encore peur : *y a-t-il deux espèces d'hommes ?* » Sur ma réponse négative, elle insiste : « *Mais celui-là n'était pas comme les autres,* mon grand-père l'a dit : *c'était une bête !* » Elle aimerait qu'il ne fût pas comme les autres, pour être sûre de n'en jamais rencontrer un pareil ! *Elle ne peut pas se décider à me dire comment il était, en quoi il était si effrayant*. Elle glisse peu à peu dans sa crise : « J'ai chaud, j'ai peur, j'étouffe, *je veux rester petite* ». Je la reprends : « Non, il *faut* apprendre à regarder la réalité en face ; vous avez vu quelque chose qui n'était pas pour les yeux d'une petite fille. Mais à présent il faut aller jusqu'au bout du souvenir ». Elle pousse un cri, se renverse en arc : « Ah, je ne veux pas ! » Elle arrache son corsage : « Cela me serre ». La

crise dure environ trois quarts d'heure. Finalement elle devient plus calme, je la rassure : « Vous êtes à l'abri ici, personne ne peut vous faire de mal. Elle dit enfin : « Ah je suis bien », se détend et s'endort tranquillement. Quand elle revient à elle, voici la première chose qu'elle raconte : « C'est quand j'ai eu mes petits neveux que j'ai compris pour la première fois *que les garçons étaient faits autrement que les filles* ».

« Eh bien, alors vous savez ! les hommes sont faits comme les garçons. » — Cet homme n'était pas comme cela. Tous les hommes ne sont pas comme cet homme. »

J'oriente ses réflexions sur le thème de la différence entre l'enfant et l'adulte : la femme non plus n'est pas comme la petite fille.

« *J'ai peur des hommes ! Et puis, j'ai aussi peur de moi* ».

« Depuis quand ? »

Avec grande difficulté, elle répète les paroles de son grand-père sur la maladie, sur le sort et la déchéance misérable réservée à de pareilles filles « qui ont été avec de vilains hommes ». Elle croit toujours que cet homme lui a donné sa maladie, l'hystérie, que Mlle M... a compris, etc.

J'explique que l'hystérie est une maladie mentale, que c'est la frayeur qui l'a rendue malade, qu'elle a des représentations fausses, qu'il faut les remplacer par des justes, que l'imagination est toute puissante chez les hystériques. Et j'explique à quelle maladie, à quelles femmes le grand-père a fait allusion, et lui révèle finalement l'impossibilité physiologique d'un contact sexuel et d'une fécondation à l'âge et dans les conditions où cet homme l'a saisie.

Elle paraît très soulagée. Elle poursuit maintenant docilement le récit de son souvenir. Elle a découvert en parlant avec sa mère, que la scène de l'agression et celle du sauvetage par les baigneurs se sont passées sur deux plages différentes et n'ont, par conséquent, pas pu s'enchaîner l'une à l'autre. La mère se rappelle bien ce sauvetage, elle précise qu'il s'est agi d'une autre plage que cette plage sombre et sauvage aux rochers noirs où Jeannette est sûre d'avoir vécu son aventure avec l'homme, et où on allait non pas pour les vacances, mais seulement passer les samedis et dimanches.

Je saisis l'occasion de cette rectification pour lui expliquer en outre le mécanisme du souvenir-écran : « Votre phobie (crainte exagérée et morbide) de l'eau a été si violente et tenace parce que vous l'avez associée au complexe de l'homme ». (Nous aurons plus loin l'occasion de préciser ce rapprochement). La tête, dans la scène du sauvetage, apparaissant en haut du rocher avait évoqué le souvenir de l'autre tête grosse, chauve, rouge et riante, soit la tête de « l'homme » et avait été confondue avec elle, tout comme dans le rêve révélateur du traumatisme. De même l'image mnésique, reproduite par le dit rêve des baigneurs, qui l'avaient portée pour l'emmener de la grotte malgré elle, avait appelé le souvenir enfoui d'un autre homme, de l'homme nu, et de sa peur terrible qu'il ne l'emportât. Ce souvenir pourtant antérieur au traumatisme, est celui qui est revenu le premier parce que beaucoup moins chargé de sa culpabilité, donc moins sévèrement censuré. Nous l'avons déjà dit. Le souvenir plus supportable recouvre « le souvenir insupportable » tout en s'associant intimement avec lui. De là l'expression analytique de « souvenir écran ».

Retenons *le motif de la « tête »*, qui jouera un grand rôle dans la suite.

Arrivée à ce point de l'analyse, la malade manifeste un grand soulagement : « Maintenant je n'aurai plus peur ! » Déjà ce matin-là, elle a pu rester dans le train à côté d'un « monsieur », même « d'un gros monsieur » et « j'ai pu faire un bout de conversation avec lui ! » (pour la première fois de sa vie).

Voici donc, après la disparition des symptômes de grossesse, une nouvelle victoire. Elle voudrait se déclarer « guérie » et pourtant elle s'arme déjà inconsciemment d'une nouvelle résistance contre la conclusion qui découle de mon explication au sujet du souvenir-écran. J'insiste : le traumatisme lui est arrivé à 7 ans ; pour que l'effet produit par lui soit si grand, il est presque certain qu'il a dû être associé, puis assimilé à un trauma antérieur de nature analogue.

Après un long instant de réflexion et de lutte intime elle dit enfin : « *J'ai toujours voulu un bébé sans papa ;* après mon opération du pied bot, j'avais de toutes petites poupées dont je faisais le mari et la femme : *je savais donc déjà qu'il fallait*

un mari ; mais il fallait que le mari soit plus petit que la femme ; je disais : « *Je veux un tout petit mari, si je me marie* ». Je demande : « Comment est votre père ? » « Oh, il est grand, il est plutôt fort » ; elle dit cela comme une chose sans importance.

L'on voit ainsi que ces réponses spontanées vérifient mon hypothèse. En effet, elles ont trait à des fantaisies, des désirs ou des expériences (1) qui naquirent dans son âme de fillette adorant déjà son père bien avant l'époque du traumatisme de la plage, et qui par conséquent ne lui furent aucunement inspirées par l'horreur de l'homme développée en elle beaucoup plus tard par la tentative de viol. C'est ainsi que, maille après maille, le tissu serré des résistances œdipiennes se desserre.

Un autre souvenir surgit soudain qu'elle raconte en riant : « Je ne voulais pas que mon petit neveu, qui venait de naître, restât la nuit dans la chambre de ses parents. J'ai dit à ma sœur : « *Oh, non, je ne vais pas laisser ce petit auprès d'un homme, il prendrait peur !* », remarque pour laquelle on l'a longtemps taquinée.

Et maintenant que tout est si clair, elle n'arrive plus à comprendre comment elle a pu oublier son aventure avec l'homme !

Je lui représente alors que le poids de ce souvenir était trop lourd pour sa petite âme sensible. A deux reprises, en effet, elle fit une tentative pour s'en décharger: la première fois c'est à son grand-père, refuge naturel en raison de la carence de son père, qu'elle s'adresse timidement, mais sans obtenir le secours espéré. La seconde fois, elle se confesse au prêtre avec un résultat tout aussi négatif. Et si la confession, en raison de sa valeur religieuse, si impressionnante pour une enfant, produisit un certain soulagement, il n'en reste pas moins qu'elle favorisa le refoulement inconscient du traumatisme. Jeannette confirme la chose en ajoutant que ce fut en tout cas à cette époque que sa triste aventure fut frappée d'un oubli définitif.

Mais hélas l'avenir devait prouver que loin d'être réellement oublié, cet événement fatidique s'était fixé dans l'inconscient et y avait acquis au contraire une intensité psychi-

(1) Ce que dans un prochain chapitre nous appellerons le traumatisme originel. La tentative de viol sur la plage devenait ainsi le traumatisme secondaire, ou « écran ».

que croissante. C'est pourquoi il devait exercer un tel retentissement sur l'âme en pleine formation de l'enfant.

Arrêtons-nous ici un instant au reproche formulé si souvent contre la psychanalyse :

Pourquoi vouloir exhumer des faits troublants qu'il serait mille fois préférable de laisser dormir au fond de l'âme où précisément le « moi » conscient les a si prudemment enterrés ? Nous souscrivons volontiers à cette objection, tant qu'il s'agit d'un *refoulement réussi ;* c'est-à-dire d'un mécanisme de défense utile et efficace à la suite duquel l'expérience, la fantaisie ou la tendance incompatible avec le « moi » ou avec l'idéal moral se trouve réellement et complètement éliminée, supprimée de l'âme. Nous nous élevons par contre avec force contre cet argument quand il s'agit d'un *refoulement raté,* c'est-à-dire d'un mécanisme pathogène à la suite duquel, non seulement la tendance ou le souvenir n'est pas éliminé du tout, mais encore se trouve accru et *renforcé* au contraire dans l'inconscient ; à la suite duquel, en second lieu, la *souffrance morale,* engendrée par le conflit et que l'individu cherche précisément à faire cesser par le refoulement (ce qui arrive dans le cas du refoulement réussi) est rendue au contraire plus vive, plus aiguë qu'auparavant et tend à se manifester de façon durable sous toutes espèces de formes ou d'aspects nouveaux et pathologiques. C'est ce qui arriva justement dans le cas qui nous occupe. Nous verrons toujours plus clairement comment une série de traumatismes mirent en activité des tendances érotiques défendues, rentrant toutes dans la même catégorie instinctive (complexe d'Œdipe, maternité, etc.) et dont elle chercha vainement à se débarrasser. Elles subsistèrent alors dans les couches secrètes de son âme, d'où elles provoquèrent des troubles sans fin à la manière d'un véritable « corps étranger », qu'il fallait à tout prix extirper. Or, seule, une psychanalyse, tel un chirurgien devant un abcès, était à même de réaliser cette expulsion. Mais ce n'est là qu'un premier temps, indispensable mais insuffisant, du traitement.

Le second, le plus important et le plus ardu, doit viser à développer le « moi », le rendre plus fort, le délivrer de sa faiblesse infantile dans laquelle, par suite d'un arrêt de développement, il s'est malheureusement cristallisé. Il s'agit là d'une

tâche difficile mais auguste de rééducation, dont le but est justement de rendre capables les instances supérieures « refoulantes » (conscience morale, volonté, intelligence, idéal, etc.) de refouler définitivement et efficacement les tendances primitives inacceptables. L'objectif final que se propose toute psychanalyse digne de ce nom, ne consiste donc aucunement, comme on le croit toujours, à supprimer dangereusement des refoulements, mais au contraire à en créer, à en amorcer de nouveaux de la part du malade. Autrement dit, à remplacer d'anciens refoulement « ratés » et pathogènes, par de nouveaux, « réussis » et normaux ; en un mot à apporter une solution à des conflits demeurés insolubles jusque-là.

Représentons-nous maintenant une destinée différente. Admettons un instant que la confession naïve de l'enfant ait rencontré une oreille attentive ; imaginons-nous qu'une mère compréhensive, par exemple, se soit penchée tendrement sur cette petite âme en désarroi, en ait doucement mis au jour les secrets troublants, ait fourni à sa curiosité en éveil toutes les explications désirables, ait disculpé et rassuré avec autorité cette jeune conscience effarouchée, en un mot ait donné un nouvel essor libre et joyeux à l'enfant délivrée désormais de tous ses sentiments de culpabilité si intenses, conscients ou inconscients. *Alors* le refoulement eût pu réussir. Même en cas d'oubli partiel, son évocation fortuite n'eût développé aucun trouble physique, comme ce fut le cas ; le développement de la malade eût sans aucun doute suivi une ligne bien différente pour atteindre certainement un niveau moral et humain très élevé (1).

C'est là un cas qui vient donc parler avec éloquence en faveur de la psychanalyse des enfants nerveux ! Avec non moins d'éloquence, d'autre part, il vient nous démontrer la nécessité de capter et de garder la confiance de nos enfants. C'est vers sa mère, en effet, que Jeannette aurait dû normalement se réfugier après son aventure. Mais il eût fallu pour cela qu'elle eût grande confiance en elle et assez d'affection pour surmonter, en faisant cet aveu, les violents sentiments de culpabilité qui l'ont paralysée.

(1) C'est précisément ce qui ne tarda pas à se produire après la guérison. Voir conclusion.

La mère de son côté aurait dû les calmer, donner des réponses sages et véridiques à toutes ses questions. Ce ne fut hélas pas le cas (1). Et, comme il arrive trop souvent, la mère comme le père, avaient été en quelque sorte frappés d'exclusion par leur enfant. Cette réaction si fréquente et si regrettable s'explique surtout par le fait que les parents constituent précisément les objets des premiers courants affectifs troubles et des premières curiosités coupables.

Jeannette un jour me déclara : « Si je m'étais faite religieuse dans un orphelinat, (j'en ai quelquefois parlé à ma maman) j'aurais peut-être pu vivre heureuse et je ne me serais jamais ressouvenue. »

Il n'est pas impossible, en effet, que dans une vie ainsi abritée et satisfaisant d'une façon inoffensive certains instincts profonds de la malade, pareille solution eût maintenu en une sorte d'équilibre les conflits que la vie réelle et brutale devait exaspérer. Mais Jeannette n'aurait jamais guéri.

RÉSUMÉ

Pour fixer les idées, résumons maintenant les points que nous avons acquis jusqu'ici, avant de pénétrer plus profondément encore dans l'inconscient de Jeannette. Nous voyons dans cette situation psychonévrotique complexe, deux faits essentiels. En premier lieu une fixation très forte sur son père, ou mieux sur son « imago » (2), de tous ses instincts féminins primaires, très profonds et très vifs, encore que sexuellement rudimentaires (complexe d'Œdipe). Ce penchant affectif en outre est fait à la fois d'amour et de peur (ambivalence). Dans la suite, cet élément de « peur » fut intensément et brusquement renforcé par le traumatisme de la plage. En second lieu, un instinct maternel extrêmement développé, disons même exceptionnellement précoce, qui se manifestait sous cette forme naturelle d'un désir passionné d'avoir un enfant, d'être mère. Pourquoi donc un instinct si naturel et si profond dut-il

(1) Il devient clair maintenant pourquoi Jeannette était à la recherche d'une « seconde mère » (p. 18). — qu'elle devait finalement trouver — à l'aide du transfert — dans l'analyste.

(2) C'est-à-dire l'image ou l'idéal affectif que s'en fait Jeannette dans son for intérieur. Sorte de personnalité abstraite représentant surtout ce qu'elle voudrait qu'il fût, et non ce qu'il est réellement !

être refoulé et conduire Jeannette à une grave psychonévrose au lieu de s'épanouir librement et de la conduire tout doucement, en vertu d'une série d'adaptations progressives, vers le mariage et la maternité ? Pour deux motifs principaux : 1° Le désir de l'enfant, désir en somme fictif, s'était spontanément transformé, ou précisé, grâce à la fixation sur le père, en un désir d'un *enfant du père,* comme nous le verrons plus loin. Premier obstacle insurmontable. 2° L'instinct maternel, dès l'origine ou presque, s'était heurté précisément aux inhibitions si fortes qui pèsent sur le complexe d'Œdipe, ressenti par l'enfant, on le sait, comme absolument « défendu ».

Or nous venons de voir que chez Jeannette ce complexe était non seulement très prononcé, mais encore composé à la fois d'amour et de répulsion pour le père ; et que ce fut l'élément de répulsion ou de peur qui, à la suite de la tentative de séduction dont elle fut la victime de la part d'un satyre, l'emporta finalement et déclencha le refoulement total et définitif de toute sexualité. Deuxième obstacle !

De quel côté par conséquent qu'il se tournât, son instinct naissant de « petite femme » se heurtait à d'infranchissables obstacles. Toute issue était fermée par de violents sentiments d'horreur et de culpabilité à la fois ; car, et l'amour, et la maternité étaient restés inconsciemment attachés au complexe d'Œdipe ou avaient conservé leur forme primitive de fantaisies œdipiennes ou incestueuses et devaient donc forcément retomber de façon continuelle sous le coup du même refoulement que celles-ci avaient primitivement subies. De toutes façons le conflit originel entre la peur et l'amour demeurait insoluble.

Il subsiste encore, cependant, des points à élucider. Notamment, l'origine et la nature de ces fantaisies œdipiennes, et en particulier de leur élément *peur* ou *répulsion.* Pourquoi et comment naquit et se développa cette peur primitive du père ?

C'est précisément à l'éclaircissement de ces faits et de leur déterminisme psychologique que nous allons consacrer le chapitre suivant. Et sans nous dissimuler la grande difficulté que comporte l'exposition au grand public de tels phénomènes psycho-sexuels infantiles, nous nous efforcerons d'en décrire en termes simples les aspects les plus frappants tout en laissant de côté les nombreux problèmes qu'ils posent.

CHAPITRE VII

La peur du père

C'est vers l'âge de 17 ans que la phrase de la dame à Paris, sur la bonne hystérique, a déclenché une première fois le souvenir des paroles mystérieuses et inquiétantes du grand-père. Et Jeannette, dans son for intérieur, de faire les réflexions suivantes : « *La bonne est une coureuse ; — grand-père a dit : Il ne faut pas courir seule ; — j'ai couru seule ; — la maladie honteuse ? — cette fille aura un bébé sans être mariée ?* »

Elle poursuit : « C'était à la même époque que l'assistant du Dr Calot m'a fait si peur ; ses gros bras poilus ont dû me faire penser : « *Le reste du corps doit aussi être comme celui de l'autre, les bras sont les mêmes ! Mais je ne sais pas si j'ai pensé cela consciemment à ce moment* » Lors des remarques de Mlle M... je n'ai pas songé à l' « homme », j'ai seulement pensé *que je n'étais pas comme une autre, que j'étais une hystérique,* etc... C'est seulement quand vous avez dit l'autre jour : « Il faut un mari pour faire un bébé » (en réalité j'avais dit « homme ») que je me suis dit : « *Je savais cela — d'où est-ce que je savais ? Je crois que c'est là que le souvenir a commencé à percer — et puis le rêve est venu, j'ai « reconnu » l'homme !*

A la séance suivante (la treizième), Jeannette arrive de nouveau triste ; elle a moins bien dormi, *effrayée par un bruit dans la chambre des parents.*

La malade reprend la chronologie de toutes ses misères, et raconte, entre autres, son insensibilité d'hystérique : l'aiguille qu'elle pouvait s'enfoncer dans le doigt sans rien sentir, ainsi

qu'un crochet dans la main ; elle oppose cette anesthésie aux maux si pénibles qu'elle se crée sans causes extérieures !

...Et alors, son désir d'un enfant réapparaît. Elle a rêvé « avoir rencontré sur la route une petite fille qui lui ressemblait ; elle l'a emmenée avec elle, c'était son enfant... »

Jeannette avoue la tentation qu'elle subit souvent : emmener avec elle des enfants qu'elle rencontre.

Elle reparle ensuite de sa peur dans la chambre des parents. Quelquefois à ces moments-là, elle appelle sa mère et ne veut plus la laisser retourner auprès de son père. Toute petite elle disait : « *Je veux rester avec toi pour ne pas te laisser seule avec papa* ».

Phrase exquise dans sa naïveté équivoque ! S'identifiant à sa mère, Jeannette lui prête ses propres sentiments de peur vis-à-vis du père et son affection pour sa mère prend ainsi la forme d'une sollicitude presque exagérée, peut-être pour compenser le sentiment inconscient et coupable de jalousie qui voudrait tenir la mère éloignée du père ! Joli exemple d'ambivalence et de compensation, dont pourtant je ne peux pas encore dévoiler le jeu à la malade.

Elle rapporte ensuite de nombreux exemples de la violence de son père, de ses colères et de *la peur qu'elle avait de lui, peur qui énervait le père, énervement qui augmentait naturellement l'inhibition de la pauvre enfant*. Le cercle vicieux est fermé ; et ces deux êtres si proches en subiront la néfaste tyrannie toute leur vie.

« Ah, comme ma sœur est différente, qu'elle a de la chance ! comme ils s'adorent, elle et mon père ! elle semble née sous une autre étoile, une bonne étoile, elle n'a qu'à souhaiter une chose pour qu'elle lui arrive ! » Heureusement que cette sœur est bonne et protège la pauvre cendrillon par son propre bonheur, tout en se laissant servir par elle, il est vrai, comme une petite reine. Comme aussi le père est fier de cette sœur si enviée ! *Jeannette, elle, ne sait pas s'habiller au goût du père, il n'aime pas se montrer avec elle en public*. Encore actuellement, en prenant le matin le même train pour aller en ville, ils montent dans deux compartiments différents ; quelle mortification !

Arrivée à ce point de ses associations, elle éprouve soudai-

rement une sensation de chaleur ; elle est en danger de glisser dans une crise ; mais pourtant elle se retient.

Le lendemain elle m'apporte un nouveau souvenir du temps où elle était déjà jeune fille et qui a surgi à la suite de la dernière séance. Elle s'est souvenue *d'une scène entre elle et son père qui a eu lieu en présence de sa sœur et de sa mère et qui a été le début de ses contractures douloureuses de la hanche.*

On attendait à la maison des visites. Tout le monde était en toilette, sauf Jeannette, qui, ayant travaillé aux préparatifs jusqu'au dernier moment, était encore en grand tablier. Le père alors de l'injurier tout à coup, sans motif apparent, avec une méchanceté inouïe. Il lui a lancé des insultes si graves, qu'elle ne peut se décider à me les répéter ; mais cela signifiait à peu près : « Tu es comme une bête nuisible, mauvaise pour la maison, tu finiras dans la misère, mais ne viens jamais vers moi chercher du secours ! » La mère et la sœur ont été indignées et lui ont crié : « Comme tu es méchant ! » Et là-dessus le père est parti et n'a plus reparu jusqu'au soir. Jeannette s'est réfugiée dans sa chambre et a pleuré dans les bras de sa sœur qui l'a suppliée de pardonner et d'oublier. Laissée seule, elle a été comme folle : *elle s'est parée, s'est parfumée, s'est frisée, puis d'épuisement s'est jetée sur son lit. C'est là, à ce moment précis, que les contractures l'ont reprises ; elle a perdu connaissance.* Au réveil, elle s'est déshabillée, a remis sa robe et son tablier du matin ; et à l'arrivée de son père s'est lancée dans ses bras et ils ont pleuré ensemble sans ne rien pouvoir se dire.

Depuis ce jour-là, son père a été plus gentil pour elle. Il y avait eu à cette époque un projet de mariage que toute la famille avait appuyé ; mais Jeannette avait refusé de recevoir le jeune homme. Ce refus entêté et inexpliqué avait sans doute exaspéré son père et devait être la véritable cause de cette explosion de colère.

J'ai décrit cette scène en détail, parce qu'elle jette une vive lumière sur le drame qui se joue entre ce père et sa fille cadette. Le père étant aussi un grand nerveux, tous deux sont la proie des mouvements de leur inconscient qu'ils ignorent, et contre lequel leur conscient est bien impuissant.

Le lendemain de la scène, une déchéance physique se dé-

clare chez notre malade : apparition soudaine et prématurée de ses règles, évanouissements fréquents, dépérissement, atrophie de la jambe. Il s'ensuit une consultation, puis une nouvelle opération. Malgré ce traitement énergique — ou peut-être à cause de lui — les contractures persistent ; le médecin parle devant elle d'une *coxalgie* !

A ce mot magique, déjà entendu chez le Dr Calot, une foule de souvenirs l'envahissent : *N'y avait-il pas à Berck, à l'infirmerie, une petite fille coxalgique qui était adorée par son père* ! Ne l'a-t-elle pas toujours enviée, et n'avait-elle pas prié Dieu d'être malade comme elle ? A Paris, chez Calot, n'a-t-elle pas rencontré pendant longtemps aux heures de consultation *une autre petite fille atteinte d'une coxalgie et, elle aussi, choyée par son père* ? C'est alors que son désir et sa prière avaient repris de plus belle ! (1).

Actuellement, au cours de l'analyse, son désir d'être malade renaît et entre en conflit avec le désir de partir de la maison pour une existence indépendante. Jeannette me raconte : « La nuit passée j'ai dû quitter mon lit, je n'y tenais plus, à tel point tous ces souvenirs m'assiégeaient ; souvenirs de mes maladies, de mes désirs de maladie. » Elle s'accuse pourtant maintenant de ne les avoir que trop réalisés, d'avoir donné trop de soucis à sa mère. Mais il est clair que c'était là un second but inconscient de sa maladie : faire du chagrin à la mère, dont elle était inconsciemment jalouse !

Dans la séance suivante, elle recommence à parler de *sa peur de son père. Quand cette peur a-t-elle commencé* ? Elle se pose elle-même cette question. *Elle croit être sûre que c'était à l'époque où elle couchait dans la chambre de ses parents*, après sa première opération, à 5 ans. Donc *avant* le traumatisme ! J'attire son attention sur le fait évident qu'il y a eu un *trans-*

(1) Le motif de ces mystérieuses contractures de la hanche, c'est-à-dire de sa coxalgie, s'éclaire maintenant lumineusement. Elle a donc « fait », ou s'est créée à son tour une coxalgie nerveuse s'identifiant ou imitant par là les enfants coxalgiques très aimés par leur papa. Dans son inconscient la cause est liée à l'effet de façon arbitraire : « Si *moi aussi* j'ai une coxalgie, papa m'aimera aussi beaucoup ». Il est en outre à relever que la reprise de son mal est la conséquence de la scène violente mentionnée, où son père avait été si particulièrement méchant. Sa coxalgie symbolise ou réalise ainsi son besoin d'amour, et maintenant on comprend pourquoi elle se montre si rebelle à tous les traitements chirurgicaux possibles et imaginables.

fert de sa peur du père sur l'homme et ensuite un retour sur le père de cette peur renforcée. En effet, l'épouvante de l'enfant n'aurait guère été aussi grande, son sentiment de culpabilité aussi intense et aussi durable si le trauma n'avait pas été associé dans son inconscient à des expériences antérieures C'est là un mystère que nous avons la tâche d'éclaircir.

CHAPITRE VIII

A l'approche du traumatisme originel

Quelques jours après elle apporte le rêve suivant : « *Mon père est malade.* Je pars pour chercher le Docteur Z... J'ai beaucoup de difficultés à l'atteindre au téléphone. Je rentre seule et en tournant le coin de la maison, *je vois sur la terrasse mon père qui rit aux éclats, comme si je lui avais fait une farce. Il a la figure plus jeune,* 40 *ans peut-être, la tête est beaucoup plus grosse, et très rouge,* comme s'il avait chaud, de sorte que je crains une congestion. Mais il se moque de moi et dit qu'il n'a rien. »

Nous retiendrons ce rêve, que l'analyse n'éclairera que beaucoup plus tard : il constitue la première tentative de l'inconscient de faire percer dans le conscient le souvenir du « traumatisme originel », en tournant la censure par un déguisement habile !

Les associations qu'elle livre pour le moment ne se rapportent qu'à une série de « souvenirs-écrans » ; nous en retiendrons quelques-uns :

« *Je l'ai souvent vu rire comme cela* ; — par exemple *à l'occasion de mes distractions* ; — et puis une fois, je m'amusais avec ma sœur, quand *j'ai aperçu tout à coup sa tête* (*à travers un carreau de vitre au-dessus d'une porte*) *qui nous observait en riant* ! J'ai eu une frayeur folle et me suis cachée sous le lit ».

Dans un certain appartement, que la famille habita plus tard, il y avait partout de ces carreaux de vitre au-dessus des

portes ; or Jeannette *les a tous couverts de papiers en prétextant que c'était plus joli ainsi !* Aujourd'hui elle comprend et se reproche amèrement tous ces subterfuges inconscients : « Maintenant que je me connais, je ne devrais plus être malade, pourtant ce matin *il m'a semblé que je ne pouvais plus marcher. Hier, j'ai eu peur d'un poisson à la cuisine ;* ensuite *j'ai eu peur à la cave* et *le mal de jambes* m'a repris. Je suis remontée dans ma chambre, *j'ai emballé pêle-mêle toutes mes robes,* et *j'ai mis la malle devant la porte* en me disant : « *Je n'ai plus besoin de tout cela* » — je ne savais pas ce que je faisais, il fallait le faire. *Je ne veux plus rien acheter, ce n'est plus la peine* (désir d'en finir avec la vie) *Je ne veux rien de voyant, mon père pourrait me repérer ! J'ai toujours peur dans la rue d'être suivie.* »

On saisit bien, à travers ces manifestations symboliques et contradictoires, l'état de désorientation actuelle de la malade. Elle veut guérir, mais se défend violemment contre la guérison ; la censure ne veut pas encore laisser passer le secret de son inconscient. De là ces états hallucinatoires que nous venons de décrire et qui sont bien un exemple de ce que nous appelons en langage analytique : réactions négatives ou anti-thérapeutiques. Elles correspondent à des poussées subites exercées par l'inconscient infantile, poussées déclenchées en large partie par le traitement et qui s'accompagnent dans le moi conscient du « sentiment de maladie » (1).

Deux petits rêves, par contre, apportent la preuve de la bonne volonté qu'elle apporte à corriger ses tendances faussées : Premier rêve : « *Je suis assise sur le canapé entre mon père et ma mère ; je suis devenue très grande.* »

Second rêve : « *Je suis à l'école chez vous* (l'analyste) ; *vous me dites que j'ai mis mes bas et mon tablier à l'envers. Vous me faites faire une analyse au tableau noir, je m'en sens incapable, mais vous insistez :* « *C'est de votre force* ».

Par rapport aux parents, la malade accepte donc enfin une attitude conforme à la réalité : elle est devenue adulte.

(1) La censure ne joue-t-elle pas ici un rôle néfaste en exigeant le déguisement et en empêchant ainsi la raison consciente de condamner les vestiges de l'infantilisme et de favoriser ainsi l'adaptation à la réalité, ce qui est justement la tâche de l'analyste ?

Par contre, elle reproduit une attitude infantile vis-à-vis de moi ; j'ai pris dans son inconscient la place des parents. C'est ce mécanisme-là qu'on dénomme « transfert analytique » (1).

Continuons l'énumération des associations et des rêves qui nous acheminent vers la découverte du traumatisme originel.

« Quand je suis partie pour l'Italie, après le traitement par l'hypnose, j'avais composé pour mes parents une poésie, disant mon affection pour eux et mon chagrin de partir. J'espérais qu'on me rappellerait ! Mais il n'en fut rien. » L'effort énergique qu'elle fournit à ce moment pour quitter la maison et se séparer pour la première fois volontairement des parents fut immense.

Au retour de l'étranger, en visite chez ses amis, *elle avait vu le deuil et le chagrin excessifs de parents qui venaient de perdre leur fils*. Ce dernier pourtant avait été peu apprécié de son vivant. *Comme Jeannette aurait voulu disparaître pour être pleurée de cette manière, elle aussi !* Elle se rappelle avoir rêvé à ce moment qu'elle creusait sa tombe à côté de celle du grand-père, pour pouvoir toujours causer ainsi ensemble, et pour ne plus se sentir seule au monde !

Le rêve qu'elle apporte à la dix-septième séance, elle l'a fait à la suite d'une conversation avec une amie qui lui a conseillé le mariage. Il nous replonge dans le complexe de l' « enfant », mais nous allons voir qu'il sera désormais visiblement lié au complexe « père » : la censure se relâche, devient moins inflexible !

Voici ce rêve : « *Ma poupée va vivre ;* personne ne va me l'enlever ! *Papa est là, il a grossi, il a une grosse tête rouge, j'en ai peur ;* il dit que cette poupée ne vit pas, et il me l'arrache. Nous luttons ! Je la reprends de ses mains et me sauve avec elle ; papa avertit le gendarme ; celui-ci me poursuit ; je traverse un pont et me jette à l'eau. Je ne veux pourtant pas que la poupée se noie ; je lève les bras et la tiens hors de l'eau.

(1) L'instance inconsciente morale et « refoulante » si sévère et si intraitable dans le psychisme des névrosés est justement le résidu de l'autorité exercée sur l'enfant par les parents, et d'une crainte exagérée qu'il a d'eux. Au cours de l'analyse, si elle est efficace, cette instance primitive et aveugle figée dans sa sévérité première sera remplacée par l'autorité de l'analyste et transformée ainsi en une instance raisonnante et raisonnable, adaptée à la réalité et à l'état d'adulte.

Je m'aperçois *qu'elle est en carton, sauf la tête, qui est vivante. L'eau, c'est la mer. Je vais mourir, mais la poupée va vivre !* »

Jeannette éclate en sanglots, se tord, jette des cris : « Si j'avais un enfant, personne ne me l'arracherait, même s'il était mort — *je m'enfermerais avec lui !* »

Dans la soirée précédente et à la suite de la conversation avec son amie, elle avait senti comme une volonté de se libérer de son père : « Il est trop vieux maintenant, c'est un grand-père ». Et là-dessus, elle fut soudain envahie par cette fantaisie obsédante : « Si je lui amenais ma fille ? » Et elle explique que c'est toujours ainsi quand une idée la prend, elle ne la *pense* pas seulement, mais elle la *vit* ! Ainsi ce soir-là, dans sa fantaisie, elle était déjà maman ! Elle préparait une robe claire, un corsage blanc, les vêtements convenant à une jeune mère. Enfin, en s'endormant, elle avait pensé : « Si mon enfant était malade, ou même mort, on ne me l'arracherait pas. » C'est ainsi que le rêve avait été préparé.

Dans le courant des séances suivantes, les associations, les souvenirs et les rêves complémentaires abondent. Je vais relever les plus importants par ordre chronologique.

« Il me semble que si je pouvais renoncer complètement à un enfant à moi, donc au mariage, je serais tranquille ».

« *Je désire tant un enfant et j'ai horreur de l'homme* ».

« *Le mariage pour moi c'est l'obligation d'obéir* ».

Ma sœur a dit, une fois, après la naissance de son aîné : « Pour avoir un bel enfant comme cela il faut accepter beaucoup de choses. » Moi, *je ne saurais être obéissante, et mon enfant sera mal fait*. Peut-on « acheter » un enfant en étant endormie ? »

« Quand je suis partie pour l'étranger, j'ai conseillé à ma mère de *prendre mon lit pendant mon absence*. Et encore récemment quand je suis partie pour un séjour chez ma sœur j'avais *préparé mon lit avec de beaux draps pour maman* ».

« *J'ai toujours eu de la difficulté à accepter bien des choses que j'observais entre mes parents*. Mon père a dû penser souvent que je mettais de la discorde entre eux ».

« Cette nuit, *j'ai eu peur de mon oreiller ;* j'ai dû entière-

ment refaire mon lit, pour voir s'il n'y avait personne dedans ».

« *Enfant, j'aimais mettre l'alliance de ma mère pour* être dame ».

Elle reparle sans cesse de son enfant imaginaire ; elle l'a encore revu en rêve : « *Je me suis enfermée dans ma chambre avec ma poupée ; j'ai fermé les volets, allumé une veilleuse,* (il y en avait toujours une dans la chambre des parents), *frictionné ma poupée jusqu'à ce qu'elle commence à bouger.* C'est toujours cette même poupée que j'ai voulu rendre vivante dans mon enfance ; *c'était un cadeau de mes parents* ».

« Je connais une « clinique de poupées » ; il n'y a pas longtemps j'aurais voulu y porter ma poupée pour qu'on y mette une mécanique qui la rende vivante. »

« *Toujours j'ai peur d'avoir une fois un enfant malade, qu'il ne soit pas normal, ou qu'on veuille me le prendre* ».

Je relève cette idée de l'enfant anormal et la rapproche du rêve avec la poupée en carton qui n'a que la tête de vivante, et que le père veut lui arracher. Ne reconnaît-elle pas que cette obsession de l'enfant anormal, de l'enfant qui doit mourir, qu'on veut lui prendre, donne l'impression qu'elle a peur d'une sanction ? Une sanction suppose un crime. De quel crime se sent-elle coupable ? Et, en effet, dans ce rêve de la poupée, ne se reconnaît-elle pas coupable par le fait que le gendarme la poursuit, et ne se punit-elle pas par le fait qu'elle meurt et ne survit que dans son enfant ? C'est bien là une sanction qu'elle s'inflige !

Elle acquiesce avec vivacité, mais par une phrase déconcertante à première vue, bien significative en y regardant de plus près : « *Oui, oui, je suis fautive dans ce rêve, parce que je n'ai pas voulu aller jusqu'au bout !* » J'arrive à comprendre que par cette exclamation elle reprend son idée (déjà exposée au lecteur) que le mariage suppose une *obéissance* à laquelle elle n'aurait jamais pu se soumettre.

(Phrase de la sœur : « Pour avoir un beau bébé, il faut accepter beaucoup de choses »).

Pourquoi reprend-elle soudain cette idée de défense contre les rapports sexuels (car c'est bien de cela qu'il s'agit) à pro-

pos de son rêve — rêve où elle se sent fautive au sujet de l'enfant ? Et d'où vient le sentiment de culpabilité accompagnant le désir légitime d'un enfant ?

La malade ne va, ce jour-là, pas plus avant dans ses associations. Tout ce qu'elle ajoute est ceci : « Je sens qu'il y a là quelque chose ! »

CHAPITRE IX

Le Traumatisme originel

A la 21e séance, elle raconte en arrivant *qu'elle a eu le matin un accès d'obscurcissement complet de la vue !* « Je ne voyais plus clair... *Il y avait un brouillard devant mes yeux, je n'ai pas pu me coiffer.* Cela m'est déjà arrivé quand je me suis levée la première fois après mes 18 mois au lit. » L'oculiste avait alors prescrit des lunettes ! Mais sur le conseil du Dr Z... elle ne les avait jamais portées et les avait mises de côté. — Silence. — Supposant alors que cette dernière association lui a fait comprendre le caractère de résistance de ce symptôme, je lui dis : « Vous ne voulez donc pas voir clair ? Il y a quelque chose dans votre inconscient que vous ne voulez pas regarder en face ! »

Elle répond : « J'aimerais pourtant tout savoir, mais j'ai peur ; je ne sais de quoi ; je ne veux même plus rêver ». Nouveau silence. Puis, un peu plus tard, les associations nous ramènent à l'homme du traumatisme : « Je me souviens maintenant que c'est sans aucune peur que j'ai dû aller d'abord vers lui ; d'ailleurs je m'approchais de tout le monde à cette époque sans aucune timidité ; ma mère en était souvent inquiète ; il y avait une histoire de petites filles qu'on avait enlevées ; quand l'homme m'a saisie, j'ai pensé : « *Il va m'enlever* ». Après, oui, *j'ai eu peur des hommes, mais pas de mon papa, il était autrement* ».

Elle arrive pourtant à comprendre qu'il est très possible qu'elle ait recherché consciemment la protection de son père,

tout en ayant de lui, inconsciemment, une peur qui surgit d'ailleurs bien souvent dans le conscient. De là tant de paroles contradictoires : « J'en ai peur » ; — « Je n'en ai pas peur ».

Voici donc un premier rapport que nous pouvons établir entre l'homme et le père : *ces deux êtres sont associés dans son esprit par le sentiment d'une peur.*

En voici maintenant un second, également important : *Elle a décrit à plusieurs reprises dans ses rêves et ses souvenirs, la grosse tête rouge et riante de l'homme et celle du père dans des termes identiques* (voir pages 29, 48, 50).

J'attire son attention sur ce point ; et après s'en être fortement défendue, elle finit par admettre ce qu'elle ne peut pas nier : qu'il y a là-dessous une curieuse analogie.

Comment ces rapports se sont-ils établis ? D'où peuvent-ils provenir ? C'est là un point capital que l'analyse va éclaircir.

Devant ces explications, elle commence à pleurer et à se contorsionner : « *Si j'étais une toute petite fille, je pourrais vous dire quelque chose... c'était dans la chambre des parents* après l'opération (5 ans), *j'ai eu une curiosité...* c'est donc pourquoi je n'ai pas voulu voir clair ce matin ! »

On se souvient que la séance avait débuté par la description de cet obscurcissement de la vue dont elle avait souffert le matin même. Ensuite elle avait abandonné ce thème — et voici maintenant qu'elle revient à quelque chose qu'elle a vu enfant, qu'elle s'est reproché violemment d'avoir vu et qu'elle avait complètement refoulé. Le souvenir en était revenu la nuit passée et le symptôme visuel passager du matin n'était qu'un mécanisme de défense par lequel elle se trahissait (1).

Jusqu'au moment où elle a commencé à pleurer dans la séance, elle n'avait plus pensé au souvenir de la nuit, qui revient maintenant sous la pression de l'analyse. Cependant elle n'arrive pas encore à le dire, tant elle en a honte.

(1) C'est encore un joli exemple de ce fait curieux que pour l'hystérique le symptôme est réellement un porte-parole, un aveu chiffré ! Par son symptôme passager, Jeannette me disait, dans son langage d'hystérique : « Je sais maintenant quelque chose que j'ai vu et que je ne veux plus voir. » Il est à relever aussi que ce symptôme de défense contre la vue a rapport précisément à un incident qui avait mis en jeu son complexe de « voyance » (voir plus loin, p. 98).

Ce n'est que le lendemain qu'elle se décide à l'avouer bribe par bribe, en pleurant, en se débattant :

Petite fille elle avait remarqué que la *chemise de son père* était faite autrement que celles de sa mère, de sa sœur et que la sienne. Elle avait engagé sa mère à recoudre l'un à l'autre les pans de la chemise de son père : « maintenant qu'il était grand il ne fallait pas lui donner une chemise de petit garçon ! » On avait ri de ces propos. Quand elle fabriquait des hommes avec ses poupées, elle leur coupait les cheveux et leur mettait des pantalons ; la mère avait encore ri de ce procédé. Il y avait donc autre chose qui distinguait les hommes et les femmes ? Quel était ce mystère ? Toute petite, elle avait questionné bien souvent là-dessus sans recevoir de réponse ; et en constatant l'agacement des parents causés par ces questions, elle avait fini par se taire. Mais la curiosité n'en avait que grandi !

Vers cinq ans, dans la chambre des parents, alors qu'elle portait un plâtre et dormait mal, sans que personne s'en doutât, elle avait eu l'occasion d'observer bien des choses !

Elle a entendu la mère gémir, se plaindre... « *papa lui faisait donc mal?* » — *le lit craquait...* « *Maman allait mourir !* » Il y avait une veilleuse dans cette chambre ; elle voyait vaguement... *le père avait jeté l'oreiller...* De peur, Jeannette se cachait sous ses couvertures. Elle se rappelle une exclamation de sa mère : « *J'ai chaud !* » (Les propres termes par lesquels la malade commençait régulièrement sa crise !) Cette même exclamation, elle l'avait souvent entendue de la bouche de sa mère à une période où celle-ci attendait « un petit frère », qui n'était pas venu. (Donc cette exclamation a été enregistrée par la malade aussi comme un symptôme de grossesse). Encore actuellement, quand elle voit sa mère congestionnée, elle prend une peur folle ! (Sollicitude exagérée qu'analytiquement nous qualifierons de « jalousie » prenant forme d' « angoisse ». Nous reviendrons plus loin sur ce point).

A cette même époque, en outre, la mère portait quelquefois la petite Jeannette le matin dans le grand lit pendant que le père y était encore.

« *Mais une fois j'ai pris peur de papa ; tout d'un coup sa tête m'a paru toute changée, beaucoup plus grosse, très rouge ;*

— *j'étais si effrayée que j'ai crié pour que maman vienne m'enlever ; papa en a été fâché et a mis sa main sur ma bouche jusqu'à m'étouffer* ».

Ces souvenirs sont très importants et doivent retenir notre intérêt.

Le premier, celui des scènes conjugales, jette une nouvelle lumière sur le symptôme de « la crise ». Son étiologie se trouve enrichie d'un nouveau symbolisme. Nous avons déjà vu qu'il y avait dans ce symptôme la reproduction de l'état de grossesse ; or ce nouveau souvenir à propos de l'exclamation maternelle : « J'ai chaud ! » nous le confirme une fois de plus. Mais, d'autre part, nous savons maintenant que cette exclamation est surtout celle entendue dans la chambre conjugale ; quand donc Jeannette s'exclame de la même façon, en glissant dans sa crise, cet état d'hystérie aiguë, elle reproduit aussi les scènes dont elle a été le témoin épouvanté et fasciné à l'âge de cinq ans dans la chambre de ses parents. Cette crise nous indique par conséquent, en réalisant de façon inconsciente et morbide, le désir intense et refoulé de prendre la place de la mère !

Notons simplement pour l'instant que la tête du père lui est tout à coup apparue très grosse et rouge, avec les mêmes caractères qu'elle devait attribuer beaucoup plus tard à la tête de l'homme de l'aventure : ces mêmes caractères qu'elle reprend et qui reparaissent si souvent dans ses rêves et souvenirs ultérieurs.

Notons aussi que ce souvenir est sorti avec un affect extraordinaire et avec une résistance presque invincible. C'est donc que nous touchons ici à un point de départ, un traumatisme bien antérieur au trauma de la plage. Il est désormais certain que l'aventure de l'homme n'est venue que renforcer des impressions préexistantes et d'un retentissement intérieur insoupçonné. Serait-ce que nous aurions touché au « traumatisme originel ? » Qui voudrait l'affirmer ? Mais la suite de l'analyse révélera toute la signification de ce souvenir qui se précisera peu à peu dans le conscient de la malade. Pour le moment, il reste quelque peu mystérieux ; et on ne s'explique guère pourquoi la tête familière de son papa a pu si subitement changer d'aspect, devenir si effrayante !

Je me garde pour le moment de faire part à la malade de certaines suppositions qui viendront immédiatement à l'esprit de tout analyste, mais j'attire son attention sur ce que ce fait, tel qu'elle l'a raconté, a d'inexplicable. Et pourquoi donc, dans les souvenirs et les rêves, l'accent est-il toujours porté d'une façon si singulière sur une « *tête* » ?

Ici, la malade refait tout d'un coup des associations sur le traumatisme de la plage ; le souvenir se précise : « *Ce quelque chose aux pieds de l'homme devait être sa chemise ; — elle était comme la chemise de papa ; — j'ai dû m'approcher par curiosité* et faire une question à propos de cette chemise ; — c'est alors que l'homme a ri et m'a saisie ; oui, depuis j'ai eu peur, mais pas de mon papa », et elle poursuit ce thème.

Il est clair que dans son épouvante et sa confusion elle se réfugia instinctivement dans son amour pour son père, et alors cette idée s'est fixée : « *Mon papa n'est pas comme cet homme* ». Idée distinctive qui survivra au souvenir de l'aventure, car *désormais tous les « hommes » lui feront peur, tandis que son père, lui, est un « monsieur » ; et les « messieurs » ne lui font pas peur.* Ainsi l'enfant avait pris l'habitude de demander souvent à sa mère, à l'approche d'un inconnu : « Maman, est-ce un « homme » ou un « monsieur ? » — et il fallait l'affirmation péremptoire que l'étranger en question était bien un « monsieur », pour que l'enfant s'en laissât approcher sans crainte.

Son père, par exemple, avait une prédilection pour le chapeau haut de forme ; et ce dernier devint de ce fait un des signes les plus sûrs de la qualité de « monsieur » ! Jeannette a longtemps gardé, caché dans sa propre armoire, le dernier chapeau haut de forme de son père, après que la mode eût condamné cette coiffure.

Plus tard, à l'occasion d'une demande en mariage qu'elle a finalement refusée, l'idée qu'une homme doit ressembler à son père pour qu'elle puisse ne pas en avoir peur se traduit par la pensée obsédante : « Ah, si je savais que ce prétendant fût fait comme mon papa » ; néanmoins elle n'aurait pu dire ce qu'elle entendait par là. Il est significatif que ce souvenir lui soit très pénible et sorte avec difficulté.

Cette distinction établie entre l'homme du traumatisme et

son père, distinction maintenue jusqu'aujourd'hui malgré le refoulement du souvenir de la séduction, cette distinction s'était établie évidemment dans une couche de l'inconscient située tout près du conscient.

Elle correspond pour nous, tout simplement, à un mécanisme de défense contre la *confusion* ou même l'*identification* qui, au contraire, s'était établie dans une couche plus profonde de l'inconscient entre le séducteur de la plage et le père. J'entends ici plus particulièrement : l'image du père telle qu'elle vivait refoulée au fond de l'âme de l'enfant, en tant qu'agresseur et vainqueur de la mère dans les scènes conjugales, et telle qu'elle apparaît dans la scène mystérieuse où la *tête* du père joue un si grand rôle.

C'est précisément cette scène-là que nous avons appelée provisoirement le traumatisme originel et que nous ne connaissons jusqu'à présent que d'une façon fragmentaire.

Cette identification entre le séducteur et le père tendait par conséquent à faire de ces deux hommes différents un seul être symbolique et effrayant : « *l'homme à la tête rouge, grosse, riante, qui la nargue et la fascine tout en lui inspirant une terreur folle.* » C'est sous cet aspect qu'il apparaît désormais dans ses rêves et ses fantaisies : aspect déplorable et inconscient qui, constituant le motif caché de cette « *peur de l'homme* », fera dévier complètement sa destinée de son cours normal.

Ce mélange si étrange de deux représentations distinctes est un procédé bien connu, depuis Freud, sous le nom de *condensation* ; et c'est précisément contre cette confusion que la censure s'élève, parce qu'elle est inadmissible. *La censure fera donc du père un « monsieur », bien distinct des « hommes », qui font peur !* »

La tâche de l'analyse consiste justement à lever cette censure. Déjà Jeannette commence à comprendre le phénomène de la condensation. Mais il s'agit de lui faire comprendre autre chose, ce qui ressort clairement de l'ensemble de la situation. Derrière sa déclaration à propos de son prétendant : « Ah si je savais que cet homme fût comme mon papa », se dissimule non seulement la peur de l'homme, mais aussi le désir incons-

cient de prendre auprès du père la place de la mère. Le mariage pour son inconscient n'est possible qu'avec son papa !

L'enfant a soupçonné peut-être intuitivement, dans ces scènes conjugales mystérieuses et effrayantes auxquelles elle a assisté à cinq ans, un élément d'amour et une occasion de jouissance. Car un grand nombre d'expériences ont prouvé aux analystes que chez la fille de cet âge, une sorte d'instinct féminin est déjà en éveil. Je formule donc l'hypothèse, en m'efforçant de ne pas effaroucher la malade : qu'à ce moment-là, si cette scène développa dans son conscient une terreur compréhensible, il n'en reste pas moins que dans son inconscient, elle dut éveiller corrélativement une curiosité troublante et sans doute un désir. J'essaye pour la première fois de lui dévoiler en quelques mots l'existence et le contenu du complexe d'Œdipe (1).

Cependant, elle n'est pas encore suffisamment préparée à recevoir pareille explication ; car, si prudente soit-elle, celle-ci déclenche chez elle un violent mouvement de révolte et de protestation et lui arrache le cri : « J'ai aimé mon papa, comme une petite fille doit aimer son papa ».

(1) Ce terme freudien est déjà universellement connu et ne nécessite plus guère d'explication. On désigne ainsi, par analogie avec le drame de Sophocle, l'attitude « ambivalente » ou double d'amour et de haine, de l'enfant vis-à-vis de ses parents ; attitude positive ou amoureuse à l'égard du parent du sexe opposé et attitude négative ou jalouse à l'égard du parent du même sexe ; et corrélativement par défense et par compensation l'attitude inverse. (Voir à ce sujet « Le Complexe d'Œdipe », par le Dr Ch. Odier. Edit. Petite Fusterie. Genève).

CHAPITRE X

Rêve de réaction

Voici le rêve qu'elle m'apporte le lendemain, rêve qu'on doit donc considérer comme construit sur l'impression causée par mes explications.

« *Je suis à la gare avec tout mon bagage,* comme lors de mon départ pour l'Italie. La demoiselle de la « *Protection de la jeune fille* » me tend, dans mon *compartiment pour dames seules, ma poupée.* Je la mets dans un coin, et je reste toute seule, avec elle ; et *tout le trajet jusqu'à Milan n'est qu'un tunnel.* » Jeannette complète : « Je me trouvais bien, dans ce rêve ; j'aimerais faire tous les voyages dans l'obscurité. C'est ainsi que j'ai fait celui pour l'Italie : j'ai voyagé de nuit. Là-bas, *j'aurais voulu avoir une poupée ; j'ai découvert une fois une poupée dans une malle, au grenier, chez mes amis du Midi ;* comme fascinée, je l'ai regardée longtemps sans pouvoir m'en arracher ; *je finirai bien par en avoir une avec moi dans ma chambre ; je veux un enfant ! Je ne veux pas de mari !* »

C'est avec une véritable passion qu'elle lance ces dernières phrases. Je suis frappée du ton ardent avec lequel elle exprime ce désir d'une poupée, ton où il y a en même temps de l'obstination et de la colère. Et sans transition, elle raconte ensuite maints traits relatifs à son *désir passionné de l'affection de son père !*

Le moins prévenu, me semble-t-il, trouvera étrange une attitude sentimentale aussi violente de la part d'une fille de trente-

deux ans vis-à-vis de son père. Qu'une enfant désire gagner et posséder l'affection de son père, rien de plus naturel ; mais que ce désir atteigne une telle intensité, et nous sommes alors forcés de lui reconnaître un facteur morbide.

Le rêve que nous venons de citer est donc une réaction à la séance précédente. Je laisse de côté un symbolisme qu'il cache dans ses couches profondes et je vais en relever les seuls points importants qui nous intéressent ici, en les groupant en deux séries.

Première sèrie

a) *Idée de départ, de fuite du foyer ;* foyer = symbole de ses sentiments pour ses parents. Donc réaction instinctive par la fuite ; évidemment une mauvaise solution ; le voyage en Italie avait été la première tentative de quitter la maison, de s'arracher à ce foyer auquel elle se sentait rivée.

b) *Idée de tunnel = obscurité = bien-être = fuite devant le jour, la réalité, la vie ;* de nouveau idée de fuite, ne pas voir les choses dont je lui parle dans ce grand voyage qu'est la psychanalyse.

c) *Protection de la jeune fille = idée de protection, du maintien de sa virginité,* au service d'une réaction de défense contre le mariage et la sexualité.

d) *Compartiment pour dames seules* = second symbolisme de la même idée exprimée sous c.

On sent dans tout ceci comme un recul devant l'effort immense que l'analyse exige d'elle, effort de reconnaître et d'accepter des tendances et des désirs contre lesquels elle a lutté désespérément toute sa vie. D'ailleurs, le Dr Z..., qui l'avait hypnotisée, n'avait-il pas en effet exigé d'elle déjà un effort immense en lui prescrivant de quitter son lit de malade, ainsi que ses parents. Rappelons-nous ce que nous avions dit à ce sujet au chapitre III, c'est-à-dire que toute cette maladie n'était qu'un stratagème destiné à obtenir l'affection du père et à être soignée et gâtée par lui. Souvenons-nous du muguet !

Deuxième série

Un point très important est d'autre part, que sous ce désir de départ-fuite, se cache évidemment aussi *l'intention de renoncer définitivement à ses premiers symptômes* (maladie-lit-contractures) et de mener une vie plus saine et plus libre.

Mais ce progrès apparent est compensé encore par un recul, c'est-à-dire un second stratagème que vont précisément nous révéler les associations spontanées qui ont suivi le récit du rêve.

Retraçons ici pour plus de clarté le déterminisme sous-jacent du « complexe poupée », tel que l'analyse l'a révélé :

a) à la surface, désir conscient ardent d'une poupée ;

b) au-dessous, désir ardent d'un enfant ;

c) tout au fond, amour intense du père.

Ce rêve met en lumière les contre-réactions obstinées de l'inconscient de notre malade : chassé d'une position, il en occupe aussitôt une autre, et change sans cesse les déguisements trompeurs des mêmes désirs défendus et persistants. Chassé par la porte, il rentre par la fenêtre. C'est là une tactique qu'on observe chez tous nos malades et qu'il importe de déjouer.

Au fond, il n'y a qu'un seul et unique désir : celui d'être aimée du père ! C'est cet amour qu'elle a passionnément désiré sur son lit de souffrances. Et dans ses fantaisies de grossesse, elle le souhaitait encore pour son enfant, cet enfant qui devait être un autre elle-même (voir pages 12, 24), cet enfant qui était d'autre part le gage de l'amour du père, car de qui l'aurait-elle eu sinon du père lui-même ? Je me hâte d'ajouter que cette supposition, d'apparence monstrueuse pour le lecteur peu habitué aux données des analyses profondes, se confirmera dans la suite.

Sous la pression de l'analyse, elle a renoncé aux symptômes de grossesse ; mais qui pourrait lui reprocher l'innocent souhait de posséder une poupée ? Ce sera là son dernier refuge. Le caractère sexuel de son désir caché est complètement effacé par ce symbole nouveau.

En effet, la série de séances dans lesquelles nous allons analyser le thème de la poupée vont débuter par une singulière

crise nocturne qu'elle décrit ainsi : « J'avais la sensation de n'avoir plus que ma tête ; j'ai perdu connaissance, et revenant à moi, j'ai de nouveau senti mes bras et mes mains. Mais quand j'ai voulu tâter le reste de mon corps, je ne le trouvais pas. » Donc, elle avait supprimé son corps, c'est-à-dire sa sexualité.

Je vais rapporter maintenant sans commentaire les rêves et souvenirs les plus caractéristiques de cette série de séances qui tournèrent autour de sa fantaisie de la poupée.

CHAPITRE XI

La Poupée

« J'ai vu une fois en Italie une photographie prise dans une maison de santé (asile d'aliénés) ; je ne l'ai jamais oubliée. Il y avait écrit dessous : « *Les Mamans* ». Jeannette ne peut se résoudre à me raconter ce que représentait cette image, tandis qu'à chaque instant elle esquisse une crise : « J'ai chaud ! » « *Je veux être maman ; — je voudrais être toute seule dans une petite chambre ; — je serais heureuse si on voulait m'enfermer* » (1).

« *Je voudrais être toute petite ; souvent il me semble que je le suis* ».

« *Une fois, mon père m'a portée du canapé sur le lit, quand j'étais malade ; j'ai été dans ses bras, je l'ai embrassé...* j'ai renoncé à l'affection de mon père, mais je n'ai pas renoncé au désir d'avoir un enfant ! »

« Il me semble que j'ai fait un long, long voyage avec vous ; mais maintenant j'aimerais continuer seule ».

« J'ai lu quelque chose dans un article de journal : *Une per-*

(1) La malade reprend ainsi une idée qu'elle m'avait déjà exprimée au début de l'analyse et qui constitue l'une des obsessions qui l'ont le plus tourmentée. Elle a subi, en effet, à plusieurs reprises la tentation de prendre un taxi, de se faire conduire à l'asile des aliénés et de demander son internement. Elle rationalisait son désir de la façon suivante : « Je suis une hystérique, on ne sait pas ce qui peut m'arriver (idée préconsciente : la crainte de mettre un enfant au monde sans être mariée !) ; j'attirerai la honte sur ma famille et mes amis ; je suis un être dangereux : il vaut mieux me mettre hors d'état de nuire. » Ainsi parlait le conscient ! Mais nous allons comprendre maintenant le stratagème inconscient qui se dissimulait sous ces raisonnements (voir page 18).

sonne vivait toute seule dans une chambre avec... » ; elle ne se décide pas à prononcer le mot fatal. Toutes ces associations, et maintes autres se rattachant toujours au même thème sortent avec une difficulté extrême, comme s'il s'agissait des choses les plus honteuses.

Elle n'emploie plus que le terme « elle », pour désigner « poupée », ne parvenant plus à prononcer ce dernier mot, mais sachant toutefois très bien que j'ai compris !

« *J'ai voulu* « *lui* » *faire mettre de vrais cheveux ; je l'aurais tellement aimée que le bon Dieu lui aurait donné la vie !* — Quand je suis auprès de vous, je sais que ce n'est pas possible ».

« J'ai rêvé que *j'étais dans une grande chambre avec beaucoup de demoiselles ; comme sur la photo, elles étaient toutes mamans ; moi aussi ; elles étaient toutes heureuses, elles avaient des... !* ça ne sort toujours pas. Elle pousse un cri et se ressaisit à grand'peine.

J'attire son attention encore et encore sur son désir évident, perçant à chaque instant, *de se faire enfermer*, et je complète en lui déclarant : « pour faire de la vie un jeu ». Et je lui représente, pour l'encourager au renoncement difficile, qu'au contraire avec ses dons et sa sensibilité elle est faite pour remplir une tâche dans la vie : n'y a-t-il pas assez d'enfants vivants et souffrants qui auraient besoin de soins et de secours ?

Ce sera seulement à la vingt-huitième séance qu'elle parviendra à prononcer enfin le mot fatal : « poupée », et à rendre ainsi plausible tout ce qu'elle m'a raconté sur ce thème.

Ainsi donc les demoiselles dans l'asile des aliénés (la photographie vue en Italie) avaient toutes des poupées ! Et sous l'image, il était inscrit : « Les mamans ». Et l'inconscient de Jeannette de conclure : « Si je me faisais enfermer, je pourrais moi aussi avoir une poupée et je serais moi aussi maman ! » Voilà donc le désir profond qui doublait le désir raisonné d'internement !

Elle déclare maintenant vouloir renoncer à cette fantaisie de la poupée, mais j'ai l'impression que cette docilité apparente n'est qu'un moyen de défense : elle ne veut pas approfondir ce thème !

En effet, dans le rêve suivant, elle est en fuite avec sa poupée à travers des couloirs étroits et sombres (1).

Dans tous les rêves, la poupée a de grands cheveux bouclés : « Ce sont *mes* cheveux, mais bouclés, comme je les ai portés quand *j'ai joué, une fois, le rôle d'un lutin au pensionnat. Ce jour-là, papa m'a tendu les bras et a dit : « Aussi jolie, ça c'est ma fille !* » et m'a embrassée : *c'était un succès, je n'avais plus peur, de toute ma vie je n'ai eu tant d'aplomb !* »

« *Je voudrais une poupée qui me ressemblât, je vais habiller mon ancienne poupée avec les restes d'étoffe d'une robe rose que papa a aimée* ».

« *Si papa voulait me prendre sur ses genoux comme une petite fille, j'aurais gagné !* » (sa cause ! son combat !).

« En Italie, j'ai défait une robe et je l'ai refaite d'après le modèle de nos robes du pensionnat ; et j'ai mis cette robe au fond de ma malle pour qu'on la trouve après ma mort et qu'on me la mette dans le cercueil ». (Elle veut redevenir petite fille).

« On avait bouclé les cheveux de ma sœur le jour de sa première communion. A moi, on m'a mis les cheveux dans un bonnet, et papa a dit : « Tu en as une tête ! » J'ai tant regretté les boucles que j'avais eues le jour où j'avais joué le lutin ! »

D'ailleurs, ce jour de sa première communion est un des souvenirs les plus amers de sa vie (page 34).

(1) Nous nous rappelons l'interprétation donnée à l'idée de « tunnel » page 62. Nous laissons de nouveau de côté le symbolisme que prend certainement ce motif dans les couches profondes de l'inconscient.

CHAPITRE XII

Progrès et Reculs

Ouvrons ici une parenthèse.

Nous sommes maintenant dans une phase de l'analyse où la malade constate un mieux très sensible dans son état général. Elle éprouve un sentiment de sécurité croissante. Elle commence aussi à comprendre le mécanisme mystérieux de sa maladie : l'hystérie, et pourquoi elle en a si peur : c'est parce qu'elle s'en sent en partie responsable ! Elle comprend la mésestime des autres pour les hystériques, qui « s'offrent » une maladie pour réaliser des désirs et des fantaisies refoulés.

On comprend d'ailleurs ce sentiment de soulagement si l'on réfléchit au travail déjà accompli ; à tous les souvenirs qui sont sortis ; les traumatismes dont le conscient s'est réemparé ; que de résistances tombées, que d'inhibitions surmontées ! Elle a compris le symbolisme condensé de sa « crise », et elle a renoncé à ce symptôme. Elle a compris l'élément morbide de son affection pour son père, et elle y a renoncé. Mes explications et mes encouragements sont peut-être encore en phase d'incubation, mais ils sont enregistrés. Sa volonté de guérir est plus vivace que jamais ; voici deux petits rêves fragmentaires qui en apportent la preuve :

1. « *Je suis maîtresse dans une école d'orphelines* (c'est la première fois qu'elle joue ainsi un rôle d'adulte !) et je recopie une image que les religieuses m'avaient donnée au pensionnat ; elle représente *une croix à un tournant de route* ».

2. « *Je dis à mon père : « Il n'y a rien à faire, j'ai trente-quatre ans* ». (Son droit à l'indépendance s'affirme, elle se déclare elle-même adulte !).

Mais nous allons maintenant assister à un spectacle curieux, bien connu des analystes ; on s'attendrait à voir suivre à la malade désormais une voie progressive et ascendante vers la guérison. Tout au contraire, nous aurons à constater un recul, une « régression » vers un state d'infantilisme encore plus ancien que la situation œdipienne.

Nous nous rappelons que le dernier petit rêve ayant pour thème la poupée révélait une idée de « fuite ». Nous en avions donné, et aussi à propos du rêve du tunnel, une interprétation superficielle. Deux rêves qui vont suivre nous feront comprendre *où* cette fuite va conduire notre malade : deux rêves qui relieront le complexe de la poupée à un autre complexe prédominant.

Cette fuite débuta justement après la séance même où Jeannette affirma sa grande amélioration. Mais le mieux transparaîtra quand même dans certains détails des rêves de cette période de régression.

Voici ces deux rêves :

1. J'ai rêvé que j'étais chez mes amis du Midi. *Il y avait la malle de la poupée* (malle au grenier, dans laquelle elle avait découvert un jour cette poupée qui l'avait si étrangement fascinée), *mais cette malle était un cercueil, et j'étais moi-même dans le cercueil,* enroulée dans des draps ; je dis : « *Ah, chère amie, c'est tout, adieu* ». *Le couvercle se ferme — j'étouffe et me réveille.*

2. *Le train du roi de Roumanie* est en gare, mais il y a aussi un *petit train pour papa et maman ;* ils ont deux wagons, et le *troisième wagon est un énorme moïse pour moi ; le train est garni de fleurs ; l'intérieur du moïse est tendu de noir avec des larmes et mes initiales brodées. Je suis dans le moïse comme si j'étais morte, je ne peux pas parler, je ne peux pas dire que je dors seulement :* comme c'est arrivé durant ma maladie pendant une *crise.* J'entends les gens autour de moi dire : « *Elle est morte* ».

Voici les principaux souvenirs réveillés par le rêve : « C'était un dimanche après-midi ; ma sœur et moi avions notre salle de jeux tout en haut de la villa. Nous pouvions avoir sept et onze ans. Nous avions préparé un goûter pour les poupées. Je voulais faire manger la poupée de Lily et je l'ai laissé tomber, j'ai eu grand peur, j'ai couru au vestibule, Lily m'a couru après, m'a poussée dans l'escalier en criant : « Si tu remontes, je te tue ! » Je suis arrivée dans les bras de maman hors de moi : « Elle veut me tuer ! » Et papa a fort grondé Lily ; elle en a pleuré ; et alors j'ai voulu l'embrasser, mais elle s'est sauvée. Je l'ai retrouvée à la cave où elle m'a dit : « Je ne t'aime plus ». Mais finalement nous nous sommes réconciliées, nous sommes allées retrouver la poupée ; *elle avait la jambe droite arrachée*, et *c'est papa qui arrangeait cette jambe, sur le perron ;* ensuite, *on a mis la poupée malade dans une voiture de poupée* (ici, grande difficulté de continuer le récit), *papa a souri à ma sœur, il l'a embrassée, et puis papa et maman ont porté ensemble la voiture au jardin ;* et papa s'est beaucoup occupé de Lily et de la poupée, et pas du tout de moi ; je me suis dit : « *Si c'était arrivé à* MA *poupée !* »

Second souvenir : « Souvent *j'ai bandé le pied èt la jambe de ma poupée et je la mettais dans les bras de grand-père* en lui disant : *Il faut la soigner, elle est malade comme sa maman* ».

Troisième souvenir : « Une fois que les enfants de ma sœur se sont disputés, ma mère a voulu me rappeler la grande dispute entre ma sœur et moi à propos de la poupée cassée. *Je n'ai pas voulu en entendre parler, éprouvant un grand malaise* ».

Quatrième souvenir : « Quand les médecins ont parlé de maladie inguérissable, je n'avais qu'un désir : « *rester dans une voiture dans le jardin avec papa et maman* ». Toujours les voitures avec des enfants malades m'ont fascinée.

Cinquième souvenir : « Il y a deux ou trois jours, j'ai rencontré un petit garçon malade dans une voiture et j'ai dit à sa maman : « *C'est encore son plus beau temps !* » Cette voiture du petit avait de grosses roues en bois, comme le wagon du rêve qui figurait un moïse ! »

Le lendemain, à la 45e séance, elle reprend le rêve de la veille

et ses associations. « Il me semble que je prends peur de mon papa ». Elle sait maintenant que *la terrasse dans le « rêve de la tête riante », c'est le perron où le papa avait raccommodé la poupée*. La tête dans le rêve est bien celle qu'il avait à l'âge où il arrangeait la poupée : « *Je vois sa tête !* » C'était à l'époque de l'aventure sur la plage, peu de temps après probablement !

Elle repense aussi à la *tête derrière le carreau*... elle se trouble de nouveau, sursaute, et finalement ajoute un supplément au souvenir de la poupée cassée ; elle avait dit à sa maman : « *Tu vois, papa sait arranger les jambes, s'il arrangeait la mienne ?*

Quelques jours plus tard, elle apporte avec grande résistance un nouveau supplément au souvenir de la poupée cassée : « *Papa a déshabillé la poupée.* » Elle se rappelle *son étonnement et son trouble*, trouble qui la ressaisit en racontant l'incident.

Comme ce détail met en relief l'attitude réellement amoureuse de l'enfant vis-à-vis du père !

Et enfin voici une dernière association : elle a vu, enfant, l'image d'un tour où on exposait les enfants abandonnés. Ses questions à ce sujet avaient reçu la réponse : « *Ce sont des enfants sans papa et leurs mamans étaient de vilaines personnes.*

Jeannette elle-même a maintenant l'impression très nette que *la jambe de la poupée a été un facteur important dans le choix et la fixation du symptôme coxalgique sur sa jambe droite*. Le pied bot antérieur avait joué « ici » le rôle d'un premier point d'appel.

Nous connaissons désormais l'origine de sa fantaisie actuelle de la poupée *à laquelle elle s'identifie* pour être, telle la poupée de sa sœur, soignée, déshabillée, aimée par le père ! Cette poupée qui est aussi le symbole de l'enfant sans père, l'enfant dont le père est « inavouable » (voir l'association), et qui a une vilaine maman (sentiment de culpabilité).

Dans le rêve n° 1, l'identification à la poupée ressort clairement : dans la malle elle a pris elle-même la place de la poupée.

Derrière cette passion, si bizarre de la part d'une personne de trente-quatre ans, pour une poupée, se cache donc un processus très simple : elle prodigue à cette poupée la tendresse et

l'amour qu'elle-même avait toujours ardemment désiré recevoir de la part de son père. Il s'avère donc de plus en plus nettement que cette poupée est un *symbole œdipien*. Et ceci nous oriente vers le second complexe exprimé dans les deux rêves.

Comme cet amour œdipien, sous l'influence de l'analyse, est de plus en plus jugé irréalisable (et c'est là le progrès atteint), il ne reste plus à la malade qu'un moyen pour éviter cette déception : c'est de mourir ! C'est là la régression ou le recul, déterminé par le progrès. La vie, en effet, est impossible sans amour ; c'est ce qu'elle exprime nettement dans le rêve où elle s'enferme dans un cercueil et prend congé de son amie : « Ah, chère amie, c'est tout, adieu ! » C'est là le symbolisme de la fuite totale devant la vie, qui est de ce fait niée. Elle retourne là d'où elle était venue. Car pour notre inconscient infantile, la mort ne représente pas autre chose que la situation prénatale, le repos dans le sein de la mère. Refuge ultime et idéal quand la vie réelle nous impose de durs renoncements.

Cette tendance symbolique s'est manifestée déjà maintes fois au cours de l'analyse sous forme de fantaisies, rêves et symptômes : le lecteur s'en souvient. Notre deuxième rêve en apporte encore une illustration frappante par les associations que la malade fait sur le « moïse ». « Moïse = berceau = naissance ». — « Je suis née à sept mois ; — enfant chétive, je suis restée longtemps dans un moïse ; — le moïse a été renversé un jour avec moi par la négligence d'une tante ».

Cet enchaînement d'idées nous ramène, en effet, vers la période la plus reculée de son enfance, vers le berceau, vers la naissance ; et cette naissance, son inconscient la considère probablement comme un accident, point de vue que renforcèrent peut-être les récits entendus sur les circonstances anormales qui accompagnèrent sa naissance (forceps) ; dès lors elle dut se croire lésée dans ses droits à l'affection de ses parents.

Dans le rêve du moïse-cercueil, elle retrouve donc le refuge et la félicité du berceau ; rappelons-nous aussi que mourir était pour elle un des stratagèmes destinés à conquérir l'affection du père, — d'après le modèle du jeune homme dont il a été parlé plus haut. — Cet amour, elle l'aura morte si elle ne peut pas l'obtenir vivante, comme elle a voulu l'obtenir malade, puisqu'elle ne pouvait l'acquérir bien portante. Le faste

qui entoure son décès apporte la preuve de cet amour tant désiré, donc elle a atteint son but.

Le progrès analytique du rêve consiste peut-être dans ce détail qu'elle n'est pas morte réellement ; elle sait qu'elle trompe les autres !

Le « roi » (train du roi de R.) pour l'inconscient est un des symboles bien connus du père ; c'est de lui que Jeannette veut être aimée, il accompagne avec grand faste son enterrement. Mais il n'est pas seul dans le train, la mère s'y trouve aussi. Nous y voyons un indice de plus que l'inconscient de la malade a actuellement régressé vers une phase du développement plus reculée que la phase œdipienne, vers la phase où les tendances les plus primitives rattachent l'enfant à la mère et réclament avant tout l'amour de la mère-nourrice (allaitement, etc.).

CHAPITRE XIII

Grand rêve rétrospectif et fuite dans la mort
Recul devant le dernier défoulement

« Dans un vieux quartier de la ville j'aperçois un magasin de cercueils avec un écriteau : « Entrée libre ». J'entre et je regarde. Il y a des cercueils de toutes les dimensions ; il y en a de vides, d'autres contiennent des modèles en cire et des inscriptions. Ainsi il y en a un marqué : « Petite fille, 1 an et demi » ; l'enfant est habillée, mais à la place de bas, elle porte des *chaussons blancs ;* elle a de *beaux cheveux* que je me mets à caresser ; tout d'un coup, il me semble que l'enfant vit ! La tête est vieillotte, le corps difforme : *gros ventre, jambes atrophiées*. Je me dis : « Quelle drôle de chose ! ». — Dans un autre cercueil il y a comme un *bâton en verre, et, posée en haut de cette tringle, une perruque de poupée bouclée*. — Dans un troisième cercueil, il y a *des mains*. — plus loin, je trouve encore un cercueil avec une petite fille, et l'inscription porte : « *Petite fille de 8 ans, ayant perdu la raison* ». Finalement, je trouve un grand cercueil vide avec mention : « *réservé* ». Il y a une forte lumière électrique dans le magasin ; je le traverse d'un bout à l'autre et je trouve une porte opposée à l'entrée. Mais quand je veux sortir dans la rue je la trouve trop laide et trop noire ; des hommes passent et me regardent ; j'en ai peur ; je rentre dans le magasin ; j'éteins la lumière, *monte dans le cercueil vide et me couche dedans*. A ce moment, je me réveille avec l'impression d'être dans un cercueil ».

Je vais donner brièvement les associations qui nous rensei-

gneront sur la signification de ce rêve d'ailleurs très transparent.

Les hommes d'allure louche : « Le docteur assistant qui m'a fait peur chez le Dr Calot. J'avais entendu parler à ce moment de l'histoire du criminel Soleilland, qui avait enlevé une petite fille. En voyant ce docteur j'avais crié : « Je ne veux pas rester avec Soleilland ». Et quand, au réveil de la narcose, j'ai exigé qu'on me ramenât à la maison, j'ai crié : « C'est à Soleilland qu'on aurait dû faire cela, pas à moi ». J'ai toujours peur de rencontrer des hommes de ce genre ».

On voit très bien la filiation plus ou moins inconsciente Le docteur = Soleilland, le voleur de petites filles = l'homme de l'aventure.

Jambes atrophiées : « Mon désir de ne plus marcher. Ma jambe malade ! »

Gros ventre : « Mon désir d'être mère ».

Beaux cheveux, « elle vit » (la poupée !).

Chaussons blancs : « Mes plâtres à cinq ans ».

Perruque bouclée : « Ma tête bouclée, tête de la poupée ».

Bâton de verre : « Je disais, de moi-même, quand j'étais dans le plâtre : « Je suis comme un bâton ; je ne sens plus mon corps ; je ne sens que mes cheveux ». Je ne voulais pas me laisser couper les cheveux, en donnant pour raison : « Il n'y a que mes cheveux qui soient encore vivants. — Je voulais qu'on gardât mes cheveux en cas de mort » : ces cheveux que son père avait admirés le jour bienheureux où elle avait joué le lutin !

Mains : « Mes mains enterrées ».

La petite fille de huit ans qui a perdu la raison : « Mon délire après l'aventure, mon papa était alors auprès de moi, j'aurais voulu rester malade ».

Ainsi donc, elle passe en revue tous ses symptômes, tous ses maux et les enterre les uns après les autres, ou bien elle révèle que de tout temps ceux-ci furent toujours associés à l'idée de mourir. Mais la rue, c'est-à-dire la vie où elle risque de rencontrer les « hommes » terrifiants, lui fait encore trop peur et elle revient alors se réfugier dans la mort : dans le sein de la mère (cercueil) !

Le rêve marque quand même un progrès, et son état à ce

moment le confirme. Elle se sent moins craintive ; mais tout à coup elle avoue une pensée qui vient de traverser son esprit : « *Si tout va bien, je pourrais peut-être avoir la poupée sans danger pour ma santé ?* »

Je lui explique que ce désir est en lui-même un symptôme qui doit disparaître comme les autres : une personne de trente-quatre ans ne trouve pas de plaisir à jouer avec une poupée, à avoir une poupée pour enfant !

Jeannette a déjà compris qu'*elle s'identifie à cette poupée.* D'autre part il est de toute évidence que cette poupée représente aussi pour sa fantaisie *son enfant.* Il devient, en outre, de plus en plus clair que ce désir d'un enfant correspond au désir le plus violent qui soit en elle, celui auquel elle renoncera le plus difficilement. C'est qu'au fond *ce désir résume tous les autres !* D'où et comment lui est donc venu cet enfant dans sa fantaisie ? C'est là le dernier secret que l'inconscient garde jalousement.

Un enfant est un gage d'amour. Mais cet amour, de qui le désire-t-elle ?

Un silence répond à mes explications ; puis elle est prise de tremblements et de palpitations ; la respiration est précipitée ; finalement elle s'endort pendant un bon moment. Elle a pris *peur* évidemment et se réfugie dans le sommeil. Mais ce n'est plus ici la grande « crise » théâtrale dont nous connaissons le symbolisme ; c'est tout simplement un mécanisme de fuite.

Il faut y voir une forte réaction à mes remarques, qui montre bien que le point sensible a été touché ! C'est de toute évidence son désir infantile de *l'enfant du père* (1) que la censure n'admet pas encore. Et pourtant elle commence à pressentir la nouvelle révélation, et elle veut guérir ! Et elle sait qu'aussi longtemps qu'elle n'aura pas livré jusqu'au fond le secret de son inconscient, toutes les corrections qu'apporte sa bonne volonté aux jeux de ses fantaisies infantiles resteront inefficaces et superficielles parce que par dessous, les désirs défendus persisteront. La suite de l'analyse le prouvera.

(1) Nous verrons plus loin la confirmation de cette interprétation. Ce désir profond d'un enfant du père constitue pour ainsi dire la base, ou la forme habituelle, du complexe d'Œdipe de la petite fille.

CHAPITRE XIV

Le grand rêve lugubre

A la 48e séance, elle apporte de nouveau un grand rêve qui nous fera plus profondément pénétrer son complexe d'Œdipe.

« Je suis de nouveau sur *la vilaine plage de l'aventure,* cette plage triste et lugubre ; il y a des rochers, de grosses vagues, quelque chose qui flotte ! J'appelle au secours ! Deux hommes en maillot de gymnastique arrivent, courent dans l'eau et ramènent *un homme très étrange !* Il est pieds nus avec un pantalon de ville, et *la chemise de l'homme de l'aventure* pend par-dessus le pantalon. Je dit : « *Mais c'est comme un enfant !* » — il a une petit figure. Les hommes disent : « *Il s'est noyé* ». Je demande : « *Il est mort ?* » Les hommes répondent : « Nous allons le sauver ». Moi, je me réfugie dans la grotte, et je regarde de loin. *Ils ont renversé le noyé ; ils tapaient sa tête dans le sable ; elle devenait grosse ; elle avait des plaques rouges et blanches,* et j'ai crié : « *Oh, que c'est laid !* » Les hommes ont dit : « Aujourd'hui il n'y a que des noyés ».

« Je vois sur la place un tas couvert d'une toile : je m'approche et je la soulève, et je vois *une petite fille qui a les tendons d'Achille tout gonflés.* Les hommes disent : « *Elle a voulu prendre un bain et elle s'est noyée* ». *La tête était la tête de ma poupée ! Elle était en costume de bain ; son bonnet était marqué de mes initiales.* Quand j'ai vu la petite fille j'ai pris peur et *je me suis jetée à l'eau* — et je me suis réveillée parce que l'eau était froide ».

Elle complète ensuite le récit par les remarques suivantes, qui d'ailleurs ne sortent que peu à peu avec une résistance qui va en augmentant :

« Je vois l'homme debout avec sa chemise, puis je le vois renversé la tête en bas ; sa chemise lui est tombée par-dessus la tête, en restant attachée au cou, et *je vois la tête à travers la fente de la chemise comme dans le vide* — et les pans de la chemise touchent terre »....

Elle me dit à ce moment : « *J'ai peur, je sens qu'il y a quelque chose de mal* là-dessous, mais je ne veux plus rien savoir ! Elle se débat contre une résistance très forte.

Après une pause angoissée, elle reprend : « *La toile* qui couvrait la petite fille était celle du moïse du train. *Les tendons !* oh, *que c'est drôle ; il y avait des trous de chaque côté des tendons,* par lesquels l'eau a pénétré dans ses jambes ; c'est comme cela qu'elle s'est noyée ! Des petits ronds comme aux éviers — et tout autour des trous il y avait du sang » (1).

Ici, ce complexe de l'onanisme, se révèle ainsi étroitement lié au complexe paternel et vient renforcer le sentiment de culpabilité. Il tombe alors dans le rêve sous le coup d'un même mécanisme d'autopunition terrible : la mort !

A la suite de ce rêve et de son récit, la pauvre Jeannette passe une mauvaise journée, très angoissée. A la séance du lendemain elle raconte : « *J'ai pris peur hier de mon père comme d'un fantôme*... et ce matin *papa est entré dans ma chambre en bras de chemise* et a voulu me donner une commission. J'ai failli me trouver mal ; il a dit : « Tu n'as pas l'air de comprendre ! » J'ai prétendu que j'étais pressée de m'habiller, et je me suis enfermée pour être seule, tant j'avais peur ! »

Cette réaction violente nous fait bien saisir l'importance du

(1) Il s'agit d'une association à un rêve antérieur concernant un évier ; rêve qui avait dévoilé une habitude d'onanisme *pendant le sommeil,* dont elle avait souffert enfant. Les religieuses à la pension, ainsi qu'elle-même, s'en étaient aperçues parce qu'elle avait souvent les mains ensanglantées en se réveillant le matin au moment de ses règles. Elle s'en était fait de si violents reproches, que de longues périodes d'insomnie en résultèrent. Ces insomnies provenaient de ce qu'elle avait peur de dormir. Elle restait éveillée afin d'être sûre de ne pas succomber, ne sachant pas ce qu'elle allait faire pendant le sommeil. Dès que ce rêve de l'évier avait été analysé, l'étrange symptôme des mains crispées en l'air ou écartées loin du corps pendant ses grandes crises avait disparu, son sens caché ayant été dévoilé.

rêve ; en effet nous touchons enfin au noyau même de la névrose.

La malade pressent obscurément que les associations à ce rêve, qu'elle baptise « le rêve lugubre », vont révéler bien des choses, toutes prêtes à surgir dans le conscient, et elle a peur : « J'aurais bien des choses, des idées à vous dire, mais je ne *peux pas* » : angoisse — peur — résistance !

Sa révolte devant la nécessité de l'aveu et de l'abandon de ses fantaisies et de ses désirs infantiles éclate dans ce cri : « Si j'avais laissé en mourant une grande poupée à mon papa, quelle victoire ! Personne n'aurait pu me reprocher *cela,* et ma poupée, cela aurait été *moi !* »

Nous n'arriverons que peu à peu à analyser ce rêve « lugubre », à mesure que les résistances tomberont. Son analyse fera au fond l'objet de toute la suite du traitement, car un grand nombre des rêves et des souvenirs dont la malade va nous faire part dès à présent s'y rapporteront.

Evidemment, bien des complexes déjà tirés plus ou moins au clair y réapparaissent ; mais il contient du nouveau. Il complétera et éclaircira ce qui a pu nous sembler jusqu'ici disjoint et arbitraire dans l'ensemble du tableau de cette vie et de cette maladie. Il constitue en effet comme un résumé dramatique, un raccourci de toute l'histoire de Jeannette dès l'origine et de toutes les raisons profondes de sa névrose : il est le point culminant du « défoulement ».

Pour plus de clarté, je vais tâcher de regrouper succinctement tous les éléments du vaste matériel qui nous permettra d'arriver peu à peu à l'interprétation de ce rêve lugubre.

Ici, une courte parenthèse s'impose. Je me trouve en face d'une difficulté. L'analyse profonde de ce rêve oblige à toucher des détails parfois scabreux. J'insisterai aussi peu que possible pour ne pas trop offusquer le lecteur non initié. Mais je voudrais faire remarquer que la malade elle-même en arrive peu à peu à comprendre parfaitement la nécessité de regarder la vérité en face, de voir la vie subconsciente telle qu'elle est, avec son côté brutal et animal. Elle se rend fort bien compte que si elle est malade, obsédée, gouvernée malgré elle par des fantaisies et des curiosités malsaines, c'est à cause de sa révolte contre la vie sexuelle, à cause de ses refoulements de tout

ce qui s'y rapportait, à cause de son ignorance anormale. Elle comprend maintenant combien cette ignorance lui fut pernicieuse dès toujours ! Elle exprime cette idée d'une façon touchante et naïve en me disant : « Ah, si j'avais pu vous rencontrer quand j'étais une toute petite fille, comme j'aurais été heureuse ! Vous m'auriez tout expliqué et je n'aurais pas eu peur toute ma vie ! Et je n'aurais pas été malade ».

Au cours de l'analyse, elle fait précisément une expérience inédite, et pour ainsi dire décisive : c'est qu'au fur et à mesure que les événements et les choses prennent un contour plus précis et plus réel, ils perdent leur pouvoir absolu et morbide sur l'imagination. Elle, jeune fille si pure, si délicate et si discrète, arrivera peu à peu à discuter calmement, objectivement, le mystère de sa vie inconsciente et infantile. Elle aura consenti à une dignité nouvelle : celle de gouverner sa vie affective en toute connaissance de cause, le « moi » conscient ayant repris sa suprématie, au lieu d'être le jouet d'un inconscient instinctif auquel ses refoulements et son ignorance l'avaient livrée pieds et poings liés.

Née avec une prédisposition certaine à la névrose, elle avait succombé aux difficultés auxquelles l'exposaient sa nature et son entourage. Jannette était une de ces créatures tout affectives, agitées d'un besoin immense d'aimer et d'être aimée. Nous avons déjà discerné combien son milieu était peu apte à la comprendre et à guider une nature si mal armée contre la vie. Car du fait de son émotivité exagérée, le moindre événement, la moindre impression éveillait en son inconscient un écho immédiat et disproportionné. Sa petite âme bouleversée se débattait sans que personne vînt à son secours ni lui expliquât les choses, ni surtout lui offrît le refuge d'une affection assez chaude et assez compréhensive pour la rassurer et pour satisfaire cette soif d'amour jamais assouvie.

Il ne lui restait donc qu'un seul moyen de défense, savoir ce mécanisme de refoulement qui recouvrait d'un oubli illusoire les impressions troublantes. Bienfait passager et trompeur, car le mal n'était point éliminé. Tout au contraire, chaque nouvelle impression, ne contractant même que des rapports excessivement lointains ou purement imaginaires, ou simplement occasionnels avec l'impression refoulée, ou toute

déception, même la plus minime, seront désormais renforcées et exagérées par l'affect primitivement attaché aux impressions refoulées. Si bien que ce sera dans un état de vibration constante et de tension malsaine que ces perpétuelles associations inconscientes maintiendront Jeannette jusqu'à l'âge de trente-quatre ans où elle subira sa psychanalyse.

Et le jugement qu'elle porte ainsi elle-même par la phrase citée fera bien saisir la nécessité de ne point écarter tout simplement comme embarrassante, inutile ou dangereuse toute discussion sur les problèmes sexuels avec les enfants. Il y a donc tout à gagner à ce que les parents aussi bien que les éducateurs connaissent les difficultés et les dangers que rencontre le développement psychique de l'enfant, s'ils veulent devenir plus aptes à remplir leur haute mission.

Il est temps maintenant d'aborder les associations fournies par Jeannette sur son « rêve lugure » :

1. *Chemise du noyé.* — « En rangeant du linge ce matin, maman avait mis une *pile de chemises de papa sur un fauteuil. J'ai poussé un cri en les voyant ; je n'ai pas pu y toucher* ». Donc la chemise du noyé est directement associée à celle du père. Le lecteur se rappellera les souvenirs déjà relatés où Jeannette petite fille avait été intriguée par la forme ou la coupe des chemises de son papa. On se rappellera aussi que la malade s'était souvenue que la chemise de l'homme de l'aventure avait éveillé sa curiosité parce qu'elle était comme les chemises de son papa. Ce motif de la chemise constitue donc un trait d'union entre son père et l'homme de l'aventure. Et maintenant le noyé porte aussi une pareille chemise ! Spontanément Jeannette fait elle-même le rapprochement : « *Ce qui m'a fait peur dans ce rêve, c'est la chemise. Elle était comme la chemise de l'homme... et comme les chemises de papa !* »

2. *Les baigneurs.* — Mon père n'aimait pas la mer, ne se baignait pas souvent. Mais *une fois je l'ai vu arriver en costume de bain : c'était comme les hommes dans le rêve. Ces hommes étaient bruns comme mon papa, ils avaient le même maillot, mais ils ne portaient pas de bonnet.* Tandis que mon papa, le jour où je l'ai vu arriver dans l'eau, *portait un drôle de bonnet blanc,* comme de la peau. J'ai dit alors à maman : « *Ce n'est pas papa, il n'a plus de cheveux !* » (à noter le sou-

venir du traumatisme originel où les cheveux sur la tête du père l'avaient frappée). Et elle complète le récit du souvenir du bain du père : « Ce jour-là, mon père a emmené ma sœur dans l'eau ; il l'a fait nager ; moi, je ne faisais jamais que tremper les pieds ; et maman alors précisément m'encourageait à entrer dans l'eau avec papa, mais j'ai crié : « *Papa va me noyer !* »

Beaucoup plus tard, dans le cours de l'analyse, Jeannette apporte un autre souvenir, souvenir antérieur et refoulé plus profondément et qui se cachait sous celui du bain auquel il s'était plus tard intimement associé. Le souvenir du bain n'était qu'un souvenir-écran sur lequel l'autre s'était déchargé, par déplacement, de tout son violent affect. Ceci explique pourquoi et comment l'incident, en apparence anodin et de peu d'importance, du bain du père est réévoqué avec tant d'émotion. Cette émotion, si disproportionnée à l'événement qu'elle avait soi-disant accompagné, n'est au fond qu'un écran. Elle s'attache en réalité au souvenir antérieur que nous allons maintenant relater.

Ce souvenir initial sortit avec une résistance extraordinaire. La malade s'était juré de n'en jamais dire mot à personne. Après une longue lutte, elle se décide enfin à le raconter, se rendant compte qu'elle en avait gardé malgré elle une terrible rancune contre son père. Elle voudrait aujourd'hui s'en débarrasser pour ne plus jamais y penser. Elle commence par excuser son père ; elle a compris depuis que parfois il ne savait pas ce qu'il disait, ni ce qu'il faisait. Mais au moment même elle avait pris ses actes et ses paroles à la lettre.

Voici donc ce souvenir si douloureux : Un jour son père l'avait grondée (elle ne se rappelle pas pourquoi) ; elle en pleurait ; il voulait la faire taire et lui avait jeté deux verres d'eau à la figure, de sorte qu'elle en avait été trempée et que ses sanglots avaient redoublé. Alors il avait crié dans son accès de rage : « *Quand il y a de la vermine dans une maison, on l'écrase ; et quand on a une enfant pareille, on la noie !* »

Nous retrouvons donc ainsi dans les deux souvenirs (celui du bain sur la plage, et celui de l'accès de rage du père) les incidents concrets auxquels le rêve lugubre a emprunté son matériel extérieur, ou, comme on dit, ses éléments manifestes.

Jeannette en voyant son père sous la figure symbolique du noyé, lui applique la loi du talion : « puisqu'il a voulu me noyer, je le noie aussi ! » Mais, après s'être ainsi vengée, elle s'applique la même sanction à elle-même en manière de punition : car la petite fille dans le rêve s'est noyée aussi !

Le jour où la malade fut parvenue enfin à sortir ce souvenir, elle réalisa un grand pas en avant dans la voie de la guérison (1). Elle éprouva un soulagement immense et put parler enfin librement de toutes les colères de son père ; et du même coup de toutes les rancunes accumulées contre lui, rancunes que le rêve lugubre met en relief d'une façon saisissante. Aussi bien, son interprétation à la lumière de ce débordement soudain d'aveux et de colères rentrées, contribua-t-elle à faire cesser la forte pression que tout ce matériel refoulé exerçait sur le conscient ; et, corrélativement, à épargner à ce dernier la lourde tâche de se défendre constamment contre ces sentiments haineux (le travail coûteux et difficile, après les avoir censurés, de les maintenir en refoulement ; et cela pour éviter des sentiments de culpabilité que la conscience si sensible de Jeannette n'aurait pas supportés).

Dans ce conflit de deux sentiments opposés : l'amour et la haine, il est compréhensible que le plateau de la balance dût pencher du côté de l'amour. L'amour pouvait subsister, au moins dans son expression consciente et pour autant qu'il s'adressait à l'image idéale du père (l' « imago »), sans éveiller des sentiments de culpabilité. L'amour servait le but suprême : conquérir l'amour et l'estime du père. Tandis que la haine aurait compliqué la vie de famille et compromis une atmosphère d'affection dont la petite Jeannette avait besoin pour vivre. On saisit facilement le mélange de motifs moraux et de motifs opportunistes et économiques qui avaient favorisé le refoulement de la haine.

En outre, en refoulant ses sentiments hostiles elle refoulait du même coup l'image du « père séducteur » (2). C'est à lui qu'en dernière analyse s'adressait sa haine, comme nous le verrons toujours mieux. Par sa haine elle se défendait contre

(1) Dès lors, elle en arriva enfin à juger son père d'une façon objective ; et tout en l'aimant toujours, à reconnaître ses défauts de même que son caractère nerveux, et sans doute morbide.

(2) Voir plus loin, chapitre XVI.

ses sentiments amoureux incestueux, et en la refoulant elle les refoulait aussi énergiquement.

Par contre, à cause du refoulement de ce complexe amour-haine, son affection pour son père s'exagérait dans son moi conscient et prenait cette nuance morbide que nous connaissons, pour compenser ses sentiments hostiles. C'est un mécanisme de réaction bien connu.

Ceci à part, peut-on considérer le refoulement comme réussi ? Seulement d'une façon fort relative, car nous avons déjà vu, et nous verrons de plus en plus par la suite, que l'angoisse attachée aux représentations oubliées (refoulées) a été conservée. Elle a simplement été déplacée, perdant ainsi, il est vrai, une partie de son intensité première. Car il est plus supportable pour le « moi » conscient de Jeannette d'avoir peur des hommes en général, des « têtes », des chemises, des poissons, de l'eau, etc., que d'avoir à envisager sa haine-amour pour son père ! Du même coup elle fait aussi une économie d'émotion ; car la peur ne la tourmentera maintenant qu'à la vue des objets de ses phobies, au lieu qu'elle en souffre d'une façon constante par la présence du père.

J'ouvre ici une parenthèse pour relater un incident intéressant, survenu au moment de cette série de séances relatives au défoulement de ses haines infantiles et inconscientes.

La malade produit à ce moment-là toute une série nouvelle de symptômes hystériques, qui semblent marquer un recul. Elle sait que j'en suis d'autant plus ennuyée que nous approchons du terme de l'analyse. Les circonstances extérieures nous obligeront bientôt à arrêter le traitement. Cependant tous ces symptômes disparaissent le jour où j'explique à Jeannette qu'elle remet ainsi en activité vis-à-vis de moi, et « transfère » sur l'analyste, ses tendances agressives infantiles : sorte de mouvements sadiques dont certainement ses parents furent jadis l'objet et qui jouèrent un grand rôle dans la production de ses symptômes maladifs. C'est ainsi que cette enfant en apparence si affectueuse, se vengeait de ne pas être assez remarquée, assez aimée ! Ces sentiments de vengeance et de méchanceté, fortement refoulés, se reflètent d'ailleurs, comme nous l'avons déjà vu, dans le rêve lugubre grâce aux progrès de l'analyse.

Après le récit du souvenir du bain, la malade avait fait un autre grand rêve ayant aussi pour décor la plage sombre et constituant réellement un complément du rêve lugubre. Il confirma de façon singulière l'existence du désir de mort contre le père, désir agressif et vengeur, que le souvenir associé au souvenir du bain avait révélé.

« C'est encore la sombre plage ; la mer s'avance vers moi ; je porte une grande pelle lourde ; je jette du sable dans la mer pour l'empêcher d'avancer ; quand elle se retire, il y a *un tas de poissons morts sur le sable.* Je prends ma pelle, et je fais *un grand trou*, et *j'enterre les poissons. Au loin dans la mer je vois des têtes de baigneurs,* très loin ; on ne les voit presque plus, seulement *l'un d'eux vient plus près ; je vois ses gros grands bras* (homme du traumatisme) *qui bougent ; il a une grosse tête ;* tous ont *de drôles de tête qui rient* (encore la tête qui la nargue !) — Quand je me suis réveillée, j'étais en train de ramasser les poissons ; je n'aimais pas les prendre, mais c'était commandé. *Je faisais un monticule de sable au-dessus des poissons et je montais dessus pour bien les écraser. En jetant du sable dans la mer je les avais tués, et je les enterrais pour qu'on ne vît pas que je les avais tués* ».

« *Dans le rêve, je regarde les baigneurs sans peur parce que la mer se retire. Ceux qui se baignent à ce moment risquent de se noyer. Je suis très contente de les voir au milieu de la mer* (donc. en train de se noyer !) il y a de grosses vagues comme à la vilaine plage où j'ai vu l'homme ».

Ici donc ce sont encore *les têtes* qui jouent le grand rôle.

La relation de ce rêve est complétée par les associations suivantes : « Quand nous étions à la plage, les vagues jetaient quelquefois sur la plage des poissons qui sautaient. *Dans mon rêve, ils étaient morts. — Je ne peux pas, je n'ai jamais pu, manger du poisson, et je ne saurais plus jamais en manger.* En effet, l'un de ses symptômes était l'impossibilité de manger et de digérer du poisson (vomissements), symptôme qui a disparu comme les autres à la suite de la révélation de sa signification.

Jeannette continue : « A propos du rêve avec l'homme à la ligne : (on se rappelle le rêve révélateur du traumatisme de la plage) il me semble que je vous ai dit : « Heureusement qu'il

a attrapé le poisson au lieu de moi. » (Retenons cette remarque qui révèle un mécanisme d'identification : poisson = Jeannette enfant).

« Ce ne sont pas les deux hommes qui m'ont fait peur dans le rêve, c'est le noyé. *Il est comme un enfant quand on le retire de l'eau ; après, la tête devient grosse comme celle d'un homme* ».

« *Les deux hommes qui nous ont portées ma sœur et moi, lors de la noyade* (souvenir-écran du traumatisme de la plage) *me semblent de la même famille que l'homme qui nous a appelées, que j'ai vu se pencher au-dessus du rocher, que l'homme à la ligne du rêve* (rêve révélateur du traumatisme) *et que l'homme de l'aventure* ».

« Je me rappelle avoir dit à ma sœur quand elle s'est *mariée* : « *La tête d'un homme dans un lit me ferait peur* ». Et je sais maintenant la phrase exacte à propos de mon petit neveu : « *Je ne vais pas laisser cet enfant dans la même chambre qu'un homme ; il prendrait peur quand il verrait sa tête !* »

J'ai dû rester une fois seule avec *papa* quand il était malade ; j'avais quatorze ans. J'ai couru dans sa chambre pour l'embrasser quand tout à coup *j'ai pris une peur terrible de l'avoir vu dans son lit !* J'ai dû rester près de lui, mais je tremblais de peur ».

En parlant un jour avec ma sœur du mariage, je lui ai dit, à son grand amusement : « *Si je pouvais couvrir la tête de mon mari dans le lit, je n'aurais pas peur du reste* » (déplacement !).

A dix-huit ans, j'ai vécu seule quelques jours avec papa ; je lui ai fait son ménage, sa cuisine. Un jour j'ai lutté et je lui ai préparé des merlans ; ils n'étaient pas très réussis, ils m'avaient fait trop peur. Alors papa est entré en colère et m'a giflée terriblement, ce qu'il ne faisait jamais, puis il est sorti et n'est plus rentré de la journée. Alors vers le soir je me suis sauvée chez ma cousine, et quand elle m'a raccompagnée, papa était déjà au lit, et *c'est sa tête qui m'a encore fait peur !* »

Il est vraîment étonnant de voir une telle mémoire affective groupant avec tant de sûreté tous ces souvenirs épars sans en

omettre aucun, bien qu'ils se rapportent à des époques si différentes.

Cette série d'associations nous apporte donc de nombreuses preuves nouvelles que le motif de la tête constitue un lien indéniable entre les deux représentations ; le père et l'homme séducteur (et aussi le mari éventuel !).

La sombre plage, d'autre part, qui sert de cadre aux souvenirs et rêves les plus frappants de cette période de l'analyse rapproche aussi singulièrement les deux personnages qui y jouent alternativement le grand premier rôle.

La sombre plage, de toute évidence, représente la scène non seulement de l'aventure avec l'homme mais aussi d'événements antérieurs : ainsi de l'incident du bain du père. Mais certainement dans l'inconscient de la malade ces impressions d'époques différentes sont affectivement liées de façon si étroite qu'elles en viennent à se confondre.

Ainsi nous avons vu que le « désir de mort » est dirigé contre le père soit dans le rêve lugubre, soit dans le rêve complémentaire des poissons. (Nous reprendrons plus loin le motif du poisson). Sans aucun doute l'image du séducteur participe aussi à ce mouvement de haine. Une remarque de la malade en apporte la confirmation : « *Cet homme doit être mort ; autrement j'aurais toujours peur de le rencontrer encore* ».

En observant cette association constante entre les deux images : le père et le séducteur, on en vient tout naturellement à se demander si le père n'a pas joué un rôle analogue dans la vie de l'enfant, soit dans les fantaisies, soit dans la réalité ?

Plaçons-nous un moment en face de la grande loi du complexe d'Œdipe. Tout enfant apporte au monde une disposition héréditaire qui prépare le terrain au conflit œdipien individuel ; et de ce fait les impressions que l'enfant, le petit enfant, recevra dans la chambre de ses parents prendront une valeur très grande dans le jeu de ses instincts naissants et primitifs.

Que cela ait été justement le cas pour Jeannette, une série de souvenirs et de rêves qu'elle apporte aussi à la suite du rêve lugubre nous le prouvent amplement. Je les grouperai ici comme faisant partie d'un même thème : *l'identification à la mère* (tendance œdipienne à prendre auprès du père la place de la mère).

CHAPITRE XV

L'Identification à la mère

Tout d'abord, comme introduction à ce thème, après avoir vaincu une forte résistance, elle raconte le souvenir suivant. Il constituait la *première* association sur le rêve lugubre, détail certainement significatif.

C'était à l'époque qui a suivi immédiatement l'aventure de la plage. Sa mère était alors tombée gravement malade ; on la disait mourante. Les enfants avaient été placées comme internes dans leur pension, et leur père venait les voir. Lors de ces visites, Jeannette a vu souvent son papa sangloter et entendu les religieuses le consoler, parler d'espoir. Et, en effet, la mère commença bientôt à aller mieux. Aussi les enfants rentrèrent-elles à la maison. Un jour Jeannette vit son père, rêveur, assis dans un fauteuil. Elle osa aller sur ses genoux pour l'embrasser. Et il lui dit : « *Qu'est-ce que tu aurais fait, si tu n'avais plus ta maman ?* » et voici la réponse de l'enfant, la phrase que la malade n'arrive à prononcer qu'après maints cris et sursauts : « *J'aurais été ta femme* ». Le père répondit : « Cela n'aurait tout de même pas été la même chose » ; et elle de répliquer : « *Oh, j'aurais mis les robes de maman !* » (Comme d'ailleurs elle l'a souvent fait par la suite pour s'amuser. C'était un jeu dont on riait ; ainsi affublée, elle ressemblait encore davantage à sa mère).

L'aveu de ce souvenir (pourtant en apparence bien innocent !) soulage la malade d'une façon inattendue.

Nous comprenons mieux la difficulté de cet aveu et le soulagement qui l'a suivi à la lumière du rêve suivant et des associations qu'il appelle :

« *Je vois ma sœur portée sur un brancard ; elle a des contractions et les mains tordues. Ma mère arrive et dit :* « Lily n'est pas bien. » *La scène se passe dans une gare* ».

Associations : « *J'ai toujours eu très peur des trains !*... A l'endroit où nous habitions, quand j'avais sept ou huit ans, je voyais de la maison les trains passer ; la gare était tout près, il fallait traverser un passage à niveau pour s'y rendre. Une fois j'étais allée avec maman pour chercher papa qui rentrait d'un voyage ; nous étions en retard et nous avons traversé le passage à niveau en courant. Le talon de maman s'est pris dans un rail, elle est tombée ; moi, j'avais couru plus vite, je suis revenue en arrière pour aider maman à se relever, je voyais arriver le train ; j'ai eu une grande frayeur ; maman a dit : « *C'est le train de papa qui m'aurait écrasée !* » *Et j'ai pensé que je l'avais sauvée* et j'ai dit : « Tu as de la chance de m'avoir ! ». Maman a répété cette phrase ensuite à papa en riant.

Arrivée à ce point de son récit Jeannette répète rêveusement : « *C'était le train de mon papa !* »... et tout d'un coup elle s'écrie : « *Le livre !* » C'est un autre souvenir qui surgit : « Après l'accident je lisais toujours *ce* livre... je regardais des heures entières *une* image, l'image d'un train arrivant à toute vitesse, les phares allumés ; et sur les rails se tenait une petite fille les cheveux au vent qui faisait des signaux pour arrêter le train : « *Il me semblait toujours que la petite fille, c'était moi !* »

Ce souvenir de l'image fascinante est avoué avec la plus grande difficulté, *comme le souvenir d'une faute grave*. Ce même sentiment d'un péché capital qu'elle éprouvait précisément comme enfant en contemplant l'image fascinante. Pourquoi cette fascination ? Pourquoi ce sentiment de culpabilité associé au souvenir du danger couru par sa mère ? Pourquoi l'incident a-t-il laissé une empreinte si profonde que la phobie des trains persiste encore aujourd'hui ? A première vue l'on pense à une preuve de tendresse à l'égard de sa mère : une nouvelle expression de cette sollicitude exagérée qu'elle a toujours eue pour elle : « *J'ai toujours peur qu'il lui arrive un accident* ». Mais pourquoi, s'il s'agit d'une preuve de tendresse,

ce sentiment si indéniable de culpabilité à l'occasion de ce souvenir ?

Ce petit rêve nous en donne la clef.

Sous un habile déguisement destiné à atténuer la portée des sentiments qui s'y cachent, et de les rendre ainsi moins coupables et plus acceptables pour le « moi » conscient, il constitue une première étape du « défoulement » des sentiments coupables que le souvenir du train et de l'image fascinante associé ensuite à ce rêve devait compléter.

Dans le rêve, sa sœur atteinte d'une grave maladie, courant donc un danger mortel, représente un trait-d'union entre elle et sa mère. La présence de sa mère auprès de sa sœur malade et l'association à un *danger* de mort couru par la mère nous font comprendre que c'est cette mère, qui est visée par le désir haineux ! Ce désir contre sa mère, sévèrement censuré par Jeannette, est déplacé sur sa sœur, ce qui est moins coupable, et en outre il est présenté sous la forme plus atténuée, non plus de mort, mais de maladie.

D'autre part Jeannette s'identifie elle-même à sa sœur malade, car la maladie dont celle-ci est frappée, est la sienne ! L'autopunition accompagne donc, selon la loi du talion, la réalisation du désir coupable. De même que la fascination opérée par l'image exprimait aussi la même application de cette loi qui, comme on sait, constitue un mécanisme appliqué généralement par l'inconscient. C'est précisément pour calmer ou soulager l'intense sentiment de culpabilité que le désir de mort entraîne que le sujet s'applique inconsciemment la loi du talion, en tant que punition de même valeur et de même ordre. Puisque Jeannette est fascinée par cette image, cela paraît bien prouver l'existence dans son esprit de l'idée qu'elle aurait pu elle aussi être écrasée par ce train. Dans cette fascination elle s'identifie à la petite fille menacée, et s'expose dans sa fantaisie au même horrible accident. Or, c'est celui qu'elle avait inconsciemment désiré pour sa mère. On comprend dès lors pourquoi cette fascination développait un tel sentiment de culpabilité.

Il est bien connu, en effet, en psychanalyse, que l'identification au parent détesté et de même sexe (rivale) dans le complexe d'Œdipe, identification qui satisfait symboliquement ce

complexe défendu, s'accompagne, assez logiquement d'ailleurs, du désir de suppression de la rivale (mort).

Je donne ces explications très prudemment ; mais elle les saisit très vite, car elles viennent confirmer un pressentiment confus qu'elle exprime ainsi : « J'ai toujours craint cela, que dans ma façon d'aimer il n'y eût quelque chose qui ne fût pas bien ». Elle se rend compte maintenant que sous cette sollicitude exagérée se cache un sentiment d'hostilité jalouse (par compensation !). Ce train, le train de papa, il allait réaliser le désir instinctif de son inconscient : éliminer, faire disparaître, la rivale, celle dont elle aurait voulu prendre la place auprès de son père !

Elle comprend, mais elle se révolte encore. Elle pleure, elle crie : « *Je veux ma poupée !* » Dernier refuge contre son désespoir, mais aussi nouvelle identification au rôle maternel !

Reprenons la suite des associations :

Ce qui m'a frappée le plus, petite fille, c'était que ma mère couchait avec mon père dans un même lit. » En disant ceci, Jeannette tout à coup jette un cri et fait un grand sursaut : « Je vois mes parents dans leur lit ! » (Elle a quelquefois de pareilles visions intérieures qui ressemblent à des hallucinations).

Autrefois, elle avait très fréquemment exprimé le désir *de faire coucher sa mère ailleurs que dans le grand lit conjugal.* C'était une vraie marotte, pour laquelle on la taquinait.

Le jour où sa mère l'avait portée auprès de son père dans le grand lit (5 ans), elle s'était dit : « *Maintenant je suis comme maman* », et elle en avait été heureuse.

Elle reparle aussi, dans l'enchaînement de ces associations, de ses réminiscences concernant la chambre des parents : « *Quand papa prenait maman dans ses bras, j'avais peur pour elle* ». C'est ainsi qu'elle rationalisait sa jalousie instinctive et inconsciente (1).

(1) L'analyse avait été interrompue durant les mois d'été. Pendant cette période Jeannette avait dû, à cause d'un déménagement, coucher quelques semaines dans la chambre conjugale au grand lit classique. Cette situation extrêmement pénible pour la malade avait ravivé maints symptômes et activé ses complexes. D'où un riche matériel pour le traitement. Le fait qu'elle ait accepté (ce qu'elle se reproche d'ailleurs), une situation aussi désagréable pour elle donne bien l'impression d'une complicité de l'inconscient qui satisfaisait ainsi ses curiosités et ses convoitises anciennes !

Et plus loin, encore, elle reparle de sa soi-disant « peur pour maman » : « En entendant mon père remuer dans la chambre des parents, je disais souvent à ma sœur : « *Je crois que papa n'a pas sa raison* » ; *j'aurais voulu savoir ce qu'il faisait !* » — « Il avait des fois des drôles d'yeux ; j'avais peur pour maman. »

En Italie, dans la famille où elle avait été en place, on couchait dans des hamacs en été, pour avoir plus frais. Elle a absolûment voulu persuader sa mère de fabriquer un pareil hamac pour son père !

Et enfin une remarque qui donne à penser : « *C'est comme si j'avais toujours eu deux papas, un pour le jour, qui était comme tout le monde, et l'autre pour la nuit, qui me semblait extraordinaire !* »

Qu'a-t-elle pu voir et entendre, la pauvre enfant, lors de ses séjours dans la chambre des parents pour que de pareilles fantaisies, de telles curiosités aient pu prendre naissance dans son esprit ? Et de quel sentiment de culpabilité devaient-elles charger la petit âme troublée !

En voici un exemple : « *Une des raisons pourquoi je refusais de me marier, c'était l'idée que j'aurais dû aller à l'église en voiture seule avec papa, et traverser l'église à son bras ! Je n'aurais jamais voulu, j'aurais eu trop peur !* »

Pourquoi cette peur qui paraît si étrange et si déplacée en pareille occurrence ? Parce que pour l'inconscient infantile de la malade elle aurait ainsi réalisé le désir incestueux et défendu ; elle aurait pris la place de sa mère en se rendant en mariée à l'église au bras de son père ! Ce désir naturellement est censuré et ne peut pas être formulé dans le conscient, où seul *l'affect* qui y est attaché apparaît : *la peur ;* c'est-à-dire cette forme consciente personnelle et pour ainsi dire spécifique qu'a pris si souvent chez Jeannette, nous l'avons vu, le sentiment inconscient de culpabilité.

Et voici d'autres souvenirs qui surgissent — les impressions reçues dans la chambre des parents deviennent de plus en plus nettes, se précisent : « Il y avait toujours une veilleuse dans la chambre de mes parents ; *j'observais ! Maman couchait sans oreiller ; elle me paraissait ainsi à côté de mon père dans ce grand lit, toute petite, comme une petite fille* ».

De nouveau nous saisissons bien le mécanisme de l'identification à la mère ; Quelquefois Jeannette a vu son père rejeter son oreiller et l'édredon ; « c'est à ces moments-là qu'il embrassait maman ».

Or, la malade se rappelle que jamais elle n'a supporté son édredon ! — ou bien elle se battait avec son oreiller. « *L'édredon me semblait être en plomb et grimpait sur moi comme un être vivant* » ; puis, je me réveillais quelquefois avec mon édredon par-dessus la tête ; et je n'osais pas bouger, tout en ayant très *chaud* et très peur !

Souvent aussi on la trouvait couchée à côté de son lit sur le tapis : *couchée par terre.*

La malade, à cette phase de l'analyse, comprend d'elle-même avec horreur le désir inconscient si incroyable, si affreux, qui se cache derrière ces symptômes !

Une fois de plus une révolte contre sa maladie la soulève.

Ce n'est pas en se révoltant qu'elle guérira ! Je lui explique encore que cette maladie est le résultat de sa révolte contre la sexualité, contre son rôle de femme. Révolte bien compréhensible quand nous envisageons les fortes impressions en question qu'elle a ressenties étant enfant et que vint renforcer et sceller finalement l'agression de la plage. Et cette « incarcération » survécut à l'époque de la puberté, où au contraire, d'autres jeunes filles ou jeunes gens commencent à tourner leurs regards vers le compagnon futur, un être réel, éligible, canalisant ainsi des tendances naturelles qui n'avaient eu jusque là qu'un emploi fantaisiste dans la situation œdipienne. Ces fantaisies sont alors définitivement refoulées. Mais chez Jeannette leur retentissement était si fort qu'elles persistèrent dans le conscient sous forme de la « *peur de l'homme* » et empêchèrent ainsi toute issue normale de son développement sexuel, toute adaptation à la réalité. Ainsi la toute-puissante imagination, imagination morbide dans un cas pareil, continuait à régner en maîtresse, et son sentiment de culpabilité écrasait la malade.

Jeannette s'exclame :

« *Oh, oui, ce sentiment d'une faute horrible !* » Elle reconnaît comme il a pesé sur toute sa vie.

CHAPITRE XVI

Le Traumatisme originel sort enfin

Naturellement, dans la situation œdipienne, ce mécanisme d'identification à la mère implique une attitude positive et amoureuse à l'égard du père. Et nous avons déjà vu que les fantaisies de l'enfant ont été nourries, entretenues, de façon désastreuse par un incident que nous avions provisoirement désigné par le terme de traumatisme originel. Le rôle pathogène de cet incident ressort toujours plus clairement à mesure que le souvenir prend des contours plus nets.

On se rappelle que, certain jour, la petite se trouvait dans le grand lit auprès de son papa, et qu'elle s'était dit : « *Maintenant je suis comme maman* ». Le complément de ce souvenir sort avec une extrême difficulté ; mais Jeannette veut guérir et elle sait qu'il n'est qu'un moyen pour y arriver, c'est de *tout* dire, de se libérer du poids de tout ce matériel entassé et qui lentement, sous la pression de l'analyse, remonte à la surface.

Alors, avec émotion, prenant son courage à deux mains, elle raconte : « Papa m'a mise sur lui, la chemise était ouverte, la poitrine... », à mesure qu'elle parle elle revoit tout... A un moment donné elle a voulu se sauver... le jeu l'inquiétait,... « *mais papa m'a tenue — j'ai lutté — dans la lutte ma main a touché...* » (Les organes sexuels ! expression que Jeannette ignore) « *j'ai senti des cheveux !* »

Voici que nous saisissons enfin sur le vif le mécanisme du déplacement : le lecteur n'a pas oublié qu'antérieurement, en

décrivant la même scène (à supposer que cette scène fût en réalité peut-être une condensation de plusieurs scènes semblables, cela n'a aucune importance) elle avait raconté que la *tête* du père, *ses cheveux, cette tête pourtant si familière lui avait tout d'un coup paru fort étrange et effrayante : rouge, grosse, narguante !* De là désormais sa peur des têtes.

Enfin nous tenons donc la clef de l'énigme du motif de la tête : la vue d'une tête rouge, grosse, narguante réveillera désormais dans la malade la même tempête d'émotions violentes, faite d'effroi, de curiosité peut-être — de culpabilité certainement, qu'un certain jour, à cinq ans, elle a éprouvée en regardant la grosse tête rouge et riante de son papa. Or cette tête symbolisa *à ce moment* (avec ses cheveux !) *une autre partie du corps paternel.* Ce déplacement est l'effort immédiat du refoulement d'une impression insupportable (1).

Ce traumatisme originel était naturellement le plus pénible et par conséquent le plus profondément refoulé. Il avait activé dans la petite fille de cinq ans des instincts inconscients profonds de coloration sexuelle et incestueuse, accompagnés dès l'origine, et chez tous les individus, d'un sentiment de culpabilité (culpabilité œdipienne), instinctif et comme héréditaire aussi. Ce sentiment de faute est naturellement compris dans le refoulement, quoique restant pourtant plus près du conscient que la pulsion elle-même.

C'est cette culpabilité là qui a surgi à l'occasion du traumatisme de la plage et empêcha l'enfant de se confier à sa mère après son aventure et de s'en décharger. Aussi le traumatisme de la plage, que nous reconnaissons maintenant nettement comme le traumatisme-écran, dont l'apparition dans la mémoire de la malade devait se faire la première, ne pouvait pourtant pas sortir complètement aussi longtemps que le refoulement du traumatisme originel persistait, puisque ce dernier s'était intimement associé à lui.

C'est ce que nous allons constater maintenant.

(1) Ce bel exemple siffira, nous l'espérons, à mettre en garde contre une certaine insouciance de la part des grandes personnes vis-à-vis de l'enfant, même — ou surtout — en bas-âge. Certaines impressions peuvent devenir pour celui-ci, si sa constitution et son attitude œdipienne l'y prédisposent, un réel danger et exercer surtout une influence néfaste sur tout un développement psychique.

Je vais de nouveau suivre pas à pas à travers une série de séances un nouvel enchaînement analytique particulièrement clair et rapide. Nous nous acheminons ainsi une fois de plus vers le grand traumatisme de la plage, qui à son tour va nous apparaître enfin dans toute sa complétude et sa brutalité.

Ce défoulement nous autorisera à son tour à entreprendre et à achever l'interprétation du rêve lugubre.

CHAPITRE XVII

Correction du complexe " homme "

Voici un rêve qui ouvre cette série de séances :

« Je me trouve avec ma mère dans un jardin d'acclimatation, espèce de musée, très intéressant. Devant une grande porte pourtant je m'arrête et *je ne veux pas aller plus loin.* Ma mère me dit : « *Tu es assez grande pour voir cela* ». — « *Oh non, je n'ai pas besoin de tout savoir* ». « *Passé trente ans tout le monde peut voir cela* » insiste ma mère. Alors je réponds : « *Bien, si je ne comprends pas, j'écrirai à Mme Ronjat* ». Je prends un bloc-notes pour bien noter tout ce que je verrai, et nous entrons. C'est une grande salle avec des cages-vitrines.

A droite, il y a les « *messieurs* », bien habillés, en jaquette et « *chapeau haut de forme* » ; à gauche, il y a *les* « *hommes* », habillés seulement en chandail, *gros bras nus aux longs poils. Les jambes nues comme j'ai pu voir mon papa* ». Je demande à ma mère : « *Pourquoi au lieu d'avoir un chandail n'ont-ils pas plutôt un caleçon de bain ? Je t'assure, ce sont des singes !* » Ces *singes-hommes* sont assis et me tournent le dos. Mais en voilà un qui se lève et retourne la tête, *grosse tête riante, rouge, chauve !* je m'écrie : « *Oh, cet homme, pourquoi a-t-il une* « *loupe* » *en bas plutôt qu'à la tête ?* Il faudra que je demande cela à Mme Ronjat » ; je remarque que les autres ont aussi de ces « *loupes* » *en bas de la colonne vertébrale !* je me dis en moi-même : « Mme Ronjat m'a dit, que les *messieurs et les hommes c'était la même chose !* »

Ce rêve si transparent est d'un grand intérêt ; il reflète fidèlement la lutte qui se livre dans l'âme de Jeannette, et il apporte la preuve d'une correction importante dans ses idées : la censure est relâchée ; le refoulement n'est plus maintenu aussi rigoureusement.

Dans la première partie du rêve réapparaît encore cette idée que nous connaissons : « *Il y a deux espèces d'hommes* ».

1. *L'homme-animal* (dans le rêve actuel l'homme-singe), c'est-à-dire l'homme sexuel, l'homme craint et haï, derrière lequel se cache l'image du séducteur, soit du *père-séducteur* (on se rappellera le petit rêve où elle avait vu « l'homme » de la plage dans une cage !)

2. *L'homme-monsieur,* le « monsieur » au chapeau haut de forme (on se souvient du caprice de la petite Jeannette !) c'est-à-dire le père aimé et admiré, ou plus réellement encore *l'imago du père* introduite dans le cœur de l'enfant.

A présent, dans la dernière partie du rêve, la malade, docile à l'enseignement de l'analyse, a renoncé à cette distinction : « M[me] Ronjat a dit que les messieurs et les hommes, c'était la même chose ». Quelle différence entre cette attitude et celle du petit rêve de l'homme en cage ! La réalité commence à triompher des fantaisies !

Le progrès apporté par le rêve ne s'arrête pas là ; il y a une nouvelle concession en faveur de la réalité, plus importante encore. J'entends par là que le déplacement de l'intérêt des parties d'en bas vers la tête, que nous avons mentionné déjà, perd de sa rigueur. La « loupe » (nous devinons son symbolisme), est maintenant au bas de la colonne vertébrale. Le bas est accepté ; mais persiste encore un degré de censure : qui déplace les choses de devant en arrière.

Le rêve exprime nettement un désir de « voir » certaines choses, et le réalise. C'est là une tendance que nous appelons la tendance « voyeuse » (1). Elle constitue une composante de l'amour complet de l'être adulte, mais joue aussi et surtout un grand rôle dans la sexualité de l'enfant (curiosité !). Nous nous rappelons que chez Jeannette cette tendance était très puissante et qu'elle avait été par conséquent refoulée d'autant

(1) Je laisse ici de côté l'autre face de ce complexe, la tendance « exhibitionniste », pour ne pas trop compliquer notre exposé.

plus énergiquement, comme d'ailleurs tout le reste de sa sexualité (1).

C'est un progrès des plus décisifs que son « moi » consente à voir les choses et à « comprendre » avec l'aide de l'analyste : elle veut écrire à Mme Ronjat si elle ne comprend pas. Exemple du bienfait et de l'efficacité du « transfert », Jeannette se soumet à un idéal nouveau : la vérité, la réalité de l'être adulte, accepté dans la personne de l'analyste. Et, jolie trouvaille du rêve, c'est sa mère précisément qui la pousse à accepter à connaître l'homme : le trait d'union entre l'imago de la mère et l'imago de l'analyste est ainsi établi !

Quant à l'interprétation plus profonde du rêve, la malade la trouvera elle-même et toute seule le jour où sortira le souvenir qu'il cache. Le rêve nous conduit directement à l'aventure de la plage ; pourtant Jeannette ne lui associera ce souvenir qu'après un long détour qui nous replongera en plein complexe paternel. Ce fait constitue une nouvelle preuve que dans l'inconscient l'homme séducteur et le père se confondent dans une seule représentation mentale. L'inconscient trahit ce fait en introduisant dans le rêve la phrase entendue : « Les messieurs et les hommes, c'est la même chose ».

(1) Nous rappelons, par exemple, que lors du grand traumatisme, Jeannette ne put résister à l'impulsion de s'approcher de l'homme pour mieux le voir, ou pour voir sa chemise (la chemise du père). Il est clair qu'à ce moment critique elle satisfît son complexe de « voyance », ce qui redoubla naturellement sa culpabilité.

CHAPITRE XVIII

Deux rêves d'accouchement

« C'est la chambre que j'habite actuellement. Mon père est auprès de moi sur mon lit. Derrière un canapé se trouve une espèce de niche fermée par un rideau. La porte s'ouvre ; le docteur entre avec son sac et le masque pour la narcose. Mon père se lève et dit : « Un instant, docteur ! » Et il disparaît dans la niche ! Je suis très curieuse et je regarde ce qu'il va faire. *Il se déshabille et jette progressivement ses vêtements sur le canapé* ».

(L'instinct voyeur, la curiosité infantile s'exprime ainsi encore dans ce rêve comme dans celui des hommes-singes et comme par le symptômes des yeux ouverts).

« Mon père ressort de la niche en chemise de nuit et s'assied sur le canapé, mais je vois ses jambes nues. Je dis au docteur : « Oh, j'ai peur ! » Il me rassure et me met le masque. Je m'endors, heureuse de m'endormir. Quand je me réveille, j'ai des rideaux autour de moi, je les écarte, et je vois le ciel étoilé au-dessus de moi et en bas la terre. Je suis comme suspendue. *Je me sens mal, la taille serrée, et je m'aperçois que je suis entourée d'une ceinture à laquelle sont suspendus des poissons*, (cela me rappelle des pêcheurs de sardines). Je suis en chemise de nuit. *Les queues des poissons se prolongent en ficelles et au bout de chaque ficelle il y a un tout petit bébé nu ;* et toutes les ficelles entrent dans ma chambre, en bas sur la terre, par la fenêtre entr'ouverte. *Je sens mon corps se vider, disparaître :* la ceinture, les poissons, tout disparaît ;

il n'y a plus que le haut de mon buste et ma tête ; et je m'envole à toute vitesse vers l'horizon, là où le ciel et la mer se confondent ; j'ai peur de me cogner et je me réveille ».

Le récit du rêve est entrecoupé par des sursauts et des cris ; elle se sent mal, a chaud, se crispe, tremble ; mais pourtant il n'y a pas de « crise » véritable. Il faut beaucoup de raisonnements encourageants pour la faire parler, sa honte étant presque insurmontable : « C'est moi qui ai rêvé cela ! maintenant que j'ai compris tant de choses : le désir dans le rêve ! » Je fais appel à son énergie, condition de sa guérison ; sa pudeur exagérée est justement la cause de trop de refoulements, ce qui n'a pu qu'exagérer sa curiosité !

J'obtiens quelques associations : « J'avais remarqué, enfant, des *hannetons et des fourmis bizarres qui traînaient quelque chose ;* ma mère m'avait expliqué que c'était des petits ; *j'aurais voulu observer de plus près.*

« Je me rappelle vous avoir dit une fois : « Est-ce qu'on peut avoir des enfants pendant qu'on est sous narcose ? *J'aurais voulu devenir maman tout en étant endormie !* Chaque fois qu'on m'endormait je pensais : *Oh, si j'étaits devenue maman en me réveillant !* »

Elle promet de continuer ses associations sur le rêve le lendemain malgré sa peur : « *Ce qui m'ennuie, c'est la présence de mon père dans le rêve !* »

Elle part déjà soulagée, mais la nuit suivante fut mauvaise. Elle avait passé la soirée chez des amis ; une personne a parlé d'une petite fille hystérique en disant : « *C'est du vice de la tête aux pieds !* » Jeannette en est bouleversée et j'ai de la peine à la rassurer et à lui faire reprendre les associations de la veille.

« Horizon » : « *C'est à l'horizon que j'imaginais, enfant, le paradis, le jugement dernier ; c'est là que l'âme va après la mort ;* quand je « filais » dans le rêve, j'avais peur d'arriver (idée de sanction !) ; enfant, *j'avais peur du jugement dernier* ».

« Hier soir au lit *je me suis sentie serrée à la taille, les couvertures me semblaient en bois !* »

« Je m'étonnais d'entendre dire aux jeunes filles : « Je veux me marier ». *Pour me marier il aurait fallu être sûre que mon*

mari ne fût pas un homme-animal, et *je ne pouvais tout de même pas dire à un jeune homme : « Je veux vous voir ! »* Le lecteur interprétera lui-même.

Je la laisse continuer sans entreprendre l'interprétation complète du « *rêve d'accouchement* », attendant qu'elle y arrive peu à peu toute seule.

Elle déclare être beaucoup mieux à ce moment de l'analyse: « Je n'ai plus peur des hommes, il me semble que *je n'ai plus peur que des poissons !* »

Il se cache donc là-dessous quelque chose qui n'est pas encore venu à la surface.

Le motif du poisson amène une foule d'associations. J'en relève seulement les plus importantes :

« *On trouve des petits poissons dans le ventre des grands ! Les grands mangent les petits* » (1). « L'histoire de l'ogre et de Jonas ».

« J'ai eu très peur un jour, sur la plage, des petits poissons que je venais de pêcher dans mon propre filet ». — « *Oh, et ma peur des rougets ! Leur grosse tête !* » (elle a de la peine à se retenir de crier en disant cela).

« *Les poissons dans le rêve ont de grosses têtes, ils sont courts, tout rouges* ». — (Elle a chaud en disant cette association, sa respiration est précipitée !) — « *Les marchands de poissons sur la plage entourent les poissons d'algues ! C'est comme des cheveux — oh, j'ai deviné !* ». (Elle sursaute !) « *Vous m'avez déjà dit une fois, je m'en souviens maintenant, que le poisson est un symbole de l'organe masculin qui donne les petits enfants !* » (Ceci sort avec grande difficulté).

Et voici un nouveau rêve, *le deuxième rêve d'accouchement,* qui s'enchaîne ici :

« Je monte un grand escalier blanc (clinique), je suis très malade, *j'ai des maux de cœur, des vomissements* (signes de grossesse), un docteur passe en courant, je l'appelle : « *Dépêchez-vous, docteur, il faut vite m'enlever le poisson qu'il y a dans mon corps.* » « *Je vomissais, je sentais le poisson monter dans ma bouche.* » (Ce qu'on rend, on l'a d'abord avalé, mangé, introduit dans son corps par la bouche ; les représen-

(1) Théorie infantile très fréquente de la fécondation par la bouche, sur laquelle je reviendrai tout à l'heure.

tations infantiles s'appuient naturellement sur l'expérience. Involontairement on pense aux vomissements nerveux de la femme enceinte ; n'auraient-ils pas pour origine justement cette fantaisie de la fécondation par la bouche, cette théorie infantile si répandue qui a pour base ce mécanisme du déplacement que nous avons saisi sur le vif chez Jeannette ?)

« En me réveillant il me semble que *je suis toute mouillée et que cette eau a le goût de l'eau de mer !* En effet, j'avais mouillé ma chemise de salive. Cela m'arrive quelquefois ; j'ai alors comme de l'eau moussante dans la bouche ».

Elle avait dit au début de la séance : « J'ai rêvé ; mais je ne peux pas avoir désiré *cela !* »

Elle s'était rappelée le symbolisme du poisson (organe masculin). Maintenant elle se rappelle aussi, et elle en est soulagée, l'autre signification symbolique du même motif : le poisson pour l'inconscient représente aussi l'enfant. En effet, les deux symboles sont étroitement liés, elle le comprend facilement.

Le rêve apporte donc une frappante démonstration de cette fantaisie infantile et inconsciente de la conception et de l'enfantement par la bouche (la phrase adressée au docteur dans le rêve ! elle sent le poisson monter à la bouche) dont nous parlions tout à l'heure.

Le rêve est le complément et comme une explication de l'autre rêve d'accouchement, où *chaque poisson de sa ceinture est relié par un cordon à un petit bébé !*

La présence du père dans ce rêve, qui ennuyait tant Jeannette, ne laisse pas de doute sur l'auteur de la grossesse, c'est-à-dire sur l'identité du père de cet enfant que dans ses fantaisies et rêves œdipiens son inconscient désire mettre au monde.

La malade commence à comprendre. Je la laisse à sa lente incubation. qui la conduira peu à peu elle-même à un fait qui risquerait de la choquer trop si je l'exprimais déjà. Mieux que mes affirmations, ses propres associations finiront par la convaincre.

Voici quelques-unes de ces associations :

Les maux de cœur : « A dix-sept ans environ, durant une certaine période, je souffrais d'une *impossibilité de manger* de beaucoup de plats; papa s'en fâchait; le docteur (celui qui plus

tard a essayé sans succès l'hypnose) m'a dit un jour : « *vous faites comme votre maman !* » Ma pensée répondit immédiatement : « *Si je pouvais avoir un enfant à la place de maman !* » (La mère avait eu un commencement de grossesse quelque temps avant. Jeannette s'identifie à elle !). « A plusieurs reprises, je me suis couchée sur le canapé en me disant : « *Ça y est — par l'opération du Saint-Esprit !* » « Je rêvais de faire un pèlerinage à Lourdes, pour avoir un enfant ! Ou peut-être pour être délivrée de ma terreur d'en avoir un ! (La *peur* dans le conscient dominait naturellement le désir ! Voir le souvenir de la bonne hystérique !) Le docteur avait dit un jour : « Si elle était pieuse, elle pourrait se guérir à Lourdes ».

Le médecin était obligé de faire des piqûres d'éther à cette époque, tant la jeune fille était malade.

Deux jours après avoir apporté le second rêve d'accouchement, un fait bizarre lui est arrivé : *elle a mangé du poisson,* elle en a encore éprouvé du dégoût, mais a pu quand même le garder, ce qui constitue un grand progrès. Mais, *trois heures après ce repas, elle a été brusquement indisposée,* quinze jours trop tôt ! Elle comprend très bien *qu'elle se prouvait ainsi à elle-même, qu'elle n'était pas devenue enceinte du fait d'avoir mangé du poisson !* Elle a réactivé ainsi encore une fois sa théorie de la conception buccale.

Peu de jours après, elle assiste chez des amis à un dîner. Elle se trouve dans les meilleures dispositions et mange de tout, *même de la salade à la tomate ;* on lui en ressert en « la plaisantant », parce qu'on savait qu'elle n'en mangeait d'habitude jamais. Elle en reprend même une seconde portion. Mais la nuit, à 2 heures, elle a dû se lever et a rendu tout son dîner.

Comme première association revient le souvenir d'un incident récent et déjà relaté : elle s'était trouvée mal en épluchant des tomates. *Le fruit rond et rouge appelle toujours le souvenir de certaines « loupes » vues jadis sur la tête d'un homme* et aussi sur la tête chauve d'un clown de cirque, ces mêmes « loupes » que dans le rêve aux singes, les singes avaient à la base de la colonne vertébrale. Dans ce rêve elle s'était demandée : « *Pourquoi le singe a-t-il une loupe en bas plutôt qu'à la tête ?* » Elle avait compris ensuite que ces « loupes » figuraient l'organe masculin ; mais nous n'avions pas

découvert quelle impression vécue était à l'origine de cette fantaisie, et à quelle époque elle avait été enregistrée.

Je lui fais comprendre que le symptôme, son dégoût de la tomate, persiste, parce qu'elle n'est pas allée au fond de ses associations.

Elle réagit à mon explication par une scène de grande résistance : « Je vous dirai demain ; je ne peux pas ; j'ai peur ».

Elle renouvelle ainsi vis-à-vis de moi le jeu de ses résistances infantiles ; elle n'a jamais voulu rien dire de ce qui l'inquiétait et la préoccupait ; l'enfant entêtée et difficile réapparaît. Elle l'admet. Je la garde deux heures de suite, car son état est tel que je ne veux pas la laisser partir ainsi seule dans la nuit (c'est le soir) ; je veux qu'elle arrive à se débarrasser d'abord des souvenirs qui sont là. Elle voudrait bien se réfugier dans sa crise, mais je la retiens; elle pleure, se tortille et finalement se décide :

Première association : *jouets de foire.*

C'était des objets en caoutchouc *qui se gonflaient quand on soufflait dedans et qui devenaient ainsi longs et gros !* Ces jouets lui faisaient déjà peur, à une époque antérieure à l'aventure de la plage. Le souvenir sert ici de souvenir-écran au souvenir capital qui sort, lentement, par bribes décousues des profondeurs de l'inconscient où il avait été enfoui depuis 25 ans :

« *Cet homme n'était pas comme les autres, c'était une bête* ».

La vision de l'homme sort enfin nette et complète :

« *L'homme a été complètement nu...* il m'a couchée par terre... je me suis défendue... », mais l'enfant terrifiée a assisté au *phénomène de l'érection...* elle a vu... horreur ! « L'homme m'a serrée contre lui autour de la taille, j'ai senti le poids, l'écrasement, il m'a écarté les jambes... » (1).

(1) Nous découvrons ici l'origine inconsciente de sa théorie personnelle de la conception : éclatement de l'œuf dans le ventre de la femme par serrement de la taille.

Pourquoi cette théorie n'a-t-elle pas été refoulée avec le souvenir de l'agression ?

Parce qu'elle était rattachée étroitement à son désir, plus ou moins conscient (ou sa terreur) d'avoir un enfant ! Désir qui a dû être réactivé de façon décisive au moment du traumatisme de la plage, la théorie, née à cette occasion, le prouverait !

Nous savons que le nouveau traumatisme a dû être confondu immédiatement dans l'âme de l'enfant avec le traumatisme originel. Il est donc par-

Au moment de son opération à X..., elle avait beaucoup craint qu'on ne l'opérât à la hanche. Désespoir au réveil en découvrant que la hanche était prise dans le plâtre, serrement de la taille, *les jambes écartées,* et c'est sûrement son effort pour les fermer qui, à plusieurs reprises, a brisé le plâtre, surtout la nuit pendant les rêves.

La vue enfin totale du traumatisme m'offrit l'occasion d'expliquer le phénomène de l'érection (qu'elle avait décrit sans le comprendre) et de réprouver sa révolte infantile et inutile contre les faits de la nature qu'elle ne changerait pas. Elle persiste: « *Il était comme une bête !* »

Nous tenons ici la clef du grand rêve des hommes-singes. Il exprime nettement l'idée-fixe de la malade : *cet homme n'était pas un homme comme les autres :* idée-refuge contre la confusion qui s'établit au moment du traumatisme dans l'inconscient de la malade entre le séducteur et le père.

Voici les associations qui viennent confirmer cette hypothèse, à savoir que les différents traumatismes sont étroitement reliés entre eux :

Souvenir de l'étalon : « Dans une écurie, un cheval avait aussi cette boule ; ce cheval m'a regardée et j'ai voulu me sauver ; mais de terreur je suis tombée, car j'avais mon appareil à la jambe ».

C'était donc à l'âge de cinq ans environ, époque *antérieure* à l'aventure de la plage.

Il est permis de supposer que l'enfant fût venue se plaindre à ses parents de l'agression subie à la plage, si un sentiment de culpabilité ne l'en avait pas empêchée, c'est-à-dire si sa propre curiosité ne l'avait pas poussée vers cet individu à « la chemise de papa », et si toute la scène qui suivit n'eût pas réveillé en elle certaines troublantes impressions antérieures, liées déjà au fond de l'âme de l'enfant à un sentiment intense

faitement permis d'admettre que le désir instinctif d'un enfant, qui dès toujours avait animé l'âme de la petite fille, et qui en lui-même (en dehors de son caractère œdipien !) n'était pas répréhensible et n'avait pas besoin d'être refoulé, avait aussi joué un rôle important dans l'émotion suscitée par le traumatisme originel. (Voir rêve de la terrasse).

Remarquons que lors de la première version du traumatisme de la plage, tout l'accent était porté sur la *tête*. Donc, parallélisme avec le traumatisme originel (déplacement).

de faute ! Peut-être même eut-il encore d'autres sources que la scène dans le lit du père ?

Le souvenir de l'étalon le donnerait à penser, il a bien le caractère d'un souvenir-écran. En effet, pourquoi tant de frayeur à la vue de cet animal mâle, si son aspect n'avait pas fait surgir dans la représentation de l'enfant une analogie avec quelque chose de « déjà vu » et qui avait laissé une impression profonde ? Car, on s'en souvient, dans la scène du lit, elle n'avait rien vu, seulement touché... à moins que... ?

Nous sommes, je crois, en droit de nous demander si l'enfant n'a pas assisté à un rapport sexuel dans la chambre des parents, peut-être à l'âge de deux ans, époque où elle couchait aussi dans leur chambre. Ceci expliquerait l'éveil précoce de sa curiosité et toutes ces impressions emmagasinées vers l'âge de cinq ans, que nous avons énumérées plus haut.

CHAPITRE XIX

Sentiment de Culpabilité

Nous venons de nous rendre compte à quel point le sentiment de culpabilité est enraciné dans la malade et à quelle époque lointaine il faut remonter pour découvrir son origine première.

Nous nous rappellerons ici qu'avant l'analyse, la malade avait eu fréquemment des désirs de suicide ; elle était hantée d'ailleurs par l'idée de la mort, qu'elle voit personnifiée dans un fantôme debout au pied de son lit, qui l'attend et qui va venir la chercher. Or l'on sait qu'un violent sentiment de culpabilité compte parmi les causes les plus fréquentes du suicide !

Nous nous rappellerons aussi des rêves nombreux (et je n'en ai cité qu'un petit nombre, faute de place) où Jeannette meurt; entre autres : le premier rêve de l'analyse.

Le rêve où elle est descendue dans l'eau dans un cercueil en verre.

Le rêve où elle se sauve avec sa poupée dans le lac et où elle se noie.

Le rêve où elle est dans la malle-cercueil et prend congé de son amie.

Le rêve dans le magasin de cercueils, où elle se couche dans le cercueil vide.

Le rêve d'accouchement, où elle s'envole vers l'horizon, vers le jugement dernier.

Et nous en arrivons finalement au grand rêve lugubre où la petite fille s'est noyée « parce que l'eau est entrée en elle par les trous des tendons ». Nous avions découvert dans ce motif un symbole d'onanisme.

Le fait que ce motif de l'onanisme apparaît dans le rêve lugubre qui nous fait plonger si profondément dans la situation œdipienne est la preuve éclatante — nous l'avons déjà dit — que l'onanisme était lié, chez elle, comme c'est en effet de règle, à ses complexes inconscients, c'est-à-dire accompagné de rêves ou fantaisies incestueuses. Et c'est ainsi que *l'onanisme* en tant qu'action consciente devint chez elle, comme c'est le cas fréquemment, en quelque sorte *le symbole même du péché,* cumulant en lui tout le sentiment inconscient de culpabilité qui chargeait l'âme de l'enfant.

Nous saisissons bien maintenant pourquoi, dans la fantaisie de Jeannette, *la mort apparaît comme sanction de l'amour.* Elle voulait mourir parce qu'elle se sentait responsable d'une faute grave, comme si elle avait commis l'inceste. (Je pense à un de ses cris d'angoisse : « Oh, ce sentiment d'une faute horrible ! ») Et ne voulait-elle pas laisser à son père sa poupée après être morte ? La poupée = son enfant = une autre elle-même = l'enfant du père !

Oui, c'est une particularité chez notre malade d'avoir constamment associé ou identifié l'une à l'autre l'idée de sexualité et l'idée de mort. Fait bien connu dans le folklore (Jung). Mais analytiquement il faut réduire l'idée de mort, — qui ne correspond pas à une notion d'expérience, — non pas à un concept abstrait, — mais *au retour* « *d'où l'on vient* », c'est-à-dire du sein de la mère. Et ce paradis perdu, ce paradis espéré après la mort, est symbolisé universellement dans les rêves et l'imagination de la race humaine, par *la Mer, berceau de la Vie.*

Chez Jeannette, nous retrouvons constamment ce symbolisme : Pour elle, la mort est loin d'être un sujet d'effroi. Elle la recherche parce qu' « elle efface toute sanction » et parce que morte, elle est sûre d'être aimée ! (La petite fille morte à la pension, et tant pleurée par ses parents ; son cousin mort et qui avait seulement ainsi conquis l'amour de ses parents). Oui, la mort pour elle est synonyme de bonheur atteint, et cette *mort, dans tous ses rêves, elle la cherche et la trouve dans l'eau !*

Dans le grand rêve lugubre, nous retrouvons d'une façon encore plus saisissante ce symbolisme : mer = sein de la mère.

Le sauveur (père + séducteur) retire de la mer l'étrange « noyé » (revoir pages 77, 78, 81, toute la description de ce noyé et les associations qui s'y rapportent).

Il semble symboliser, en effet, le père lui-même et aussi l'organe générateur masculin. N'est-il pas rapproché, par les associations, du poisson que le pêcheur retire de la mer, et des poissons que Jeannette tue ? N'a-t-il pas « une drôle de tête », grosse, rouge, avec une espèce de bonnet (bonnet de bain du père dans le souvenir du bain). On se rappellera aussi la manœuvre bizarre à laquelle ce « noyé » est soumis de la part des sauveurs. En tout cas, *il représente l'élément néfaste dans la vie imaginative inconsciente* de la malade : c'est cet « homme-animal » tant craint et abhorré, ce séducteur-père, ou plutôt ce père-séducteur, fascinant et haï, contre lequel elle est en défense constante, et qu'elle tue dans ses fantaisies et ses rêves.

D'autre part le « noyé » est « *comme un enfant* » ; et nous pensons immédiatement aux deux rêves d'accouchement : *poisson = enfant = enfant du père.*

A notre sens ce rêve confirme l'hypothèse que nous avions émise tout à l'heure : il semble, en effet, que la malade y reproduise sous une forme déguisée et symbolique le rapport sexuel dont elle a dû être témoin dans sa toute première enfance !

Nous avions constaté aussi dans la vie imaginative de l'enfant, le mécanisme d'identification avec sa mère. Il est à supposer que dans une couche profonde de ce rêve lugubre, Jeannette s'identifie à la mère (mer) et que sa propre mort ici (la petite fille morte) n'est pas seulement la sanction de son désir sadique et vengeur contre le père-séducteur, mais aussi la sanction de l'inceste accompli.

Résumons brièvement les différents complexes que nous avons pu analyser et grouper autour des motifs du grand rêve lugubre et de ses rêves complémentaires :

1. Les motifs de « *la plage sombre* », de « *la chemise* », de « *la tête* » et du « *poisson* » relient étroitement le complexe paternel au complexe de l'homme séducteur.

D'un côté c'est le *complexe paternel-négatif* qui culmine dans le désir sadique de mort dirigé contre le père-séducteur.

D'autre part c'est aussi le *complexe paternel-positif,* qui a pour base l'attitude féminine-masochiste et qui culmine dans le désir de l'enfant incestueux.

2. Au complexe paternel-positif correspond naturellement le *complexe maternel-négatif :* jalousie, désir de prendre la place de la mère et ainsi *identification à la mère* (motif de la mer).

3. De ce complexe œdipien féminin proprement dit (courant positif pour le père, négatif pour la mère), découle naturellement le *complexe de culpabilité* (motifs de la petite fille morte — onanisme — et de sa propre mort à la fin du rêve). Mais Jeannette « se trouve bien » dans le rêve, en allant dans la mer pour se noyer. Le désir de mourir, si fréquent chez notre malade, a une signification double : s'il exprime le besoin de la sanction, il exprime aussi le désir du retour au sein de la mère, c'est-à-dire son *complexe maternel-positif.*

Nous touchons ici aux couches les plus profondes de l'inconscient, aux fixations les plus primitives. Mais c'est là le terrain qui a été le moins exploré par une analyse qui fut trop courte pour être complète.

Mais au point de vue thérapeutique, dans un cas comme celui-ci, qui est évidemment un cas d'hystérie classique, ces phases les plus primitives du développement revêtent une importance moindre que dans d'autres névroses. Car l'arrêt du développement normal s'y effectue plus tard, soit pendant la phase proprement œdipienne.

Il est intéressant quand même de constater chez la malade l'existence de ce que nous appelons : le *complexe œdipien complet,* c'est-à-dire les deux courants opposés, positif et négatif (amour-haine), vis-à-vis de chacun des parents.

A la fin de l'analyse, Jeannette en est arrivée à reprendre le grand rêve lugubre, en en parlant tout tranquillement, et en en acceptant sans effroi l'interprétation. Non seulement, elle n'en ressent plus de honte ni de terreur, mais elle éprouve un grand soulagement. Et, en effet, depuis cette période, sa guérison n'a pas cessé de s'affermir de plus en plus.

Conclusion

Le changement qui s'est opéré dans toute la personne de Jeannette sous l'influence progressive du traitement est des plus frappants.

Sa figure vieillotte et étirée est redevenue jeune et jolie. L'expression en est des plus agréables, ayant perdu ce quelque chose d'incertain, de vague et de craintif, tout en ayant gardé sa douceur.

La démarche s'est raffermie ; le boîtement est beaucoup moins accentué, quoique, naturellement, une des jambes soit restée plus courte ; du moins, grâce à un usage plus normal et plus continu de la marche, l'atrophie a-t-elle beaucoup diminué.

Pour terminer, je donnerai, à titre documentaire, encore quelques-uns des rêves que Jeannette a apportés au cours de la dernière période de l'analyse, rêves qui manifestent déjà l'empire naissant que son jugement et sa volonté consciente ont repris sur les tendances inconscientes et infantiles. Ils révèlent également l'orientation nouvelle que notre ancienne malade tendait déjà à prendre vers sa profession future.

En effet, elle a repris sa vie en mains. La contrainte mystérieuse qui la retenait à la maison a disparu, car elle a su conquérir son indépendance en luttant contre ses propres complexes et contre la tyrannie paternelle.

Toutes les « peurs » qui la ligotaient sont vaincues ; elle a appris à juger ses réactions et à mettre un frein à son imagination trop vite emballée.

L'idée du mariage ne l'effraie plus. Mais en attendant, elle

se dévoue déjà corps et âme à la belle œuvre vers laquelle l'orientent les rêves que voici :

Premier rêve : « Je me trouve dans une crèche. Quelqu'un dit en parlant de moi : « Cet enfant là-bas, cela doit être *son* enfant ; il lui ressemble tellement ! » Je me défends : « *Non, ce n'est pas mon enfant, c'est mon enfant adoptif.* » On ne veut pas me croire. Alors je donne votre adresse et l'adresse du Docteur Z... pour que vous certifiiez que j'ai dit la vérité ».

Deuxième rêve : « Avec ce même enfant dans les bras, je parcours une longue route. J'arrive devant une belle maison ; c'est l'asile des enfants. Je suis reçue par des religieuses. *On dit de nouveau que l'enfant me ressemble, mais j'explique que je l'ai trouvé,* que ce n'est pas le mien. Je demande du service dans la maison et on me donne un uniforme. *Je jette avec joie mes anciens vêtements* (symbole de renaissance). J'ôte mes chaussures usées et je mets des sandales et l'uniforme de garde-malade ; puis je me couche toute habillée. Et je me trouve si bien après cette longue course ! »

Le costume (tablier) est évidemment un compromis : c'était en tablier qu'elle se trouvait à son aise, non « déguisée » parce qu'en tablier, enfant, elle avait une fois plu à son père : « Ce n'est qu'en tablier qu'elle est bien », avait-il dit. Toutefois le progrès est indéniable, il réside dans le renoncement à « l'enfant du père » (enfant adopté, enfant trouvé !)

Et voici le troisième rêve, qui marque mieux que les autres sa véritable libération et le « transfert » réalisé : c'est-à-dire que les sentiments fixés jusqu'à présent d'une façon infantile et immuable sur sa mère et son père sont maintenant transférés sur le Docteur Z... et sur moi. C'est notre approbation qu'elle recherche. Ainsi ses sentiments ont perdu leur immutabilité dangereuse et coupable et elle pourra désormais facilement les déplacer encore, sur des personnes nouvelles et les adapter de plus en plus à la réalité présente et vraie.

Ce rêve est ainsi conçu : « J'ai les cheveux blancs. C'est dans un établissement d'enfants pauvres. Tous ces petits malheureux sont autour de moi, nous préparons un grand arbre de Noël. Je me dis à moi-même : « *Mon Dieu quand je pense au passé !* » *Vous et le Docteur Z... êtes invités, vous*

allez arriver ; il règne une grande joie, toute le monde me remercie ».

Ces rêves ont été véritablement prophétiques !

En me quittant, Jeannette avait accepté une situation de gouvernante auprès de jeunes enfants dans une famille riche. Et cela m'a fait le plus grand plaisir d'entendre prononcer par la mère de ces enfants le jugement suivant : « Jamais je n'ai eu auprès de mes enfants une personne mieux équilibrée ! » C'est avec un grand regret que la famille a laissé partir Jeannette après une année de dévouement remarquable. C'est que notre malade avait des visées plus hautes. Elle désirait remplir un poste mieux adapté à ses dons d'éducatrice et répondant plus profondément à son désir intime de consacrer sa vie et ses forces à des enfants pauvres. Elle aspirait aussi à une plus grande indépendance pour réaliser ses idées très personnelles sur l'éducation des enfants, bridée qu'elle était par les principes critiquables des parents.

En effet, elle a pu, une année après l'analyse, assumer le poste de directrice dans un établissement charitable destiné à des enfants pauvres et délaissés. Son profond instinct maternel a ainsi trouvé de quoi se satisfaire. Toutes les riches ressources de sa nature, les dons d'énergie, de dévouement, de fine et chaude sensibilité qu'elle gaspillait jadis à tort et à travers dans ses efforts et ses réactions hystériques pour obtenir la réalisation de ses désirs infantiles et fantaisistes, elle peut maintenant les déverser dans une activité saine et efficace pour le plus grand bien de ses pupilles, ces enfants misérables qui lui sont confiés. Ses douloureuses expériences d'enfant incomprise et malheureuse ne sont ainsi pas perdues. Elle leur doit une singulière pénétration dans l'âme infantile, qu'elle lit, comprend et dirige avec une étonnante facilité, quoique sans aucune connaissance pédagogique ou théorique spéciale, presque uniquement guidée par son intuition et son grand amour de l'enfant, dans lequel elle se retrouve.

Il y a une année déjà qu'elle occupe son poste ; patronesses et médecins ne peuvent assez se louer d'elle ; on lui a déjà offert un autre poste plus important, mais là où elle est, on fait tout pour la garder ; on l'entoure, on la fête ; elle a conquis l'estime et l'affection de tous, supérieurs et subordonnées.

Je ne puis résister à exprimer ici la grande satisfaction que me donne cette réelle résurrection de mon ancienne « petite malade », comme elle aimait à s'appeler, devenue aujourd'hui après tant de souffrances, une grande demoiselle, une directrice importante, veillant à la santé et au bien-être d'une quarantaine d'enfants.

C'est là, si l'on y songe, une très lourde tâche, dont elle s'acquitte pourtant à la perfection, bien mal secondée, et avec un courage et une bonne humeur (même en période d'épidémies) qui forcent l'admiration de tous. Il est vrai qu'elle s'est sentie fatiguée par moment, mais dans sa dernière lettre elle m'écrit : « Je suis guérie ! Je mange et je dors comme tout le monde. Malgré mon travail formidable — je ne puis songer au repos — je me sens plus forte tous les jours ».

C'est pourquoi nous estimons que son cas offrait une démonstration convaincante de la valeur que revêt dans ces sortes de maladies nerveuses la psychanalyse.

Terminons avec une phrase de Jeannette :

« Sans l'analyse je n'aurais plus connu, de ma vie, une seule heure heureuse ».

La Conception du Surmoi

par Ernest Jones

(*Lu devant la Société Psychanalytique de Paris, le 5 avril 1927.*)

Mesdames et Messieurs,

Aujourd'hui pour la première fois j'ai l'honneur de prendre la parole devant la Société française de Psychanalyse ; cependant, je garde le plus agréable souvenir de l'occasion, il y a juste deux ans, où il m'a été donné d'entretenir ce groupe d'auditeurs librement réunis d'où est sortie depuis votre société actuelle. Je tiens donc à vous offrir mes très chaudes félicitations sur les progrès réalisés en un si court laps de temps par ce groupe plein d'ardeur, sur les travaux de votre société elle-même, sur l'activité thérapeutique déployée par chacun de vous individuellement, sur l'initiative que vous ne cessez de montrer en matière de publications. Tout cela est du meilleur augure pour l'avenir.

Mesdames et Messieurs, il y a parmi vous des débutants dans cette brillante carrière, prêts à conquérir pour la psychanalyse tout un nouveau territoire ; à ceux-là, s'ils veulent bien m'écouter, je voudrais offrir un conseil, — le conseil d'un homme qui, regardant hélas en arrière, cristallise, en une seule phrase, ses vingt années d'expériences psychanalytiques. *Gardez-vous de sous-estimer la force des résistances inconscientes* que vous rencontrerez chez vos malades et dans le monde extérieur. Ces résistances peuvent se replier, peuvent se cacher, peuvent être éludées de mille et mille façons ; mais on est constamment obligé de reconnaître, à ses dépens, et non sans dépit, que, par un excès d'optimisme, l'on a, une fois de

plus, répété l'erreur d'estimer au-dessous de leur valeur la vigueur et la durée de ces résistances. L'erreur contraire, je ne l'ai jamais vu commettre.

Le sujet dont je me propose de vous parler aujourd'hui se rattache à l'un des aspects les plus intéressants de ces résistances, — aspect, cependant, qui est loin d'être le seul. Qu'il me soit permis d'ajouter que j'ai choisi ce sujet, non seulement pour son importance intrinsèque et son actualité, mais parce qu'il me fournit l'occasion d'insister sur certaines considérations d'ordre général. Le sujet du surmoi nous offre comme un trait d'union entre la vieille conception de la psychanalyse et la nouvelle, trait d'union intéressant en ce qu'il nous permet d'obtenir une idée très claire des relations entre les deux.

Si, voulant étudier la moëlle épinière, on se contentait d'en examiner une section transversale quelconque, sans aucunement se demander d'où venaient les fibres visibles en section seulement, il est évident que l'on obtiendrait de la sorte des résultats peu satisfaisants ! L'investigation longitudinale s'impose aussi bien que l'investigation transversale. Ici la chose saute aux yeux ; mais combien peu de gens se rendent vraiment compte qu'il en est de même de toute étude scientifique ? Sectionner transversalement n'importe quelle science — et j'entends par là, examiner l'état de cette science à un moment donné de son histoire, sans tracer les antécédents et l'évolution des idées qui la composent — sectionner transversalement une science, c'est se condamner d'avance à n'en avoir qu'une perspective erronée. Cela est particulièrement vrai quand il s'agit d'une branche de la science en pleine et rapide croissance, comme c'est le cas de la psychanalyse, que caractérisent, d'ailleurs, deux traits singuliers : la nouveauté révolutionnaire et le fait d'être essentiellement la création d'une seule intelligence. Quiconque essaierait de comprendre la psychanalyse par la seule lecture des dernières œuvres de Freud, va au-devant du désastre.

La doctrine du surmoi confirme emphatiquement cette thèse. Je me souviens comment à diverses étapes dans l'évolution de la psychanalyse l'intérêt s'est trouvé concentré, pendant deux années peut-être, d'abord sur un aspect, puis sur

un autre, conformément aux dernières découvertes du moment. Aux approches de 1910, par exemple, tout le monde était absorbé par les problèmes du symbolisme, surtout au point de vue de l'interprétation pratique. Chaque jour révélait de nouveaux symboles, chaque jour éclairait d'une lumière plus vive les points d'association servant à forger les chaînons symboliques. C'était à croire, dans ce temps-là, que la première tâche incombant à la psychanalyse, c'était d'apprendre comment interpréter les symboles et que tout le reste s'ensuivrait comme automatiquement. Puis vint le tour du narcissisme, qui pendant un temps accapara tout l'intérêt et ce fut en termes du narcissisme qu'il fallut traduire tous les autres problèmes. On en vint ensuite à discerner la haute importance des problèmes présentés par la résistance et pour faire place à ces nouveaux problèmes, les questions de simple interprétation furent reléguées à l'arrière-plan. Remarquez bien, que je n'ai nullement l'intention d'esquisser ici l'ordre selon lequel se sont développées les plus importantes idées psychanalytiques ; je ne fais que mentionner deux ou trois matières qui, successivement et à bon droit, ont fixé presque toute l'attention. De plus, il importe de noter que s'il en a été ainsi, cela n'a nullement été l'effet d'une vogue scientifique, d'un intérêt éphémère ; nous avons affaire ici à des étapes légitimes par lesquelles, dans le graduel élargissement de notre savoir, le centre d'intérêt a progressé de nouvelle connaissance en nouvelle connaissance. Chacune de ces avances fut plus large, plus profonde, plus riche que la précédente ; on ne peut pas dire qu'elle l'ait remplacée mais seulement qu'elle l'a pour ainsi dire englobée de façon plus compréhensive en lui donnant une perspective plus juste. Mais chaque avance demeurerait imparfaitement intelligible si, en l'examinant, on négligeait celle qui l'a précédée.

Or, depuis trois ou quatre ans, l'intérêt se concentre de façon intense sur les problèmes de la psychologie du moi et tout spécialement sur les problèmes du surmoi et sur ceux, étroitement apparentés, de la culpabilité et de la punition. A en juger par la littérature contemporaine, on pourrait même supposer que la psychanalyse se borne essentiellement à la seule investigation du surmoi. C'est ainsi que tout récemment

un jeune psychanalyste distingué, Alexander, de Berlin, aux vues de qui Reich, de Vienne, apporte un juste correctif, est allé jusqu'à soutenir que l'essence de toute la psychologie des névroses est contenue dans la sentence : *la culpabilité peut s'effacer par la souffrance*. C'est là une affirmation que je n'hésite pas un instant à qualifier de partiale.

Tout cela pourrait nous faire supposer aussi que les travaux importants que dans ces dernières années Freud a publiés sur ce sujet ont révolutionné la psychanalyse presque au point de la créer à neuf. Il est même des gens qui parlent de « la vieille psychanalyse » comme d'une chose désuète et que « la nouvelle psychanalyse » aurait remplacée. Je voudrais, au contraire, vous démontrer aujourd'hui qu'à travers toute l'œuvre de Freud, dans ses anciens comme dans ses plus récents écrits, règne la plus rigoureuse continuité, même en ce qui regarde le surmoi, et que l'ensemble de sa doctrine constitue un tout organique toujours en train d'évoluer et de s'étendre.

Il reste, comme nous allons bientôt le voir, bien des problèmes obscurs en tout ce qui concerne le surmoi, sa genèse, ses fonctions, etc. Néanmoins il y a certaines constatations que nous pouvons regarder comme dès maintenant établies. N'est-il pas acquis, par exemple, que le surmoi résulte de l'identification de l'enfant tantôt avec l'un ou l'autre parent, tantôt avec tous deux, en ce qui a rapport à son conflit avec le complexe d'Œdipe ? Freud n'a-t-il pas spirituellement désigné le surmoi : l'héritier du complexe d'Œdipe ? Et n'est-il pas acquis que *la fonction la plus marquante du surmoi est d'exercer une critique constante contre toute tendance de la part du moi à laisser se rapprocher du conscient les dérivés de la sexualité infantile,* — c'est-à-dire l'inconscient refoulé ?

Mais au fond tout cela est-il si nouveau ? Dès le commencement de ses travaux, Freud s'était représenté les conflits qu'il étudiait comme remontant d'une part à des impulsions sexuelles refoulées, d'origine infantile, et de l'autre à l'ensemble des inhibitions d'origine morale, sociale, esthétique et éthique. Ces inhibitions d'ailleurs, même si quelques-unes d'entre elles représentaient des tendances héritées (ce qu'il n'est pas aisé de prouver) avaient leur source la plus évidente dans l'influence exercée sur l'enfant par les adultes qui l'environnaient,

et notamment par le père ou la mère, ou bien par tous les deux. Donc, les deux conceptions que nous avons choisies comme étant les attributs les plus saillants du surmoi, se rencontrent à l'état embryonnaire dans les tout premiers écrits de Freud.

On se souvient que Freud, alors préoccupé avant tout de démêler les ramifications des diverses impulsions libidinales, se contenta pour le moment d'établir une distinction entre celles-ci et les instincts qu'il dénomma « instincts du moi ». Ces instincts du moi, ou instincts non-sexuels, au nombre desquels étaient comprises les tendances morales et esthétiques responsables du refoulement, furent, pendant un certain nombre d'années, acceptés comme une donnée que l'on se réservait d'approfondir dans la suite. Le premier pas en ce sens eut lieu lorsque Freud se trouva obligé d'admettre que des impulsions libidinales dirigées antérieurement en dehors selon le mode accoutumé, pouvaient, dans des circonstances spéciales et notamment dans le cas de privation ou de refoulement, se trouver dirigées en dedans pour s'appliquer à la personne elle-même, à titre d'objet d'amour. En reconstruisant la mentalité de l'enfant on aboutissait à une nouvelle conclusion : ce processus rétablissait une situation primaire, car, le moi de l'enfant ayant été son premier objet d'amour, cette inversion des impulsions allo-érotiques équivalait effectivement au retour de ces impulsions vers leur source première. De cette façon *on apprit à distinguer entre un narcissisme primaire et un narcissisme secondaire,* et, par conséquent à reconnaître que le narcissisme rencontré en clinique, et qui si souvent résiste à toute intervention curative, est principalement de nature secondaire. L'inévitable corollaire de ces conclusions, c'était que le moi lui-même renfermait certains éléments libidinaux, éléments que Freud cependant a quelquefois nommés désexués pour la raison qu'ils apparaissent sans but sexuel vrai. Ainsi la ligne de démarcation, très nette à l'origine, entre les domaines sexuel et non sexuel de la psyché, devint quelque peu incertaine.

C'est vers le même temps que Freud formula sa doctrine du « moi idéal ». Le *moi idéal* se substitue au moi réel comme objet de la libido narcissiste lorsque deviennent manifestes les imperfections du moi réel. La satisfaction de cette libido n'a

lieu que dans le cas où l'idéal se trouve réalisé, au moins approximativement, par le moi lui-même. Toutes les fois que cette réalisation échoue, qu'un trop large écart sépare le moi et l'idéal, il en résulte un état de mécontentement ou même d'angoisse. *Une institution spéciale se trouve chargée de critiquer le moi et de mesurer son rapport avec le moi idéal.* Tout d'abord Freud fut porté à réclamer pour cette institution une existence indépendante, et pour la distinguer du moi idéal proprement dit il la nomma *conscience ;* plus tard il fusionna les deux conceptions dans celle du surmoi. La conscience joue un rôle prépondérant dans la fonction critique que nous venons de mentionner, par la censure qu'elle exerce sur le contenu latent des rêves, et en stimulant le moi quand il s'agit de refouler des impulsions défendues. Dans son essai sur le narcissisme, publié avant la guerre, Freud énonça que la conscience représentait fondamentalement une incorporation de l'influence critique des parents, et plus tard de celle de la société en général. « L'angoisse sociale » ou la crainte de l'opinion publique serait à ce titre un dérivé de la crainte de la conscience, laquelle à son tour serait un dérivé de la crainte qu'éprouve l'enfant de perdre l'amour de ses parents, autre aspect de la crainte de la castration.

Comme tous ces traits fondamentaux de ce qui s'appelle aujourd'hui la « psychologie du moi » ont constitué pendant de longues années une partie intégrante de l'enseignement de Freud, on se demande naturellement en quoi donc consiste la nouveauté essentielle de ses plus récents travaux sur ce sujet. Sans doute dans la remarquable amplification et dans l'application non moins remarquable de ces principes fondamentaux. Mais je crois pouvoir donner à la question une réponse plus concise et plus frappante. Je dirais que cette nouveauté réside dans la doctrine qui déclare que *la partie la plus importante du surmoi et peut-être même du moi est absolument inconsciente.* Cette découverte suscita aussitôt une foule de nouveaux problèmes. Le seul fait de cette inconscience est cause, par exemple, que l'on se demande quelles raisons il peut y avoir, outre la raison familière du refoulement, pour qu'un processus mental quelconque soit inconscient ; ou alternativement quelles conditions particulières, requises par le refoulement, peu-

vent expliquer pourquoi la partie la plus morale de notre personnalité, c'est-à-dire le surmoi, est inconsciente. Peut-être nous serait-il possible d'éclaircir cette question, si nous voulions tenir compte de la distinction entre les parties consciente et inconsciente du surmoi. Un examen des différences qui les séparent démontre que la partie consciente est acceptée de manière bien plus complète par le moi actuel ; qu'elle correspond, en effet, d'assez près à ce que l'on entend communément par le mot « conscience » et qu'elle porte les traces des nombreuses influences ayant contribué à sa formation. Des considérations de la réalité, l'expérience de la vie réelle y ont joué leur rôle. *La partie inconsciente du surmoi présente, au contraire, une apparence de beaucoup plus irrationnelle* — c'est-à-dire sans rapport avec la réalité ; — elle peut facilement, par exemple, interdire à un homme tout commerce avec sa femme, en le lui représentant comme un péché abominable. Examinée de plus près, elle révèle deux autres traits caractéristiques : les influences qui vont à la façonner dérivent de sources bien moins nombreuses, elles dérivent notamment des parents ; et, en second lieu, les attitudes et les jugements dont elle se compose, sont ceux du tout jeune enfant. Ces derniers traits nous fournissent l'explication du premier ; c'est que *la partie inconsciente du surmoi est demeurée au niveau infantile*. La conscience est une partie de la personnalité ayant besoin, comme n'importe quelle autre, de subir un processus évolutif ; il doit y avoir, cependant, des circonstances qui empêchent ce développement de s'effectuer. Dans d'autres sphères, et notamment dans la sphère psycho-sexuelle, cette inhibition de développement nous est familière, et nous avons coutume de l'attribuer à l'isolement, ou *ségrégation*, de la fonction en question, où Freud nous a appris à reconnaître le résultat du refoulement. Ces considérations nous porteraient à soupçonner que *l'inconscience de la partie profonde du surmoi pourrait avoir de même pour cause quelque processus semblable au refoulement* et qui serait probablement une réaction défensive contre le sentiment douloureux de la culpabilité.

La partie plus ancienne et inconsciente du surmoi est d'une grande conséquence pour ce qui est de notre travail thérapeutique, et c'est même dans cette relation uniquement pratique

que l'on s'est premièrement aperçu de son importance. Dans certains cas Freud s'était heurté à ce qu'il appelle « *la réaction thérapeutique négative* » ; c'est-à-dire qu'après un travail analytique ordinairement suivi d'une amélioration dans l'état du patient, on voyait contre toute attente les symptômes et les souffrances de celui-ci s'aggraver. Il faut croire qu'il y a chez le patient quelque chose l'empêchant de profiter de l'occasion qui lui est offerte d'amélioration subjective, mais qui lui impose aussitôt, comme une sorte de pénitence, un accroissement de souffrance. (Le processus amenant ce résultat n'apparaît aucunement au patient sous la forme de sentiment de culpabilité, mais tout simplement comme un accroissement de souffrance). Les cas où se présente cette réaction malencontreuse offrent les plus grandes difficultés à l'analyste et nécessitent toujours des analyses fort prolongées et qui durent généralement trois ans pour le moins. L'existence de pareils cas montre, une fois de plus, pourquoi il faut user des plus grandes précautions avant de donner un pronostic au début d'un traitement psychanalytique et surtout avant de se prononcer sur la question de sa durée possible, parce qu'il peut vous arriver plus d'une surprise désagréable quand on constate cette réaction, là où, au début l'on n'avait aucune raison de la prévoir. S'il nous était possible de reconnaître dès l'abord les cas de ce type, cela nous serait d'une très grande utilité diagnostique et pronostique. Actuellement cela n'est pas toujours possible. D'après mon expérience, cette réaction est plus rare dans les cas d'hystérie que dans les cas de névrose d'obsession, bien que là aussi il me soit arrivé de la rencontrer ; *c'est surtout dans les analyses de caractère qu'il faut compter la surprendre*. Ces analyses, on le sait, doivent souvent s'effectuer sur des sujets soi-disant normaux — qui n'offrent, c'est-à-dire, nul symptôme de névrose, et qui témoignent d'une organisation mentale, à base défectueuse, il est vrai, mais qui a pleinement suffi aux contingences de la vie. Je pourrais citer, comme exemple, le cas d'un étudiant en médecine, qui, venu chez moi pour s'entraîner au travail d'analyse, s'attendait à compléter son auto-analyse au bout d'une année environ. A part une seule crainte légère, le sujet en question ne décelait pas le moindre symptôme névrotique ; seul indice alarmant, il appar-

tenait évidemment au type à inhibitions. En fait l'analyse présenta les plus grands obstacles et pour son achèvement demanda plus de quatre ans.

Il n'est pas dans mon intention de m'étendre sur les relations du sentiment de culpabilité et de l'*auto-punition* avec la névrose. Ce serait aborder une question qui suscite encore dans les milieux psychanalytiques les débats les plus violents et qui sont loin d'être clos. Bien que certains analystes aient révoqué en doute jusqu'à l'existence de ces relations, j'ose affirmer ma propre conviction, que non seulement elles existent, mais qu'elles sont de la plus haute importance. Ceci apparaît surtout dans les névroses d'obsession, *où les manifestations pathologiques se présentent par groupes de deux, la première symbolisant quelque satisfaction libidinale, la seconde une réaction contre celle-ci.* Il est vrai que ces réactions secondaires peuvent être d'ordre purement défensif, et garder vis-à-vis de l'impulsion défendue une attitude apotropéïque que certains auteurs ont confondue avec l'auto-punition proprement dite. Mais il ne manque pas d'exemples où cette réaction revêt évidemment la forme de représailles, et alors c'est le nom d'auto-punition qui convient. Alexander prétend qu'une auto-punition de ce genre, infligée symboliquement bien entendu, peut bien précéder et même déterminer une manifestation libidinale, laquelle naturellement s'exprime d'ordinaire sous une forme déguisée, sous celle, par exemple, d'un symptôme névrotique ordinaire. Ce même auteur estime que l'acte de pénitence préalable a pour but d'excuser la satisfaction à laquelle il aboutit, comme si la censure, subornée de la sorte, devait relâcher quelque peu sa vigilance. Cette hypothèse, si de nouvelles recherches viennent la corroborer, aura à coup sûr d'importantes répercussions thérapeutiques.

Je voudrais au moins indiquer que celui qui aborde ces problèmes devrait préalablement se former une idée claire de certaines distinctions trop souvent obscurcies sous l'expression « tendance à l'auto-punition » ; par exemple, on a parfois confondu *la tendance à punir* et *la tendance à rechercher la punition,* qui sont deux tendances opposées. L'infliction de ce genre de douleur — (les aiguillons du remords, comme l'on dit) — est un processus nettement actif. Le motif le plus évi-

dent qui y pousse est un motif de défense : une partie de l'esprit cherche à en influencer une autre, notamment le moi, de façon à inhiber les impulsions défendues, capables, est-il supposé, de susciter un danger externe (crainte de la castration). A supposer qu'elle ne soit pas toujours partiellement sexuelle, il est peu douteux que cette tendance ne soit susceptible de sexualisation secondaire et qu'elle ne puisse ainsi elle-même atteindre une fin sadique. La réponse naturelle à cette tendance c'est la douleur, le sens de la culpabilité, que le moi de façon et d'autre s'efforce d'esquiver. Il y parvient soit par les mécanismes complexes de la fuite et de la défense, soit par des représailles, par la révolte (des actes agressifs, par exemple, contre le moi idéal), soit, enfin, par le moyen plus périlleux de l'acceptation, impliquant d'habitude et la pénitence et l'inhibition. L'acceptation elle-même peut se sexualiser, sous forme masochistique, et elle constitue alors le plus typique « besoin de punition » ; lequel, pour peu qu'il ait de la force, oppose à la guérison les plus formidables obstacles. Généralement, les conditions sont plus favorables si le processus d'acceptation est conscient et s'il prend la forme de la douleur, de la honte et du sentiment de culpabilité. Comme perversion masochistique l'acceptation est toujours plus accentuée dans la partie inconsciente du moi, bien qu'elle puisse en envahir ainsi la partie consciente.

Outre cette distinction entre l'actif et le passif, entre le désir d'infliger la douleur et le désir de se la voir infliger, il nous en faut reconnaître deux autres. Chacun de ces processus peut émaner du surmoi ou du moi : la situation présente donc quatre possibilités. De plus, le processus actif et agressif peut être le dérivé immédiat des voix exhortatoires du milieu primitif (les parents par exemple) ou il peut, au contraire, être dirigé contre ces voix. Cela nous donne par conséquent huit permutations possibles et même alors nous sommes loin d'avoir épuisé les facteurs en jeu dans le processus intégral. Le cas le plus simple et sans doute le plus typique est celui où la tendance punitive active, provoquée en dernière analyse par l'exhortation des parents, émane du surmoi et se trouve dirigée contre le moi ; mais, comme nous venons de le voir, ce n'est là qu'un seul d'entre plusieurs cas possibles. Il ne faut

pas non plus oublier que plusieurs de ces possibilités peuvent, à différents moments, opérer dans le même individu, — de sorte que le véritable sens de ces manifestations est souvent fort difficile à démêler.

Il est temps que nous nous occupions de la *genèse du surmoi*. D'où émane-t-il ? De quoi est-il composé ? Ainsi que nous l'avons dit plus haut, nous pouvons considérer comme établi que le surmoi naît de l'identification avec un parent à l'occasion du conflit d'Œdipe. Mais ici les questions se posent en foule et cette affirmation elle-même a besoin d'être qualifiée, car il nous faut considérer qu'il existe probablement un stade de développement que l'on pourrait appeler celui du « pré-surmoi », à peu près comme nous parlons d'un stade prégénital ou de précastration. Nous devinons facilement, par simple procédé d'élimination, que ce stade, pareillement à ces deux autres, doit relever des fonctions alimentaire et excrétoire. Nous ne discutons pas ici la nature de cette relation jusqu'à présent très peu étudiée. Nous nous contentons de poser deux ou trois questions bien naturelles. Quelle est la véritable signification de l'expression « identification avec un parent » ? De quelle nature est ce processus ? Quels sont les motifs, quelles sont les conditions qui le déterminent ? Et à quels facteurs sont dues les importantes variations que nous rencontrons dans la clinique ?

C'est le surmoi, a-t-on dit parfois, qui est responsable de la victoire remportée sur le complexe d'Œdipe, sur les désirs incestueux. A vrai dire, il faudrait y voir moins la cause de ce refoulement, que la méthode grâce à laquelle il devient possible. Quant aux causes, il faut les rechercher dans un stade de développement encore plus ancien et l'on ne peut guère douter que la cause vraiment dynamique ne soit *la crainte*. Freud, dans son livre tout récent : « Hemmung, Symptom und Angst », a montré de façon lumineuse qu'il nous est possible ici de remonter plus loin encore que le complexe de castration, qui est très net et que nous connaissons si bien. Ce complexe est précédé d'un état plus généralisé, où le moi de l'enfant répond à la privation (*Versagung*), au manque de satisfaction érotique, par l'angoisse ou par la colère. Il est probable que l'enfant ressent toujours ce refus de satisfaction, même invo-

lontaire, comme un acte hostile et qui exprime la désapprobation de ce qu'il demande. Nous constatons ici les premières lueurs de ce qui deviendra plus tard sentiment de culpabilité, bien qu'elles deviennent sentiment de culpabilité seulement lorsque la privation extérieure représente un processus actif de la part du parent.

A ce propos, il faut remarquer qu'*il existe entre les deux sexes une différence importante dont les vastes conséquences se décèleront plus tard*. Chez le garçon, l'idée d'une opposition active se concentre rapidement sous forme d'une crainte de la castration ; chez la fille, l'idée qui prédomine et demeure, c'est plutôt celle de la simple privation. Chez le garçon, la crainte porte sur le père, que l'enfant sent plus hostile à sa vie sexuelle que ne l'est la mère, tandis que chez la fille la crainte se trouve, en grande partie, associée avec le refus de satisfaction de la part du père. Il en résulte que la fille reste de beaucoup plus sensible que le garçon à toute désapprobation que pourrait manifester l'objet d'amour. Il n'y a pas d'homme au monde qui ne le sache. (Ces faits expliquent bien pourquoi dans l'histoire, c'est toujours l'homme qui a joué le rôle prépondérant dans l'élaboration des codes moraux et religieux). Vous savez bien cependant que dans le cas d'homosexualité les rôles respectifs, tels que je les ai décrits, sont modifiés. La part qui revient alors au père dans le développement du surmoi de la fille est plus large encore, tandis que, pour la formation du surmoi du garçon elle est, au contraire, amoindrie ; la crainte de castration éprouvée par le garçon est maintenant rapportée à la mère et chez la fille la crainte générale, rapportée au père, revêt nettement aussi le caractère de la crainte de la castration.

A ce point, nous risquons de nous engager dans une foule de questions fort controversées et dont chacune, si l'on voulait sérieusement l'éclaircir, exigerait une conférence à part. Reste cependant un seul point sur lequel, avant de terminer, je désirais attirer votre attention. Lorsque nous déclarons que l'enfant, incorporant par voie d'identification dans son moi l'objet d'amour, érige de la sorte un moi modifié, noyau du surmoi, cela n'arrive qu' *à la suite d'un renoncement que lui impose de force majeure, l'inaccessibilité de l'objet*. Il ne s'ensuit pas nécessairement que l'objet ainsi incorporé soit l'objet d'amour

primaire, et normalement il ne l'est pas. D'après mon expérience personnelle, il faut, pour que l'identification se produise, qu'il y ait attitude d'*ambivalence* envers la personne intéressée. Normalement, l'ambivalence d'un garçon envers sa mère étant insuffisamment prononcée, l'identification ne peut avoir lieu ; elle s'effectue donc principalement avec le père. Pareillement l'identification normale de la fille est avec la mère, bien que le parent hétérosexuel joue chez elle un rôle plus grand que chez le garçon. Dans l'homosexualité l'identification du garçon est principalement avec la mère, celle de la fille presque exclusivement avec le père. Nous aboutissons donc à la loi générale que le surmoi est d'origine principalement homosexuelle, c'est-à-dire qu'il émane de l'*identification avec le parent du sexe dont se sent être l'enfant* mais qui n'est pas nécessairement son sexe réel.

Mesdames et Messieurs, je viens de vous donner une simple esquisse d'un sujet très complexe. J'ai répondu à bien peu des questions que j'ai posées. Peu importe, toutefois, si j'ai réalisé le but que je me proposais et qui était de mettre en lumière certains principes directeurs qui doivent guider l'investigation des problèmes de détail et surtout si j'ai pu vous donner quelque idée de la continuité qui préside au développement de la conception du surmoi.

MÉMOIRES ORIGINAUX

(*PARTIE APPLIQUÉE*)

Une Névrose démoniaque au XVIIe siècle

par S. FREUD.

Traduit de l'allemand par Mme Edouard Marty

Traduction revue par Marie Bonaparte.

A paru d'abord dans *Imago,* tome IX (1923) cahier 1 : Psychologie religieuse.

Nous avons vu, en étudiant les névroses de l'enfance, qu'on y découvre à l'œil nu bien des choses qui, plus tard, ne se révèleront plus qu'à une investigation approfondie. Nous pouvons nous attendre à faire une constatation analogue au sujet des maladies névrotiques des siècles passés, à condition d'être prêts à les reconnaître sous d'autres noms que nos névroses actuelles. Ne nous étonnons pas si les névroses de ces temps lointains se présentent sous un vêtement démonologique, tandis que celles de notre temps actuel, si peu psychologique, assument, déguisées en maladies organiques, une allure hypochondriaque. Plusieurs auteurs, Charcot en tête, ont, ainsi que l'on sait, discerné les manifestations de l'hystérie dans les représentations, que l'art nous a transmises, de possession démoniaque et d'extase ; il n'eût pas été difficile de découvrir, dans

l'histoire de ces malades, le contenu de la névrose, pour peu qu'on y eût alors prêté plus d'attention.

La théorie démonologique de ces sombres temps avait raison contre toutes les interprétations somatiques de la période des « sciences exactes ». Les possessions répondent à nos névroses que nous expliquons en faisant de nouveau appel à des forces psychiques. Pour nous, les démons sont des désirs mauvais, réprouvés, découlant d'impulsions repoussées, refoulées. Nous écartons simplement la projection, que le Moyen-âge avait faite, de ces créations psychiques dans le monde extérieur ; nous les laissons naître dans la vie intérieure des malades où elles résident.

I

L'Histoire du peintre Christophe Haitzmann

Je dois à l'aimable intervention du D[r] R. Payer-Thurn, Conseiller de Cour (*Hofrat*), directeur de la Bibliothèque autrefois impériale et royale des Fidéicommis à Vienne, d'avoir pu avoir un aperçu d'une de ces névroses démonologiques du dix-septième siècle. Payer-Thurn avait découvert dans la Bibliothèque un manuscrit provenant du Pèlerinage de Mariazell, dans lequel se trouve rapportée en détail une miraculeuse délivrance d'un pacte avec le diable, accomplie par la grâce de la Sainte Vierge Marie. Son intérêt fut éveillé par le rapport qu'avait ce sujet avec la légende de Faust, ce qui l'engagera à exposer et travailler ce sujet à fond. Mais lorsqu'il découvrit que la personne dont le salut y est décrit souffrait de crises convulsives et de visions, il s'adressa à moi pour avoir un avis médical sur ce cas. Nous sommes convenus de publier indépendamment et séparément nos travaux. Je lui exprime mes remerciements pour l'idée qu'il m'a donnée de ce travail, ainsi que pour l'aide qu'il m'a prêtée maintes fois dans l'étude du manuscrit.

Cette histoire démonologique d'un malade nous apporte vraiment un précieux fonds qui sans beaucoup d'interpréta-

tion s'offre au grand jour de même que tel filon de mine se découvre, livrant en métal vierge ce qu'ailleurs on ne retire que péniblement du minerai par la fusion.

Le manuscrit, dont j'ai devant moi une copie exacte, se divise en deux parties absolument différentes : une relation rédigée en latin par l'écrivain ou compilateur monacal et un fragment du journal du patient écrit en allemand. La première partie contient l'avant-propos et la guérison miraculeuse proprement dite ; la deuxième n'a pas pu avoir d'importance pour les gens d'Eglise, elle n'en est que plus précieuse pour nous. Elle contribue beaucoup à fortifier notre jugement encore hésitant sur ce cas de maladie, et nous sommes bien fondés à remercier ces Religieux d'avoir conservé ce document bien qu'il n'ait pu servir en rien leurs tendances, mais soit plutôt allé à l'encontre d'elles.

Avant de pénétrer plus avant dans l'étude de la petite brochure manuscrite intitulée : « *Trophaeum Mariano-Cellense* », je dois raconter une partie de son contenu que j'emprunte à l'avant-propos.

Le 5 septembre 1677, le peintre Christophe Haitzmann, un Bavarois, fut amené avec une lettre d'introduction du curé de Pottenbrunn (Basse Autriche) à Mariazell, tout près de là (1). Il avait séjourné plusieurs mois à Pottenbrunn, y exerçant son art, avait été saisi là-bas, le 29 août, dans l'église, de terribles convulsions, et, lorsque les jours suivants celles-ci se renouvelèrent, le *Praefectus Dominii Pottenbrunnensis* l'avait examiné, lui avait demandé ce qui le tourmentait, si peut-être il s'était laissé engager en un commerce défendu avec l'Esprit Malin (2). Là dessus il avoua qu'en effet, il y avait neuf ans, à une époque de découragement relativement à son art et d'incertitude touchant sa propre subsistance, il avait cédé aux sollicitations du Diable qui était venu neuf fois le tenter, et s'était engagé par écrit à lui appartenir corps et âme à l'expiration de ce temps. Cette échéance approchait : le 24 du mois

(1) L'âge du peintre n'a été indiqué nulle part. On peut supposer, d'après l'ensemble, que c'était un homme de 30 à 40 ans, probablement plus près de la limite inférieure. Il est mort, comme on le verra, en 1700.

(2) Nous ne faisons qu'effleurer ici la possibilité que ces questions aient donné l'idée, « suggéré » au patient le fantasme de son pacte avec le Diable.

courant (1). Le malheureux s'en repentait et était persuadé que seule la grâce de la Mère de Dieu, de la Vierge de Mariazell, pourrait le sauver en forçant le Malin à lui rendre le pacte écrit par lui avec du sang. C'est pourquoi on se permettait de recommander à la bienveillance des bons Pères de Mariazell *miserum hunc hominem omni auxilio destitutum.*

Voilà ce que dit le curé de Pottenbrunn, Leopoldus Braun, le 1er septembre 1677.

Je puis maintenant poursuivre l'analyse du manuscrit. Il se compose donc de trois parties :

1° D'un titre en couleur qui représente la scène du pacte et celle de la délivrance dans la chapelle de Mariazell ; sur la feuille suivante se trouvent, coloriés aussi, huit dessins des apparitions ultérieures du Diable avec de courtes notices en langue allemande. Ces images ne sont pas des originaux, mais des copies — de fidèles copies ainsi qu'il est solennellement assuré — d'après les peintures primitives de Chr. Haitzmann ;

2° Du *Trophaeum Mariano-Cellense* proprement dit (en latin) ouvrage d'un compilateur religieux, qui, à la fin, signe P. A. E. et qui ajoute à ces lettres quatre lignes de vers contenant sa biographie. La conclusion comporte une attestation de l'Abbé Kilian de Saint-Lambert, du 12 septembre 1729, qui, d'une écriture différente de celle du compilateur, confirme la parfaite concordance du manuscrit et des images avec les originaux conservés dans les archives. On ne dit pas en quelle année le *Trophaeum* fut composé. Nous sommes libres d'admettre qu'il le fut l'année même où l'abbé Kilian donna l'attestation, c'est-à-dire en 1729, ou bien, comme la dernière date mentionnée dans le texte est 1714, de situer le travail du compilateur à une époque quelconque entre 1714 et 1729. Le miracle qui devait être préservé de l'oubli par cet écrit eut lieu en 1677, donc 37 à 52 années auparavant ;

3° Du journal du peintre rédigé en allemand, qui s'étend du moment de sa délivrance dans la chapelle jusqu'au 13 janvier de l'année suivante 1678. Il est intercalé dans le texte du *Trophaeum* peu avant la fin de celui-ci.

Deux écrits forment le fond du *Trophaeum* proprement dit :

(1) *Quorum et finis 24 mensis hujus futurus appropinquat.*

la lettre d'introduction, déjà mentionnée, du curé Léopold Braun de Pottenbrunn du 1er septembre 1677, et la relation de l'abbé Franciscus de Mariazell et Saint-Lambert, qui décrit la guérison miraculeuse, le 12 septembre 1677, datée par conséquent de peu de jours plus tard. Le rédacteur ou compilateur P. A. E. nous offre une introduction qui fond en quelque sorte les deux documents ; il y ajoute ensuite quelques paragraphes de liaison de peu d'importance, et, à la fin, une relation des aventures postérieures du peintre, d'après des informations recueillies en 1714 (1).

Les précédents du peintre se trouvent donc relatés trois fois dans le *Trophaeum*.

1. Dans la lettre d'envoi du curé de Pottenbrunn.
2. Dans le rapport solennel de l'Abbé Franciscus.
3. Dans l'introduction du rédacteur.

Il ressort de la comparaison de ces trois sources certains désaccords qu'il ne sera pas inutile de rechercher.

Je peux continuer maintenant l'histoire du peintre. Après qu'il eut longtemps fait pénitence et prié à Mariazell, il obtint, le 8 septembre, fête de la Nativité de la Vierge, vers l'heure de minuit, du Diable, apparu dans la chapelle sainte sous la forme d'un dragon ailé, la restitution du pacte écrit avec du sang. Nous apprendrons plus tard, à notre grande surprise, que, dans l'histoire du peintre Chr. Haitzmann, il y a deux pactes avec le diable, un premier écrit à l'encre noire et un autre, écrit avec du sang. Dans la scène de conjuration qui a été communiquée, il est question, ainsi que du reste le fait voir l'image du titre, du pacte écrit en lettres de sang, donc du pacte écrit en dernier.

Ici pourrait surgir en nous, sur la foi à accorder aux pieux rapporteurs, un scrupule qui nous avertirait de ne pas prodiguer notre peine sur un produit de superstition monacale. Il est relaté que plusieurs ecclésiastiques, dont les noms sont donnés, ont prêté assistance tout le temps à l'exorcisé et qu'ils étaient présents pendant l'apparition du Diable dans la chapelle. Si l'on devait prétendre qu'eux aussi ont vu le dragon diabolique lorsqu'il tendit au peintre le billet écrit en

(1) Ceci confirmerait que le *Trophaeum* fut aussi rédigé en 1714.

rouge (*Schedam sibi porrigentem conspexisset*), nous nous trouverions devant plusieurs hypothèses désagréables dont celle d'une hallucination collective serait encore la moins gênante. Toutefois le texte même de l'attestation dressée par l'abbé Franciscus met fin à ce doute. Il n'y est nullement soutenu que les prêtres assistants aient aussi aperçu le Diable, il y est honnêtement et simplement dit que le peintre s'arracha subitement des mains des prêtres qui le tenaient pour se précipiter vers le coin de la chapelle où il vit l'apparition et qu'ensuite il revint le billet à la main (1).

Le miracle était grand, le triomphe de la Sainte Mère de Dieu sur Satan indubitable, mais la guérison ne fut malheureusement pas durable. Qu'il soit bien mis en évidence, une fois encore, à l'honneur des prêtres, qu'ils n'ont pas passé ce fait sous silence. Le peintre quitta Mariazell peu de temps après, en très bon état et se rendit à Vienne où il demeura chez une sœur mariée. C'est là que recommencèrent, le 11 octobre, de nouvelles crises, la plupart très graves, dont le journal rend compte jusqu'au 13 janvier. C'étaient des visions, des absences, pendant lesquelles il éprouvait et voyait les choses les plus diverses, des états convulsifs accompagnés des sensations les plus douloureuses, une fois un état de paralysie des jambes et ainsi de suite. Cette fois pourtant ce n'était pas le diable qui le visitait, c'étaient de saints personnages, le Christ, la Sainte Vierge elle-même. Chose étrange, il ne souffrit pas moins sous l'influence de ces saintes apparitions et de par les punitions qu'elles lui infligeaient, qu'autrefois de par ses rapports avec le Diable. Dans son journal il embrasse aussi ces nouveaux événements sous la rubrique d'apparitions du Diable et se plaignit « *de maligni Spiritus manifestationes* » lorsqu'il retourna en mai 1678 à Mariazell.

Il donna aux Religieux, comme motif de son retour, le fait qu'il avait encore à réclamer au Diable un autre pacte écrit précédemment à l'encre (2). Cette fois encore la Sainte Vierge

(1) ...*ipsumque Daemonem ad Aram Sac. Cellae per fenestrellam in cornu Epistolæ Schedam sibi porrigentem conspexisset eo advolans e Religiosorum manibus, qui eum tenebant, ipsam Schedam ad manum obtinuit,...*

(2) Celui-ci, dressé au mois de septembre 1668, aurait, neuf ans et demi plus tard, c'est-à-dire en mai 1678, dépassé depuis longtemps la date de son échéance.

et les pieux Pères obtinrent pour lui que sa prière fût exaucée. Mais la relation passe sous silence de quelle façon cela eut lieu. Elle ne dit qu'en peu de mots : « *qua juxta votum reddita* ». De nouveau il pria et obtint que le billet lui fût rendu. Se sentant alors tout dégagé, il entra dans l'Ordre des Frères de la Miséricorde.

On est de nouveau amené à reconnaître que, malgré la tendance notoire de son travail, le compilateur ne s'est pas laissé induire à dévier de la véracité qu'on est en droit d'exiger dans la relation d'une histoire de malade. Car il ne cache pas ce qu'a donné, après le départ du peintre, l'enquête faite auprès des autorités du couvent des Frères de la Miséricorde en 1714. Le R. P. Provincial rapporte que le frère Chrysostomus a encore été en butte à plusieurs reprises aux assauts de l'Esprit Malin qui voulait l'entraîner à faire un nouveau pacte, cela seulement, il est vrai, quand « il avait bu de vin un peu trop » (1) mais qu'avec la grâce de Dieu il avait toujours été possible de repousser le Diable. Le frère Chrysostomus est ensuite mort « doucement et plein de consolations » (2) de la fièvre hectique, au couvent de l'Ordre, à Neustatt sur la Moldava.

II

Le motif du pacte avec le Diable

Si nous regardons ce pacte diabolique comme l'histoire d'une maladie névrotique, notre intérêt se portera avant tout sur le problème de sa motivation qui est d'ailleurs en relation intime avec son point de départ. Pourquoi se livre-t-on au Diable ? Il est vrai que le D[r] Faust, méprisant, demande : Que peux-tu bien donner, pauvre diable que tu es ? Mais il n'a pas raison : le Diable possède, à offrir contre la rançon d'une âme immortelle, toutes sortes de choses que les hommes estiment fort haut : richesse, sécurité dans le danger, puis-

(1) « wenn er etwas mehrers von Wein getrunken ».
(2) « sanft und trostreich ».

sance sur les hommes et sur les forces de la Nature, même arts magiques, mais, avant toute chose, de la jouissance, la jouissance de belles femmes (1). Quel peut alors avoir été pour Christophe Haitzmann le motif de son pacte ?

Par extraordinaire ce n'est aucun de ces désirs si naturels. Pour écarter toute hésitation il suffit d'examiner les courtes notices dont le peintre accompagne les apparitions du Diable qu'il a peintes. Par exemple voici ce que dit la note de la troisième vision :

« *C'est pour la troisième fois qu'il m'est apparu au cours d'un an et demi sous cet affreux aspect, un livre à la main dans lequel il n'y avait que de la sorcellerie et de la magie noire...* » (2).

Mais par la notice accompagnant une apparition plus tardive nous apprenons que le Diable lui fait de vifs reproches parce qu' « *il aurait brûlé le livre déjà mentionné* » (3) et menace de le mettre en pièces s'il ne peut de nouveau le lui procurer.

Dans la quatrième apparition il lui montre une grande bourse jaune et un gros ducat, et lui promet de lui en donner toujours autant qu'il en désirerait « *mais je n'ai du tout accepté cela* » (4) peut se vanter le peintre.

Une autre fois il exige de lui qu'il s'amuse, se distraie. A quoi le peintre remarque « ce qui, en effet, est arrivé sur sa demande, mais je n'ai jamais continué plus de trois jours, et je me suis immédiatement de nouveau abstenu » (5).

Si donc il refuse magie, argent, plaisirs, bien moins encore

(1) Voyez dans Faust I (scène du cabinet de travail).

Ich will mich hier zu deinem Dienst verbinden
Auf deinen Wink nicht rasten und nicht ruhn ;
Wenn wir uns drüben *wieder finden.*
So sollst du mir das Gleiche thun.

Je veux m'engager ici à te servir
Sans relâche et sans répit t'obéir
Quand nous nous retrouverons *là-bas*
Tu devras me rendre la pareille.

(2) « *Zum driten ist er mir in anderthalb Jahren in disser abscheühlichen Gestalt erschinen, mit einen Buuch in der Handt, darin lauter Zauberey und schwarze Kunst war begrüffen.* »

(3) « *Sein vorgemeldtes Buuch verbrennt.* »

(4) « *Aber ich solliches gar nicht angenomben.* »

(5) « *Welliches zwar auch auf sein begehren geschehen aber ich yber drey Tag nit continuirt, und gleich widerumb aussgelöst worden.* »

en eût-il fait la stipulation d'un pacte, aussi éprouve-t-on vraiment le besoin de savoir ce que ce peintre attendait à proprement parler du Diable lorsqu'il s'est voué à lui. Il doit pourtant avoir eu une raison quelconque pour entrer en contact avec le Diable.

Le *Trophaeum* donne en fait sur ce point un renseignement sûr. Devenu mélancolique, il ne pouvait ou ne voulait plus bien travailler et se mettait en souci pour l'entretien de son existence, donc dépression mélancolique avec inhibition de travail et crainte (bien fondée) pour sa subsistance. Nous voyons que nous avons bien affaire à une histoire de malade et nous apprenons aussi quelle était la cause de cette maladie que le peintre lui-même nomme expressément une mélancolie (« *je devais pour cela m'amuser et chasser la mélancolie* ») (1). De nos trois sources, la première, la lettre d'introduction du curé ne mentionne que l'état dépressif (« *dum artis suœ progressum emolumentumque secuturum pusillanimis perpenderet* ») mais la deuxième, le rapport de l'abbé Franciscus sait encore nous nommer le point de départ de ce découragement ou dépression car il dit ici « *accepta aliquâ pusillanimitate e x m o r t e p a r e n t i s* », et, de même dans l'avant-propos du compilateur il est dit dans les mêmes termes, mais en les intervertissant : *ex morte parentis accepta aliquâ pusillanimitate*. Donc, son père était mort, il en était devenu mélancolique, alors le Diable était venu à lui, lui avait demandé pourquoi il était si bouleversé et si triste et lui avait promis « de l'aider de toutes manières et de l'assister » (2).

Voilà donc un individu qui s'adonne au Diable dans le but d'être délivré d'une dépression psychique. A coup sûr un excellent motif, d'après quiconque peut se mettre à la place de qui souffre les tourments d'un pareil état et qui, de plus, sait combien peu l'art médical s'entend à soulager ce mal. Et cependant par un seul de ceux qui ont suivi jusqu'ici ce récit ne pourrait deviner en quels termes le pacte fait avec le Diable (ou plutôt les deux pactes, un premier écrit à l'encre et un

(1) « *Solte mich darmit belustigen und melancoley vertreiben.* »

(2) *Auf alle Weiss zu helfen und an die Handt zu gehen.*
Voir l'image I du titre et la légende qui l'accompagne, le Diable représenté en « honnête bourgeois » (*Ersamen Bürgers*).

deuxième écrit environ un an plus tard avec du sang, tous deux soi-disant conservés dans le trésor de Mariazell et reproduits dans le Trophaeum) en quels termes, dis-je, ces pactes ont été formulés.

Ces pactes nous apportent deux grandes surprises. Non seulement ils ne stipulent pas une obligation de la part du Diable qu'il serait forcé de tenir en retour du salut éternel abandonné en gage, mais encore c'est le peintre lui-même qui doit satisfaire à une exigence du Diable. Cela nous paraît tout à fait illogique, absurde, que cet homme joue son âme non pour quelque chose qu'il doive recevoir du Diable, mais pour quelque chose qu'il doive accomplir pour celui-ci. Et plus étrange encore est l'obligation qui lie le peintre.

Première « Syngraphe », écrite à l'encre :

Moi, Christophe Haitzmann, je signe ici me vouant à ce seigneur comme son propre fils pour neuf ans. Année 1669.

Deuxième, écrite avec du sang :

Anno 1669.

Christophe Haitzmann. Je m'engage par écrit à ce Satan, promettant d'être son propre fils et dans neuf ans de lui appartenir corps et âme (1).

Tout étonnement cesse cependant lorsque nous disposons le texte du pacte de telle sorte que ce qui y est indiqué comme exigence du Diable représente plutôt ce qu'il promet de faire, par conséquent, ce que le peintre exige de lui. Alors ce pacte énigmatique prendrait un sens direct et il pourrait être interprété ainsi : Le Diable s'engage pour 9 ans envers le peintre, à remplacer son père décédé. Passé ce temps le peintre tombe corps et âme en sa possession, selon la formule d'usage dans ce genre de marchés. Le cours des idées du peintre qui a motivé son pacte semble donc être le suivant : Il a perdu, de par la mort de son père toute envie et capacité de travail ; si donc il

(1) *Ich Christoph Haitzmann unterschreibe wich diesen Herrn sein leibeigener Sohn auf* 9 *Jahr.* 1669 *Jahr.*

Anno 1669.
Christoph Haitzmann. Ich verschreibe mich dissen Satan, ich sein leibeigner Sohn zu sein, und in 9 *Jahr ihm mein Leib und Seel zuzugeheren.*

trouve un ersatz de ce père, il espère récupérer cette perte. Qui est devenu mélancolique par suite de la mort de son père doit donc avoir aimé celui-ci. Mais il est alors bien extraordinaire qu'un tel homme puisse avoir l'idée de prendre le Diable comme ersatz du père bien-aimé.

III

Le Diable comme ersatz du père

Une froide critique, je le crains, ne nous accordera pas d'avoir démontré sans conteste le sens du pacte avec le Diable par cette interprétation renversée. Elle pourra donc nous faire là-contre deux objections. Premièrement : qu'il n'est pas nécessaire de considérer le pacte comme un contrat concernant les engagements des deux parties. Qu'au contraire il ne contient que l'obligation du peintre, celle du Diable était restée exclue du texte, en quelque sorte « *sous-entendue* » (1). Or le peintre s'engage doublement, d'abord à se considérer comme fils du Diable pendant neuf ans, ensuite à lui appartenir entièrement après sa mort. Par là se trouve écarté un des fondements de notre conclusion.

La deuxième objection consistera à dire qu'on n'est pas autorisé à donner un poids trop spécial à l'expression : être le propre fils du Diable, qu'elle pouvait n'être qu'une manière de parler courante telle qu'ont pu la comprendre Messieurs les ecclésiastiques. Ceux-ci ne traduisent pas dans leur latin la filiation promise dans les pactes, mais se contentent de dire que le peintre s'était voué, « *mancipavit* », au Malin, prenant sur lui de mener une vie pécheresse, de renier Dieu et la Sainte Trinité. Pourquoi nous éloigner de cette interprétation qui tombe sous le sens et n'a rien de forcé ? (2) il en serait tout

(1) En français dans le texte. (N. de la tr.).

(2) Nous conviendrons nous-même, dans le fait, lorsque nous examinerons quand et pour qui ces pactes ont été rédigés, que leur texte devait être conçu en termes habituels et faciles à saisir pour tous. Mais il nous suffira qu'il conserve une ambiguïté à laquelle pourra se rattacher notre interprétation.

simplement ainsi: quelqu'un, dans le tourment et la perplexité d'un état de dépression mélancolique se voue au Diable auquel il reconnaîtrait aussi le plus fort pouvoir thérapeutique. Nous n'avons pas à nous préoccuper plus que cela de ce que cette dépression provienne de la mort du père ; elle aurait pu tout aussi bien avoir eu un autre point de départ. Voilà qui paraît fort et raisonnable. De nouveau s'élève contre la psychanalyse le reproche de compliquer de simples circonstances d'une manière subtile ou vétilleuse, de voir des mystères et des problèmes là où il n'en existe pas et d'arriver à cela en appuyant outre mesure sur de petites choses accessoires telles qu'on peut en rencontrer partout, leur faisant porter les conclusions les plus vastes et les plus étranges. Nous ferions en vain valoir, là contre, qu'en rejetant ainsi l'analyse, beaucoup d'analogies frappantes se trouvent supprimées, tant de délicats enchaînements détruits, que nous eussions pu montrer dans ce cas. Les contradicteurs diront que ces analogies et ces enchaînements n'existent tout simplement pas, mais qu'ils sont introduits par nous dans le cas avec une ingéniosité superflue.

Je ne ferai pas précéder ma réponse de ces mots : soyons honnêtes ou soyons francs, car c'est ce qu'on doit toujours pouvoir être sans prendre pour cela un élan spécial, mais je conviendrai en quelques simples mots de ceci : je suis sûr que si quelqu'un ne croit pas déjà à la valeur de la manière de penser psychanalytique, ce n'est pas par le cas du peintre Chr. Haitzmann au XVIII[e] siècle qu'il se laissera convaincre. Ce n'est d'ailleurs pas du tout mon intention de me servir de ce cas comme preuve de la validité de la psychanalyse ; je pose bien plutôt comme d'abord admise la psychanalyse et je m'en sers ensuite pour élucider la maladie démonologique du peintre. Ce droit, je le prends du fait du succès de nos recherches sur la nature des névroses en général. On peut maintenant assurer, en toute modestie, qu'aujourd'hui les plus obtus même de nos contemporains et de nos confrères commencent à admettre qu'on ne saurait atteindre sans l'aide de la psychanalyse aucune intelligence des états névrotiques.

« Ces flèches seules conquièrent Troie, elles seules », reconnaît Ulysse dans le *Philoctète* de Sophocle.

S'il est juste de considérer le pacte avec le Diable de notre

peintre comme un fantasme névrotique, une estimation psychanalytique de celui-ci n'a point à chercher d'excuses. De petits indices ont aussi leur sens et leur valeur, tout particulièrement quand il s'agit de discerner les conditions dans lesquelles la névrose prend naissance. On peut, il est vrai, aussi bien les sur-estimer que les sous-estimer, et c'est une question de tact de sentir jusqu'à quel point on peut leur accorder de valeur. Mais si quelqu'un ne croit pas à la psychanalyse, et pas même au Diable, on ne peut que lui abandonner le soin de savoir ce qu'il fera du cas du peintre, soit qu'il réussisse à l'expliquer par ses propres moyens, soit qu'il n'y trouve rien qui puisse avoir besoin d'être éclairci.

Nous revenons donc à notre hypothèse : le Diable, auquel notre peintre se voue, doit lui servir directement d'ersatz du père. A cela répond aussi le personnage sous la forme duquel il lui apparaît en premier, un honorable bourgeois d'un certain âge, avec une barbe brune, un manteau rouge, un chapeau noir, la main droite appuyée sur une canne, un chien noir à côté de lui (Image 1) (1). Plus tard, son apparition devient toujours plus effrayante, on pourrait dire plus mythologique : cornes, serres d'aigles, ailes de chauve-souris contribuent à former son équipement. Finalement il apparaît dans la chapelle sous forme de dragon volant. Nous devrons revenir plus tard sur un autre détail précis de sa conformation.

Il semble vraîment bien étrange qu'on choisisse le Diable comme ersatz d'un père aimé, toutefois cela ne l'est qu'à première vue, car nous connaissons bien des choses capables d'amoindrir notre surprise. D'abord, nous savons que Dieu est un ersatz du père ou, plus justement, un père exalté, ou bien encore une copie du père tel qu'on le voyait et qu'on éprouvait sa présence dans l'enfance, l'individu dans sa propre enfance, et le genre humain dans les temps ancestraux comme père de la horde primitive. Plus tard l'individu considéra son père différemment, le vit en quelque sorte amoindri, mais cette première image enfantine se maintint et se fondit avec les vestiges traditionnels du souvenir du père ancestral pour former la représentation de Dieu chez l'individu. Nous savons

(1) Dans Gœthe, le Diable lui-même sort d'un chien noir de ce genre.

aussi, par l'histoire intime de l'individu telle que la découvre l'analyse, que les rapports avec ce père furent, peut-être dès le début, ambivalents, ou en tous cas le devinrent bientôt, c'est-à-dire qu'ils comprenaient deux courants émotifs contraires, non pas seulement un sentiment tendrement soumis mais un autre aussi d'hostilité et de défi. Cette même ambivalence, selon notre manière de voir, domine les rapports de l'humanité avec sa divinité. C'est par ce conflit sans fin existant, d'une part, entre la nostalgie du père, et d'autre part la crainte et le défi filial que nous avons pu nous expliquer d'importants caractères et de décisives évolutions des religions (1).

Nous savons du mauvais Démon qu'il est considéré comme antagoniste de Dieu et pourtant comme participant de très près à la nature divine. Son histoire toutefois n'est pas aussi bien approfondie que celle de Dieu, toutes les religions n'ont pas adopté le mauvais Esprit, l'adversaire de Dieu ; son prototype dans la vie individuelle reste d'abord dans l'ombre. Mais ce qui est certain, c'est que des dieux peuvent devenir de méchants démons lorsque de nouveaux dieux les refoulent. Quand un peuple est vaincu, il n'est pas rare que les dieux tombés se muent en démons pour le peuple vainqueur. Le mauvais Démon de la foi chrétienne, le Diable du Moyen-âge, était lui-même, selon la mythologie chrétienne, un ange déchu, de même essence que Dieu. Il n'est pas besoin de grande finesse analytique pour deviner que Dieu et Diable étaient identiques au début, une personnalité unique, qui, plus tard, fut scindée en deux parts, avec chacune des qualités opposées (2). Dans les temps encore primitifs des religions, Dieu avait lui-même tous les traits effrayants qui, par la suite, furent réunis dans son pendant contraire.

C'est le procédé, qui nous est bien connu, de décomposition d'une représentation comprenant opposition et ambivalence en deux contraires violemment contrastés. Mais les contradictions dans la nature primitive de Dieu sont un miroir de l'ambiva-

(1) Voyez *Totem et Tabou* et pour le détail Th. Reik, *Problèmes de psychologie religieuse (Probleme der Religions psychologie)*, I, 1919.

(2) Voyez Th. Reik, *Le propre dieu et le dieu étranger (Der eigene und der fremde Gott)*. (Imago Bücher III 1923) dans le chapitre : *Dieu et diable.*

lence qui domine le rapport d'un individu avce son père effectif. Si le Dieu bon et juste est un ersatz du père, comment s'étonner que l'attitude opposée, de haine, de crainte et de récrimination, se soit formulée dans la création de Satan. Le père serait par conséquent le modèle primitif et individuel aussi bien de Dieu que du Diable. Les religions porteraient alors l'empreinte ineffaçable du fait que le père ancestral fut un être d'une méchanceté sans bornes, moins semblable à Dieu qu'au Diable.

Il est vrai qu'il n'est pas si facile de découvrir dans la vie psychique de l'individu la trace de la conception satanique du père. Quand le petit garçon dessine des figures grimaçantes et des caricatures, on réussit peut-être à prouver qu'il s'y moque de son père, et quand filles et garçons ont peur de brigands ou de cambrioleurs, on peut sans difficulté découvrir en ceux-ci des dérivés du père (1). De même les bêtes qui apparaissent dans les phobies d'animaux chez l'enfant sont le plus souvent des ersatz du père, comme aux temps ancestraux l'animal totem. Mais il est rare de voir d'une manière aussi distincte que chez notre peintre névrosé du XVIIe siècle que le Diable puisse être une copie du père et se présenter comme son ersatz. C'est pourquoi, au début de ce travail, j'exprimais l'expectative qu'une histoire de maladie démonologique de ce genre pourrait nous livrer, en métal vierge, ce qu'un pénible travail analytique doit tirer du minerai brut des associations et des symptômes pour les névroses d'un temps ultérieur, non plus superstitieux mais devenu par contre hypochondriaque (2).

Notre conviction se fortifiera encore quand nous approfondirons l'analyse de la maladie de notre peintre. Il n'y a rien

(1) Le père loup apparaît comme commettant une effraction dans le conte bien connu des sept petits chevreaux.

(2) Si, dans nos analyses, nous réussissons si rarement à découvrir le Diable comme ersatz du père, il se peut que cela tienne à ceci : cette figure de la mythologie du Moyen-âge a cessé depuis longtemps de jouer son rôle auprès des personnes qui se soumettent à notre analyse.

Pour le pieux chrétien des siècles passés, la foi en le Diable n'était pas moins un devoir que la foi en Dieu. Il avait besoin du Diable, pour pouvoir tenir ferme à Dieu. La diminution de la foi a ensuite, pour différentes raisons, atteint d'abord, et avant tout la personne du Diable. Si l'on ose appliquer l'idée du Diable comme ersatz du père à l'histoire de la civilisation, on peut envisager aussi sous un jour nouveau les procès de sorcières au Moyen-âge.

d'extraordinaire à ce qu'à la suite de la mort de son père, un homme souffre d'une dépression mélancolique et d'une inhibition de travail. Nous en concluons qu'il éprouvait pour ce père un amour particulièrement fort et nous nous rappellerons combien souvent une mélancolie profonde se manifeste comme mode névrotique du deuil.

Nous avons certes en ceci raison, mais non pas si nous en concluions que ces rapports aient été de pur amour. Au contraire, un deuil de par la perte du père se transformera d'autant plus aisément en mélancolie que les relations avec celui-ci étaient davantage sous le signe de l'ambivalence. En faisant ressortir cette ambivalence, nous nous préparons à comprendre le rabaissement du père, tel qu'il se trouve exprimé par la névrose diabolique du peintre. S'il nous était possible d'en apprendre autant sur Chr. Haitzmann que sur l'un de nos patients qui se soumettent à l'analyse, nous pourrions aisément développer cette ambivalence, faire se souvenir au malade quand et à quel propos il eut lieu de craindre son père et de le détester, mais surtout nous pourrions découvrir les facteurs accidentels qui se sont surajoutés aux motifs typiques de la haine du père, lesquels prennent inévitablement racine dans les rapports naturels entre père et fils. Peut-être trouverait-on alors une explication toute spéciale à l'inhibition de travail. Il est possible que le père se soit opposé au désir du fils de se faire peintre ; l'incapacité que ce dernier éprouva après la mort de son père d'exercer son art, aurait donc été d'une part, une manifestation de l' « obéissance rétroactive », phénomène bien connu, d'autre part elle aurait, en rendant le fils incapable de pourvoir à sa propre subsistance, augmenté son regret du père considéré comme protecteur contre les soucis de la vie. En tant qu'obéissance rétroactive, elle serait aussi une manifestation de remords et une auto-punition fort réussie.

Comme nous ne pouvons entreprendre une analyse de ce genre à propos de Chr. Haitzmann, mort en 1700, nous devrons nous borner à mettre en évidence les particularités de l'histoire de sa maladie susceptibles de donner des indications sur les points de départ typiques d'une attitude hostile envers le père. Il n'y en a que fort peu, pas très frappantes mais fort intéressantes. Tout d'abord le rôle du nombre Neuf. Le pacte

avec le malin est conclu pour neuf ans. La relation certainement digne de foi du curé de Pottenbrunn s'exprime clairement là dessus : *pro novem annis Syngraphen scriptam tradidit*. Cette lettre d'introduction datée du 1[er] septembre 1677 va aussi nous indiquer que le délai allait être écoulé dans quelques jours : *quorum et finis 24 mensis hujus futurus appropinquat*. Le pacte aurait donc été signé le 24 septembre 1668 (1). Et dans cet exposé le nombre neuf se trouve avoir encore une autre application. *Nonies* — neuf fois — c'est neuf fois que le peintre affirme avoir résisté aux tentations du Malin avant de succomber. Ce détail ne sera plus rappelé dans les récits ultérieurs ; « *Post annos novem* » est-il dit aussi dans l'attestation de l'abbé et « *ad novem annos* » répète le compilateur dans son extrait, ce qui montre que ce nombre n'a pas été considéré comme négligeable.

Dans les fantasmes névrotiques, le nombre neuf nous est familier. C'est le nombre des mois de gestation et toujours, dès qu'il apparaît, il oriente notre attention vers un fantasme de grossesse.

Il est vrai que chez notre peintre il est question de neuf ans, non de neuf mois ; et le nombre neuf, dira-t-on, est par lui-même un nombre significatif. Mais qui sait si le nombre neuf, en général, ne doit pas une grande part de son prestige à son rôle dans la grossesse ; et la transformation de neuf mois en neuf années ne doit pas nous égarer. Nous savons par le rêve comment notre « activité psychique inconsciente » en prend à son aise avec les nombres. Si, par exemple nous rencontrons dans un rêve le nombre cinq, il faut chaque fois le reporter à un « cinq » important dans la vie éveillée ; dans la réalité c'étaient cinq ans de différence d'âge, ou une société de cinq personnes, mais ils apparaissent dans le rêve sous forme de cinq billets de banque ou de cinq fruits. C'est ainsi que le chiffre reste identique mais que ce qu'il désigne change suivant les besoins des condensations et des déplacements du rêve. Neuf années dans le rêve peuvent donc facilement correspondre à neuf mois dans la réalité. Le travail du rêve jongle encore d'une autre manière avec les chiffres de la vie

(1) La contradiction provenant de ce que les deux pactes portent la même date 1669 nous occupera plus tard.

éveillée, en négligeant avec une souveraine indifférence les zéros, en ne le traitant pas comme des nombres. Ainsi cinq dollars dans le rêve peuvent tout aussi bien représenter cinquante, cinq cents, cinq mille dollars de la réalité.

Un autre détail dans les relations du peintre avec le Diable nous ramène également à la sexualité. La première fois il voit le diable, ainsi que nous l'avons déjà mentionné, sous l'apparence d'un honorable bourgeois. Mais dès la fois suivante il est nu, difforme et il a deux mamelles de femme. Il y en aura tantôt une seule paire, tantôt plusieurs, mais les mamelles ne manqueront dans aucune des apparitions suivantes. Dans l'une de celles-ci seulement, le Diable portera en sus des mamelles un énorme pénis se terminant en un serpent. Cette accentuation caractéristique du sexe féminin par des seins volumineux et pendants (il ne paraît jamais d'indication d'organes génitaux féminins) semble être en contradiction frappante avec notre hypothèse que le Diable signifie pour notre peintre un ersatz du père. Par elle-même une pareille représentation du Diable est aussi très insolite. Quand « Diable » devient un concept de genre et que par suite apparaît un grand nombre de diables, rien d'étonnant d'en voir représentés de féminins ; mais il ne me semble pas qu'on représente jamais « le Diable » qui est une grande et puissante individualité, le maître de l'enfer et l'adversaire de Dieu, autrement que mâle, même plus que mâle, avec cornes et queue et un grand pénis-serpent.

On peut cependant, par ces deux petits indices, deviner quel facteur typique conditionne le côté négatif de ses relations avec le père. La chose contre laquelle il se débat est l'attitude féminine par rapport à son père, qui atteint son point culminant dans le fantasme d'accoucher d'un enfant de celui-ci (neuf ans). Nous connaissons parfaitement cette résistance par nos analyses où elle prend des formes très curieuses dans le transfert et nous donne bien du mal. Par son deuil du père disparu, par sa nostalgie croissante de celui-ci, voici que chez notre peintre se trouve ainsi réactivé le fantasme depuis longtemps refoulé de la grossesse, fantasme contre lequel il doit se défendre par la névrose et le rabaissement du père.

Mais pourquoi ce père rabaissé au rôle de Diable porte-t-il les attributs corporels de la femme ? Ce trait semble d'abord

difficile à interpréter, mais bientôt se présentent deux explications qui entrent en concurrence sans toutefois s'exclure. L'attitude féminine envers le père fut frappée par le refoulement aussitôt que le petit garçon eut compris que la concurrence avec la femme pour l'amour du père aurait pour condition la renonciation à son propre organe viril, c'est-à-dire la castration. Le rejet de l'attitude féminine est donc la conséquence de la lutte contre la castration, et il trouve régulièrement sa plus forte expression dans le fantasme contraire : châtrer le père lui-même, faire de lui une femme. Les mamelles du Diable répondraient donc à la projection de la propre féminité du fils sur l'ersatz du père. L'autre explication de cet attribut du corps du Diable est de l'ordre tendre et non plus hostile : elle voit dans cette figuration un indice de ce que la tendresse infantile pour la mère a été reportée sur le père et implique ainsi une forte fixation maternelle antérieure, qui, de nouveau, est responsable pour une part de l'hostilité contre le père. Les seins développés sont la marque positive du sexe de la mère, aussi à une époque où chez l'enfant le caractère négatif de la femme, l'absence de pénis, n'est pas encore connu (1).

Si la répugnance à accepter la castration rend impossible à notre peintre la liquidation de sa nostalgie du père, on comprendra facilement qu'il se soit adressé à l'image de la mère pour chercher aide et salut. C'est pourquoi il déclare que seule la Sainte Mère de Dieu de Mariazell peut le sauver du pacte contracté avec le Diable, et c'est au jour de la Nativité de la Vierge (8 septembre) qu'il obtient sa délivrance. Nous ne saurons naturellement jamais si le jour où le pacte fut conclu, le 24 septembre, n'était pas, lui aussi, un jour de même spécialement consacré.

Il n'y a, pour ainsi dire, dans les constatations psychanalytiques sur la vie psychique de l'enfant, pas de partie qui semble, à un adulte normal, aussi déplaisante et aussi incroyable que l'attitude féminine du petit garçon envers le père et le fantasme de grossesse qui en découle. Nous pouvons en parler sans le souci et le besoin d'y chercher des excuses seulement de-

(1) Comparez : *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci.* (*Eine Kindheitserinnerung des Leonardo da Vinci.* — Ges. Schriften, Band IX). (Trad. Marie Bonaparte, Ed. NRF. Gallimard 1927).

puis que le président de la Haute-Cour de Saxe, Daniel-Paul Schreber, a publié l'histoire de sa maladie psychique et de sa guérison presque complète (1). Nous apprenons par cette inimitable publication que Monsieur le Président de la Haute-Cour, vers la cinquantième année de sa vie, acquit la conviction absolue que Dieu, — qui, de plus, offre les traits reconnaissables de son père, le digne médecin Dr Schreber —, avait pris la résolution de la châtrer, d'user de lui comme d'une femme et d'engendrer par lui des hommes nouveaux de l'essence des Schreber. (Lui-même était sans enfants de son mariage). De par la lutte qu'il entreprit contre cette intention de Dieu, qui lui semblait aussi injuste que « contraire à l'ordre mondial », il tomba malade, présentant les symptômes d'une paranoïa, qui cependant diminua au cours des années jusqu'à ne plus laisser qu'un résidu minime. Le spirituel rédacteur de sa propre histoire pathologique ne pouvait certes pas prévoir qu'il avait découvert en elle un facteur pathogène typique.

Cette répugnance à la castration ou à l'attitude féminine, Alf. Adler l'a arrachée de son ensemble organique, la ramenant, par de superficiels ou faux rapports à la volonté de puissance, et il l'a posée comme une tendance indépendante sous le nom de « protestation mâle ». Comme une névrose ne peut jamais provenir que du conflit entre deux tendances, on est tout aussi justifié à voir la cause de « toutes » les névroses dans la protestation mâle que dans l'attitude féminine contre laquelle il est protesté. Il est exact que cette protestation mâle a une part régulière à la formation du caractère, part très importante dans certains types et que, dans l'analyse d'hommes névrosés, elle se dresse devant nous comme une vive résistance. La psychanalyse estime à sa valeur la protestation mâle en fonction du complexe de castration, sans pouvoir témoigner de sa toute-puissance ou de son omniprésence dans les névroses. De tous les cas de protestation mâle manifestée dans toutes les réactions et tous les traits de caractère, le plus frappant de ceux qui ont réclamé mon intervention s'est trouvé en

(1) D. P. Schreber, *Particularités remarquables d'une maladie nerveuse* (Denkwürdigkeiten eines Nervenkranken). Leipzig 1903. Comparez mon analyse du cas Schreber (*Psychanalytische Bemerkungen über einen autobiographisch beschriebenen Fall von Paranoia* Ges. Schriften Vol. VIII).

avoir besoin de par une névrose obsessionnelle, dans laquelle le conflit non résolu entre l'attitude masculine et l'attitude féminine (peur de la castration et plaisir de la castration) était parvenu à s'exprimer clairement. De plus, le patient avait des fantasmes masochistes qui tendaient tous vers le désir d'accepter la castration et il en était arrivé, poussé par ces fantasmes, à en rechercher la satisfaction matérielle d'une manière perverse. L'ensemble de son état reposait — de même, du reste, que la théorie d'Adler — sur le refoulement, la négation des fixations amoureuses de la première enfance.

Le président Schreber trouva la guérison lorsqu'il se décida à abandonner la résistance contre la castration et à s'accommoder du rôle féminin que Dieu lui avait réservé. Il se sentit alors serein et calme, put réclamer et réaliser lui-même sa sortie de l'asile et mener une vie normale, sauf sur ce seul point que chaque jour il consacrait quelques heures aux soins de sa féminité ; il resta persuadé que les lents progrès de celle-ci atteindraient le but désigné par Dieu.

IV

Les deux pactes

Un détail singulier dans l'histoire de notre peintre se trouve être sa déclaration d'avoir conclu avec le Diable deux pactes différents.

Le premier, écrit à l'encre noire avait comme texte :

« *Moi, Chr. H..., je signe ici me vouant à ce seigneur comme son propre fils pour neuf ans* ».

Le deuxième, écrit avec du sang, s'exprime ainsi :

« *Chr. H..., Je m'engage par écrit à ce Satan, promettant d'être son propre fils et dans neuf ans de lui appartenir corps et âme* ».

Les originaux des deux pactes ont dû, au moment de la rédaction du *Trophaeum,* être présents dans les archives de Mariazell ; tous deux portent la même date 1669.

J'ai mentionné plusieurs fois déjà ces deux pactes, et je vais maintenant entreprendre de m'en occuper plus à fond, quoi-

qu'ici le danger d'exagérer des minuties semble particulièrement menaçant.

Il est étrange qu'un individu se voue deux fois au Diable, et cela, de manière à ce que le premier pacte écrit se trouve remplacé par le deuxième, sans toutefois perdre sa propre validité. Cela étonnera peut-être moins celui qui est déjà familiarisé avec des histoires du Diable. Je ne pus y voir qu'une particularité de notre cas et je fus pris de soupçon lorsque je constatai que c'est juste le point sur lequel les récits ne concordaient pas exactement. La recherche relative à ces contradictions va nous amener d'une manière inattendue à une compréhension plus approfondie du cas de notre malade.

La lettre d'introduction du curé de Pottenbrunn indique un état de choses des plus simples et clairs. Il n'y est question que d'un seul pacte écrit par le peintre avec du sang neuf ans auparavant et qui devait dans quelques jours, le 24 septembre, arriver à terme ; il aurait donc été établi le 24 septembre 1668; malheureusement cette date, qu'on peut déduire avec certitude, n'est pas citée expressément.

L'attestation de l'abbé Franciscus, datée, comme nous le savons, de peu de jours plus tard (le 12 sept. 1677), mentionne déjà un état de choses plus compliqué. On devra admettre, ce semble, que le peintre ait fait, entre temps, des communications plus détaillées. Dans cette attestation il est dit que le peintre a fait deux pactes, le premier en 1668 (ainsi que cela devait être en effet de par la lettre d'introduction) et écrit à l'encre noire, mais l'autre, *sequenti anno* 1669, écrit avec du sang. Le pacte qui lui fut rendu le jour de la Nativité de la Vierge était celui écrit avec du sang, donc le dernier pacte, celui qui avait été conclu en 1669. Ceci ne ressort pas de l'attestation de l'abbé, car il y est simplement dit : *schedam redderet* et *schedam sibi porrigentem conspexisset,* comme s'il ne pouvait être question que d'un seul écrit. Mais cela découle de la suite de l'histoire, ainsi que du titre en couleurs du *Trophaeum* où, sur le billet que tient le dragon diabolique, se voit distinctement l'écriture rouge. La marche des événements, comme il fut déjà dit, est celle-ci : le peintre revint en mai 1678 à Mariazell, après avoir subi à Vienne de nouveaux assauts du Malin, et il déposa sa requête, demandant que, par

un nouvel acte de grâce de la Sainte Vierge, le premier document, celui écrit à l'encre, lui soit rendu. La façon dont cela eut lieu n'est plus décrite aussi amplement que la première fois. Il est seulement dit *qua juxta votum reddita* et, à un autre endroit, le compilateur raconte que ce même pacte « chiffonné et déchiré en quatre » (1) fut jeté par le Diable au peintre, le 9 mai 1678, vers neuf heures du soir.

Les pactes portent cependant tous deux la même date : année 1669.

Ce désaccord ou bien ne signifie rien du tout, ou bien mène à ceci :

Si nous partons de l'exposé de l'abbé comme étant le plus complet, toutes sortes de difficultés se présentent. Lorsque Chr. H... avoua au curé de Pottenbrunn qu'il était en proie aux poursuites du Diable et que l'échéance était proche, il ne pouvait (en l'an 1677) avoir pensé qu'au pacte conclu en 1668, donc au premier, en noir (celui que la lettre de recommandation désigne seul, mais en l'indiquant comme étant de sang). Cependant quelques jours plus tard, à Mariazell, il ne se préoccupe plus que de ravoir le deuxième, de sang, qui n'est pas encore échu (1669-1677) et il laisse passer l'échéance du premier. Celui-ci, ce n'est qu'en 1678 qu'il le redemande, c'est-à-dire dans la dixième année. De plus, pourquoi les deux pactes sont-ils datés de la même année 1669, puisque l'un d'eux est expressément attribué « *anno subsequenti* » ?

Le compilateur doit avoir senti ces difficultés, car il fait une tentative pour les lever. Dans son introduction il adopte l'exposition de l'Abbé, mais il la modifie sur un point. Le peintre, dit-il, aurait fait en 1669 avec le Diable un pacte écrit à l'encre, « *deinde vero* » (et plus tard) avec du sang. Il laisse de côté les données formelles des deux relations, d'après lesquelles un des pactes échoit en l'année 1668, et néglige dans l'attestation de l'abbé la remarque que la date de l'année a changé entre la signature des deux pactes, afin de rester d'accord avec la date que portent les deux écrits rendus par le Diable.

Dans l'attestation de l'abbé, après les mots *sequenti vero anno* 1669, se trouve entre parenthèses un passage qui dit :

(1) *Zusammengeknäult und in vier Stücke zerrissen.*

sumitur hic alter annus pro nondum completo uti saepe in loquendo fieri solet, nam eundem annum indicant Syngraphae quarum atramento scripta ante praesentem attestationem nondum habita fuit. Ce passage est une indubitable intercalation du compilateur, car l'abbé, qui n'a vu qu'un seul pacte, ne peut donc pas témoigner qu'ils portent tous deux la même date. Il semble du reste que par la parenthèse on veuille indiquer que c'est une adjonction étrangère à l'attestation. Ce qu'elle contient est un autre essai du compilateur pour concilier les contradictions dont il est question. Il pense qu'il est exact, certes, que le premier pacte ait été conclu en 1668, mais que, comme l'année était déjà très avancée (septembre) le peintre doit l'avoir antidaté, d'une année ; ainsi les deux pactes peuvent présenter la même date. Le fait qu'il s'autorise de ce qu'on en use souvent de même dans les rapports oraux, condamne tout cet essai d'explication qui n'est qu'une défaite.

Je ne sais pas trop si mon exposé a fait impression sur le lecteur et s'il l'a mis en état de s'intéresser à ces minuties. Il me semblait impossible d'établir d'une manière indubitable l'exact état des choses, mais je suis arrivé, en étudiant cette affaire embrouillée, à une supposition qui a l'avantage d'indiquer de la façon la plus naturelle comment les choses ont dû se passer, même si les témoignages écrits ne concordent pas absolument avec elle.

Je pense que, lorsque le peintre vint à Mariazell pour la première fois, il ne parla que d'un seul pacte, écrit, d'après la règle, avec du sang, et devant bientôt échoir, par conséquent conclu en septembre 1668, tout à fait comme il est dit dans la lettre d'introduction du curé. A Mariazell il présenta aussi ce pacte de sang comme celui que le Démon lui avait rendu, sous la contrainte de la Sainte Mère. Nous savons ce qui arriva ensuite. Le peintre quitta bientôt le pèlerinage et alla à Vienne où il se sentit en effet délivré jusqu'à la mi-octobre. Mais alors les souffrances et les apparitions, qu'il attribuait aux efforts du Malin, recommencèrent. Il éprouva de nouveau le besoin d'être délivré, mais il se trouva devant la difficulté d'expliquer pourquoi l'exorcisme dans la chapelle sainte ne lui avait pas apporté de délivrance durable. Peut-être craignit-il de n'être pas bien reçu à Mariazell en tant qu'ayant récidivé et n'étant pas

guéri. Dans cet embarras il imagina un pacte primitif, antérieur, mais qui devait être écrit à l'encre afin qu'il parût plausible qu'il eut été éclipsé par un autre, ultérieur, écrit avec du sang. Revenu à Mariazell, il se fit aussi rendre ce soi-disant premier pacte. Il fut alors vraiment délivré du Malin, mais il fit toutefois, en même temps, une autre chose qui va nous donner une indication sur le fond de cette névrose.

Ce n'est assurément que pendant ce second séjour à Mariazell qu'il acheva les dessins; la feuille de titre, composée d'ensemble, contient la représentation des deux scènes de pacte. Il peut bien s'être trouvé embarrassé dans sa tentative pour mettre d'accord ses nouvelles déclarations avec les précédentes. Il était désavantageux pour lui de n'avoir pu imaginer qu'un pacte antérieur et non un pacte ultérieur. Il ne pouvait, par là, empêcher ce résultat maladroit : qu'il n'ait retiré trop tôt un des pactes, celui en lettres de sang (dans la huitième année) ; l'autre, le noir, trop tard (dans la dixième année). Un indice trahit sa double rédaction ; il lui arriva de se tromper en datant les pactes et de placer aussi le précédent dans l'année 1669. Cette erreur a la signification d'une franchise involontaire ; elle nous fait deviner que le pacte soi-disant antérieur fut établi pour une échéance plus lointaine. Le compilateur qui n'eut à s'occuper de la matière qu'en 1714, peut-être seulement en 1729, dut s'efforcer de faire disparaître autant que possible ces contradictions, qui ne sont pas sans importance. Comme les deux pactes qu'il avait devant lui portaient l'année 1669, il se tira d'affaire par la « mauvaise excuse » qu'il intercala dans l'attestation de l'abbé.

On reconnaît sans peine à quoi tient la faiblesse de cette séduisante reconstruction. La mention de deux pactes, d'un noir et d'un rouge sang, se trouve déjà dans l'attestation de l'abbé Franciscus. J'ai donc le choix, ou bien de supposer que le compilateur ait aussi changé quelque chose à cette attestation, ceci en étroite connexion avec son intercalation, soit de reconnaître que je ne suis pas capable de débrouiller cette confusion (1).

(1) Le compilateur s'est trouvé, me semble-t-il, coincé entre deux points fixes. D'une part, dans la lettre d'introduction du curé, de même que dans l'attestation de l'abbé, il trouva la donnée que le pacte (du moins le premier) avait été établi en 1668, d'autre part, les pactes, conservés dans les Archives, portaient tous deux la date de 1669. Comme il avait devant lui

Toute cette discussion doit sembler depuis un bon moment bien inutile au lecteur, et les détails examinés de trop peu d'importance. Mais la chose prend un intérêt nouveau quand on la poursuit dans une certaine direction.

J'ai dit, tout à l'heure, au sujet du peintre, que désagréablement surpris par la marche de sa maladie, il avait imaginé un pacte antérieur (celui à l'encre) pour pouvoir maintenir sa position vis-à-vis des prêtres de Mariazell. Or, j'écris pour des lecteurs qui, tout en croyant, il est vrai, à la psychanalyse, ne croient pas au diable, et qui pourraient me représenter l'absurdité qu'il y a à faire à ce pauvre bonhomme de peintre — la lettre d'introduction le nomme *hunc miserum* — un pareil reproche. Le pacte aux lettres de sang devait donc être tout aussi imaginaire que le soi-disant pacte antérieur à l'encre. En réalité aucun diable ne lui est apparu, tout le pacte avec le diable n'existait donc que dans son imagination. J'en conviens; on ne peut contester à ce malheureux le droit de compléter son fantasme primitif par un nouveau, quand des circonstances nouvelles semblent l'exiger.

Mais ici encore, il y a une suite. Les deux pactes ne sont donc pas des fantasmes comme les visions du Diable ; c'étaient des documents qui, d'après les affirmations du copiste, comme plus tard d'après le témoignage de l'abbé Kilian, étaient conservés dans les archives de Mariazell et que tout le monde pouvait voir et toucher. Nous nous trouvons donc ici devant un dilemme. Ou bien nous devons admettre que le peintre avait fabriqué lui-même, au moment voulu, quand il en avait eu be-

deux pactes, il dut croire fermement que deux pactes avaient été conclus. Si dans l'attestion de l'abbé il n'était, comme je le crois, question que d'un seul pacte, le compilateur fut obligé d'introduire dans cette attestation la mention du deuxième, et, pour lever la contradiction, il admit que celui-ci avait été antidaté. Le changement qu'il entreprit dans le texte est immédiatement voisin de l'intercalation que lui seul peut avoir faite. Il fut forcé de réunir par les mots *sequenti vero anno* 1669 l'intercalation et le changement dans le texte, parce que le peintre, dans la légende explicative (très endommagée) de l'image du titre avait expressément écrit :

Nach einem Jahr würdt Er schrökhliche betrohungen in abgestalt Nr 2 bezwungen sich, ...n Bluut zu verschreiben.

Après une année il fut... ... terriblement menacé... ... figure n° 2 fut obligé... ...à signer avec du sang...

L'erreur faite par le peintre lorsqu'il prépara les Syngraphæ et qui m'a contraint à ces tentatives d'explication, ne me semble pas moins intéressante que ses pactes eux-mêmes.

soin, les deux Schedæ qui lui avaient soi-disant été rendues de par la grâce divine, ou bien il nous faudra considérer Messieurs les ecclésiastiques de Mariazell et de Saint-Lambert, malgré toutes les solennelles assurances, constatations de témoins avec sceaux, etc., comme n'étant pas dignes de foi. J'avoue que ce n'est qu'avec peine que je suspecterais les ecclésiastiques. J'incline certes à admettre que le compilateur, dans l'intérêt de la concordance, a falsifié quelque chose à l'attestation du premier abbé, mais ce « travail d'élaboration secondaire » n'outrepasse pas les accomplissements analogues des historiens modernes et laïques, et ce fut fait, en tous cas, de bonne foi. Dans d'autres circonstances, les Religieux se sont acquis un droit motivé à notre confiance. Je l'ai dit déjà, rien ne les empêchait de supprimer les relations relatives à la guérison incomplète et à la continuation des tentations ; de même, la description de la scène d'exorcisme dans la chapelle, qu'on pouvait quelque peu redouter, est contée de façon sobre et vraisemblable. Il ne reste donc plus qu'à accuser le peintre. Il devait avoir sur lui le pacte en lettres rouges lorsqu'il se rendit à la chapelle pour faire son acte de pénitence, et il le produisit ensuite, lorsqu'il revint vers les témoins ecclésiastiques après sa rencontre avec le démon. Il n'est pas non plus nécessaire que ce fût le même papier qui plus tard fut conservé dans les archives, mais, d'après notre reconstruction, ce premier papier pouvait porter la date de 1668 (neuf ans avant la séance d'exorcisme).

V

La Névrose ultérieure

Mais tout cela serait de la fraude et non de la névrose, le peintre serait un simulateur et un faussaire, non un possédé ! Or, les transitions entre la névrose et la simulation sont flottantes, on le sait bien. Je n'éprouve non plus aucune difficulté à admettre que le peintre ait écrit et emporté ce billet, comme ceux qui ont suivi, dans un état particulier comparable à celui

de ses visions. Il ne pouvait en effet pas faire autrement s'il voulait réaliser son fantasme de pacte avec le Diable et de délivrance.

C'est le cachet de la véracité que porte par contre le journal rédigé à Vienne, qu'il remit aux Religieux lors de son second séjour à Mariazell. Il nous permet de jeter un regard profond sur les motifs, ou disons plutôt l'utilisation, de la névrose.

Les annotations s'étendent depuis l'époque de l'heureux exorcisme jusqu'au 15 janvier de l'année suivante, 1678. Jusqu'au 11 octobre il se porta très bien à Vienne où il demeurait chez une sœur mariée, mais alors recommencèrent de nouveaux états avec visions, convulsions, évanouissements et sensations douloureuses qui amenèrent son retour à Mariazell en mai 1678.

Ce nouveau récit de ses souffrances se divise en trois phases. D'abord la tentation se manifeste sous la forme d'un cavalier bien habillé qui cherche à le persuader de jeter le billet attestant son admission chez les frères du Saint Rosaire. Comme il résistait, la même apparition se reproduisit le lendemain, mais cette fois dans une salle superbement ornée, où des gentilshommes et de belles dames dansaient. Le même cavalier qui l'avait déjà une fois tenté lui fit des propositions se rapportant (1) à la peinture et lui promit en échange une belle somme d'argent. Après qu'il eut réussi par des prières à faire évanouir cette vision, elle se renouvela quelques jours plus tard sous une forme encore plus impressionnante. Cette fois le cavalier lui dépêcha l'une des plus belles des femmes qui étaient assises à la table du festin, afin qu'elle l'amenât dans la brillante compagnie et il eut de la peine à se défendre contre la tentatrice. Mais plus effrayante encore fut la vision qui suivit bientôt, d'une salle encore plus magnifique dans laquelle « *s'élevait un trône d'or* » (2). Des cavaliers se tenaient tout autour et attendaient l'arrivée de leur roi. La même personne qui s'était souvent déjà occupée de lui s'approcha et l'engagea à monter sur le trône car « *ils voulaient le prendre pour leur roi et le révérer en toute éternité* » (3). C'est par

(1) Ce passage m'est resté incompréhensible.
(2) *Goldstuckh aufgerichteter Thron.*
(3) *Wollten ihn für ihren Känig halten und in Ewigkeit verehren.*

cette amplification de son fantasme que se termine cette première et très transparente phase de l'histoire de la tentation.

Il fallait maintenant qu'un mouvement contraire se produisît. La réaction ascétique prit le dessus. Le 20 octobre, une grande gloire lui apparut, il en sortit une voix qui se fit reconnaître comme étant le Christ et lui enjoignit de renoncer au monde et de servir Dieu pendant six ans dans un désert. Le peintre souffrit manifestement plus de ces saintes apparitions que des démoniaques qui les avaient précédées. Il ne se réveilla de cette crise qu'au bout de deux heures et demie. Dans la suivante, le saint personnage, entouré de gloire fut bien moins bienveillant encore, il menaça le peintre parce que celui-ci n'avait pas accepté la proposition divine et il le conduisit dans l'Enfer afin qu'il fût épouvanté par le sort des damnés. La menace n'agit manifestement pas, car les apparitions du personnage rayonnant qui devait être le Christ se répétèrent plusieurs fois chez le peintre, occasionnant des pertes de connaissance et des extases qui duraient chaque fois plusieurs heures. Dans la plus grandiose de ces extases, le personnage glorieux le conduisit d'abord dans une ville dans les rues de laquelle les hommes s'adonnaient à toutes les œuvres de ténèbres, et ensuite, par contraste, dans une belle prairie où des ermites menaient une vie sainte et recevaient des témoignages palpables de la grâce de Dieu et de sa providence. Ensuite, à la place du Christ, la Sainte Mère elle-même apparut, lui enjoignant, au nom de l'aide qu'elle lui avait déjà accordée, d'obéir au commandement de son fils bien-aimé. « Comme il ne s'y résolvait pas bien » (1), le jour suivant le Christ revint et le pressa fort, avec menaces et promesses. Il céda enfin, décida de renoncer au monde et de faire ce qu'on attendait de lui. Cette décision mit fin à la seconde phase. Le peintre constate qu'à partir de ce moment il n'a plus eu ni visions ni tentations.

Il semble toutefois que cette décision n'était pas très ferme, ou bien qu'elle ait été trop différée, car, le 26 décembre, comme il faisait ses dévotions à l'église Saint-Etienne, il ne put se défendre, à la vue d'une alerte jeune fille marchant avec un sei-

(1) *Da er sich hiezu nicht recht resolviret.*

gneur en beau costume, de l'idée qu'il pourrait, lui aussi, être à la place de ce seigneur. Ceci appelait une punition et le soir même elle l'atteignit comme un coup de foudre : il se vit entouré de flammes et s'évanouit. On s'évertua à le ranimer, mais il se roula dans la chambre jusqu'à ce que du sang lui sortît du nez et de la bouche, il se sentit couvert de transpiration et d'ordures et il entendit une voix qui disait que cet état lui était envoyé en punition de ses futiles et vaines pensées. Plus tard il fut encore frappé de cordes par les mauvais esprits et on lui annonça qu'il serait ainsi tourmenté tous les jours, jusqu'à ce qu'il se soit décidé à entrer dans un ordre d'ermites. Ces événements durèrent aussi longtemps que s'étendent les notes (13 janvier).

Nous voyons comment chez notre pauvre peintre les fantasmes tentateurs se résolvent, d'abord en fantasmes ascétiques et enfin punitifs. Nous connaissons déjà la fin de l'histoire de ses souffrances. Il se rendit en mai à Mariazell où il confessa avoir fait un pacte antérieur, écrit à l'encre noire, auquel il croit devoir d'être de nouveau tourmenté par le Diable ; il obtint qu'il lui soit rendu et se trouva guéri.

C'est pendant ce second séjour qu'il peint les images reproduites dans le *Trophaeum,* mais alors il fait une chose qui concorde avec les exigences de la phase ascétique de son journal. Il ne s'en va pas au désert se faire ermite, mais il entre dans l'ordre des Frères de la Miséricorde : *religiosus factus est.*

La lecture du journal nous permet de comprendre un côté nouveau de tout cet ensemble. Nous nous rappelons que le peintre s'était voué au Diable parce qu'après la mort de son père, mécontent et incapable de travailler, il était en peine de gagner sa vie. Ces facteurs, dépression, inhibition de travail et deuil du père sont reliés d'une manière quelconque, simple ou compliquée. Peut-être les apparitions du Diable étaient-elles si largement pourvues de mamelles parce que le Malin devait devenir son père-nourricier. Mais cet espoir ne se réalisa pas, tout continua à lui réussir mal, il ne put travailler convenablement ou bien n'eut pas de chance et ne trouva pas assez de travail. La lettre d'introduction du curé dit de lui : « *hunc miserum omni auxilio destitutum* ». Il n'était donc pas seulement dans le besoin moral, il souffrait aussi du

besoin matériel. On trouve disséminées dans la reproduction de ses dernières visions des remarques qui montrent, tout comme le contenu des scènes qu'il voit, que même après la réussite du premier exorcisme, rien n'y a été changé. Nous apprenons à connaître un homme qui n'arrive à rien, et auquel, à cause de cela, on n'accorde aucune confiance. Dans la première vision le cavalier lui demande ce qu'il va faire, puisque personne ne s'occupe de lui « puisque je suis abandonné de tout le monde qu'est-ce que je vais faire ? » (1) La première série des visions à Vienne répond tout à fait aux fantasmes de désirs d'un pauvre, affamé de jouissance, misérable : salles magnifiques, bonne chère, vaisselle d'argent, belles femmes ; ici se retrouve ce qui nous avait manqué jusqu'à présent dans les rapports avec le Diable. Auparavant régnait une mélancolie qui le rendait incapable d'aucune jouissance et le faisait renoncer aux offres les plus tentantes. Il semble que, après l'exorcisme, la mélancolie ait été surmontée et que toutes les convoitises temporelles aient repris vie.

Dans l'une des visions d'ascétisme il se plaint à la personne qui le mène (le Christ) que nul ne veuille le croire, ce qui l'empêche d'exécuter ce qui lui est commandé. La réponse qu'il reçoit nous reste malheureusement obscure. « On ne veut pas me croire, mais ce qui est arrivé, je le sais bien, mais il m'est à moi-même impossible de l'énoncer » (2). Une lumière particulière nous est donnée par ce que son divin guide lui fait voir chez les ermites: Il arrive à une grotte où un vieil homme se tient depuis soixante ans, et il apprend, en réponse à ses questions, que ce vieillard est nourri tous les jours par les anges de Dieu. Et il voit ensuite lui-même comment un ange apporte à manger au vieillard « trois écuelles de nourriture, un pain et une quenelle et de la boisson » (3). Après que l'ermite s'est rassasié, l'ange rassemble les restes et les enlève. Nous comprenons quelles tentations ces pieuses visions peuvent offrir : elles doivent l'amener à choisir un mode d'existence où les soucis de la nourriture lui soient épargnés. Dignes d'être re-

(1) *Dieweillen ich von iedermann izt verlassen, wass ich anfangen würde.*

(2) *So fer man mir nit glauben, wass aber geschehen, waiss ich wohl, ist mir aber selbes auszuspröchen unmöglich.*

(3) *Drei Schüsserl mit Speiss, ein Brot und ein Knödl und Getrânk.*

marquées sont aussi les paroles du Christ dans la dernière vision. Après la menace : que, s'il ne se soumet pas il arrivera quelque chose qui le forcera, lui et les gens, à y croire, il l'avertit directement : « Je ne dois pas me préoccuper des gens, même si j'en étais persécuté ou si je n'en recevais aucune aide, Dieu ne m'abandonnerait pas » (1).

Chr. Haitzmann était assez artiste et mondain pour qu'il ne lui parût pas facile de renoncer à ce monde pervers. Mais il le fit cependant à la fin, à cause de son dénuement. Il entra dans un ordre religieux et ainsi sa lutte intérieure comme sa misère matérielle prirent fin. Cette terminaison se reflète dans sa névrose par ceci que le fait d'avoir recouvré un soi-disant premier pacte le débarrasse de ses crises et de ses visions. Au fond les deux phases de sa maladie démonologique avaient eu le même sens. Il ne cherchait jamais qu'à assurer son existence, la première fois avec l'aide du Diable, au prix de son salut, et lorsque le Diable lui eut fait défaut et qu'il dut renoncer à lui, avec l'aide de l'Eglise en sacrifiant sa liberté et la plupart des possibilités de jouissances qu'offre la vie. Peut-être Chr. Haitzmann était-il simplement un pauvre diable qui n'avait pas de chance, peut-être était-il trop maladroit ou trop peu doué pour se soutenir lui-même, et appartenait-il à ce type d'hommes connus sous le nom d' « éternels nourrissons » qui ne peuvent s'arracher à l'heureuse situation où ils se trouvaient au sein maternel, et qui, leur vie durant, gardent la prétention d'être nourris par quelqu'un d'autre. Et c'est ainsi que dans cette histoire de maladie, parti du père, il retourna, en passant par le Diable, ersatz du père, aux Saints Pères.

En observant d'une manière superficielle sa névrose, elle apparaît comme un tour de passe-passe qui recouvre un côté de la grave, mais banale lutte pour la vie. Ceci n'est pas toujours le cas, mais arrive pourtant assez souvent. Les analystes expérimentent souvent combien il est peu avantageux d'avoir à soigner un commerçant qui « bien portant d'autre part, montre depuis quelque temps les symptômes d'une névrose ». La catastrophe dans les affaires dont le commerçant se sent menacé édifie, comme effet accessoire, cette névrose, ce qui pro-

(1) *Ich solle die Leith nit achten, obwollen ich von ihnen verfolgt wurdte, oder von ihnen keine hilfflaistung empfienge, Gott würde mich nit verlassen,*

cure au malade l'avantage de pouvoir dissimuler ses réelles préoccupations d'existence derrière ses symptômes. Ce qui est, du reste, tout à fait inopportun, car la névrose absorbe des forces qui seraient plus utilement employées à faire face d'une manière réfléchie à la périlleuse situation.

Dans des cas infinîment plus nombreux, la névrose est plus isolée, plus indépendante des intérêts de la conservation et du maintien de l'existence. Dans le conflit qui produit la névrose ce sont, soit des intérêts libidinaux qui seuls sont en jeu, soit des intérêts libidinaux en intime connexité avec ceux du maintien de l'existence. Dans les trois cas, le dynamisme de la névrose est le même. Une accumulation de libido qui ne peut trouver à se satisfaire dans la réalité se fraie, à l'aide de la régression, un chemin à travers l'inconscient refoulé vers d'anciennes fixations. Aussi longtemps que le moi tire un bénéfice de la maladie, il permet à la névrose d'exister, bien que le préjudice économique porté par celle-ci ne puisse faire l'objet d'aucun doute.

De même, la triste situation matérielle de notre peintre n'aurait pas provoqué de névrose démoniaque si sa misère n'avait pas engendré chez lui une nostalgie renforcée de son père. Mais une fois débarrassé de sa mélancolie et du Diable, un nouveau conflit s'éleva entre le désir libidinal de jouir de la vie et le sentiment que l'entretien de l'existence exigeait impérieusement le renoncement et l'ascétisme. Il est intéressant de voir que le peintre a très bien senti l'unité qui relie les deux phases de l'histoire de ses souffrances, car il rapporte l'une comme l'autre à des pactes qu'il aurait conclus avec le Diable. Par ailleurs il ne fait pas un départ net entre l'influence du Mauvais esprit et celle des Puissances divines ; il a pour toutes deux une seule désignation : apparitions du Diable.

Etude sur Jean-Jacques Rousseau

Par R. Laforgue.

(*Conférence du 19 mai 1927 au Groupe d'Etudes philosophiques et scientifiques pour l'examen des tendances nouvelles.*)

Mesdames et Messieurs,

Je voudrais vous avouer tout de suite que le sujet de ma conférence n'est pas sans m'embarrasser quelque peu. Il n'est pas facile à exposer. Si encore il s'agissait d'une étude psychologique ordinaire de la vie de Jean-Jacques Rousseau, je n'hésiterais pas ; mais une conférence psychanalytique, c'est différent.

Il faut un entraînement spécial pour rester objectif devant la nudité des choses. Et vous savez aussi bien que moi-même qu'il est de tradition dans notre civilisation de voiler la vérité pour la rendre vénérable et lui donner de la sorte l'auréole de la sainteté, de la virginité.

Ainsi un philosophe quel que soit son génie risque, vu de très près, avec toutes ses faiblesses, de devenir quelque peu ridicule aux yeux de bien plus de personnes qu'on ne serait tenté de le croire. Il n'est pas nécessaire d'avoir lu « le Rire » de Bergson pour s'en convaincre. Et nous n'avons pas *a priori* l'intention de dénigrer Rousseau.

Une étude psychanalytique nécessite une mise à nu d'une quantité de faits de la vie intime d'un homme, faits qui risquent d'être au moins choquants pour quiconque n'est pas familiarisé avec la façon psychanalytique de voir l'âme humaine. Vous pouvez me répondre que Jean-Jacques dans ses *Confessions* n'a pas fait preuve de trop de scrupules quand il s'agissait d'avouer certaines vérités pouvant lui porter préjudice.

Mais, Mesdames et Messieurs, la psychanalyse dans sa mise à nu des complexes est bien plus impitoyable que Rousseau lui-même ; et bien des justifications, bien des rationalisations inventées par Jean-Jacques afin de sauver sa supériorité vis-à-vis de lui-même tombent ; et il n'en reste rien qu'un jeu de mots habilement conçu par un auteur qui avait encore plus à cœur de se tromper lui-même que de tromper autrui. Aussi longtemps qu'il s'agit de faits sur lesquels Rousseau peut avoir un contrôle objectif, on peut se fier à lui. Dès qu'il s'agit de leur interprétation, elle est fausse et n'a qu'un but : sauver l'auteur devant son propre sentiment de culpabilité, qui l'écrase.

Or, nous ne voudrions pas que le véritable Rousseau tel que nous pouvons le reconstituer d'après ses œuvres (d'après ses *Confessions* surtout) méritât moins votre compassion, votre admiration, que le Jean-Jacques tel que vous le connaissez par lui-même.

Pourtant je crains qu'il ne soit en danger de perdre un peu de la sympathie que vous avez pu avoir pour l'auteur de la *Nouvelle Héloise,* pour l'apôtre de la Révolution. Et pour le protéger contre ce danger, je voudrais vous rappeler que n'importe qui d'entre nous, *vu psychanalytiquement,* se présenterait d'abord autrement à vos yeux qu'il ne paraît être de prime abord, puis risquerait peut-être autant que Jean-Jacques de perdre l'estime que grâce au respect traditionnel de la façade, de l'uniforme et du ruban, vous avez plus ou moins l'habitude de porter à votre prochain suivant son grade dans la hiérarchie sociale.

Je voudrais bien aborder enfin mon sujet. Mais je me vois encore obligé de faire un détour. Cette fois-ci, non pour recommander Jean-Jacques à votre bienveillance, mais plutôt — oui, c'est vrai — pour me recommander moi-même. Car je serai obligé de parler beaucoup de sexualité, tout d'abord parce que l'auteur de *Julie* en parle souvent, comme tout auteur d'ailleurs, puis parce que seule l'étude de la sexualité nous met en mesure de comprendre un peu la génèse de la création artistique ou névrotique, pour ne pas dire toute création de toute vie.

Pour Rousseau, c'est assez net. Vous savez certainement que Rousseau était névrosé et que son état a dégénéré avec le

temps en folie. (Je vous rappelle sa folie de persécution, telle qu'elle ressort clairement des *Rêveries d'un promeneur solitaire*). De ce fait, sa sexualité présente quelques particularités comme c'est le cas pour toute névrose ou psychose. Jean-Jacques a le mérite d'en avoir parlé publiquement, et, si tous les névrosés avaient agi comme lui, depuis longtemps la médecine aurait compris que dans ce domaine le fou avait raison et non pas la science. Mais passons sans insister davantage là-dessus. Parmi ces particularités de la sexualité de Rousseau, s'en trouve une qui avait une importance de tout premier ordre. Mais laissons la parole à l'auteur même des Confessions :

Comme M[lle] Lambercier avoit pour nous l'affection d'une mère, elle en avoit aussi l'autorité et la portoit quelquefois jusqu'à nous infliger la punition des enfans, quand nous l'avions méritée. Assez longtemps elle s'en tint à la menace, et cette menace d'un châtiment tout nouveau pour moi me sembloit très effrayante ; mais après l'exécution je la trouvai moins terrible à l'épreuve que l'attente ne l'avoit été ; et ce qu'il y a de plus bizarre *est que ce châtiment m'affectionna davantage encore à celle qui me l'avoit imposé.* Il falloit même toute la vérité de cette affection et toute ma douceur naturelle pour m'empêcher de chercher le retour du même traitement en le méritant : car j'avois trouvé dans la douleur, dans la honte même, un mélange de sensualité qui m'avoit laissé plus de désir que de crainte de l'éprouver derechef par la même main. *Il est vrai que, comme il se mêloit sans doute à cela quelque instinct précoce du sexe,* le même châtiment reçu de son frère ne m'eût point du tout paru plaisant. Mais, de l'humeur dont il étoit, cette substitution n'étoit guère à craindre ; et, si je m'abstenois de mériter la correction, c'étoit uniquement de peur de fâcher M[lle] Lambercier : car tel est en moi l'empire de la bienveillance, et même de celle que les sens ont fait naître, qu'elle leur donna toujours la loi dans mon cœur...

. . . .

Qui croiroit que ce châtiment d'enfant, reçu à huit ans par la main d'une fille de trente, a décidé de mes goûts, de mes désirs, de mes passions, de moi, pour le reste de ma vie, et cela précisément dans le sens contraire à ce qui devoit s'ensuivre naturellement ? En même temps que mes sens furent allumés, mes désirs prirent si bien le change que, bornés à ce que j'avois éprouvé, ils ne s'avisèrent point de chercher autre chose. Avec un sang brûlant de sensualité presque dès ma naissance, je me conservai pur de toute souillure jusqu'à l'âge où les tempéraments les plus froids et les plus tardifs se développent. Tourmenté longtemps sans savoir de quoi, je dévorois d'un œil ardent les belles personnes ; mon imagination me les rappe-

loit sans cesse, uniquement pour les mettre en œuvre à ma mode, et en faire autant de demoiselles Lambercier.

Même après l'âge nubile, ce goût bizarre, toujours persistant et porté jusqu'à la dépravation, jusqu'à la folie, m'a conservé les mœurs honnêtes qu'il sembleroit avoir dû m'ôter. Si jamais éducation fut modeste et chaste, c'est assurément celle que j'ai reçue. Mes trois tantes n'étoient pas seulement des personnes d'une sagesse exemplaire, mais d'une réserve que depuis longtemps les femmes ne connoissent plus. Mon père, homme de plaisir, mais galant à la vieille mode, n'a jamais tenu près des femmes qu'il aimoit le plus, des propos dont une vierge eût pu rougir ; et jamais on n'a poussé plus loin que dans ma famille et devant moi le respect qu'on doit aux enfans. Je ne trouvai pas moins d'attention chez M. Lambercier sur le même article ; et une fort bonne servante y fut mise à la porte pour un mot un peu gaillard qu'elle avoit prononcé devant nous. Non seulement je n'eus jusqu'à mon adolescence aucune idée distincte de l'union des sexes, mais jamais cette idée confuse ne s'offrit à moi *que sous une image odieuse et dégoûtante.* J'avois pour les filles publiques une horreur qui ne s'est jamais effacée ; je ne pouvois voir un débauché sans dédain, sans effroi même : car mon aversion pour la débauche alloit jusque-là, depuis qu'allant un jour au petit Saconex par un chemin creux, je vis des deux côtés des cavités dans la terre, où l'on me dit que ces gens-là faisoient leurs accouplemens. Ce que j'avois vu de ceux des chiennes me revenoit aussi toujours à l'esprit en pensant aux autres, et le cœur me soulevoit à ce seul souvenir.

Ces préjugés de l'éducation, propres par eux-mêmes à retarder les premières explosions d'un tempérament combustible, furent aidés, comme j'ai dit, par la diversion que firent sur moi les premières pointes de la sensualité. N'imaginant que ce que j'avois senti, malgré des effervescences de sang très incommodes, *je ne savois porter mes désirs que vers l'espèce de volupté qui m'étoit connue,* sans aller jamais jusqu'à celle qu'on m'avoit rendue haïssable, et qui tenoit de si près à l'autre sans que j'en eusse le moindre soupçon. Dans mes sottes fantaisies, dans mes érotiques fureurs, dans les actes extravagans auxquels elles me portoient quelquefois, j'empruntois imaginairement le secours de l'autre sexe, sans penser jamais qu'il fût propre à nul autre usage qu'à celui que je brûlois d'en tirer.

Non seulement donc c'est ainsi qu'avec un tempérament très ardent, très lascif, très précoce, *je passai toutefois l'âge de puberté sans désirer, sans connoître d'autres plaisirs des sens que ceux dont Mlle Lambercier m'avoit très innocemment donné l'idée ;* mais, quand enfin le progrès des ans m'eut fait homme, c'est encore ainsi que ce qui devoit me perdre me conserva. Mon ancien goût d'enfant, au lieu de s'évanouir, s'associa tellement à l'autre que je ne pus jamais l'écarter des désirs allumés par mes sens ; et cette folie, jointe à ma timidité naturelle, m'a toujours rendu très peu entreprenant près des

femmes, faute d'oser tout dire ou de pouvoir tout faire, l'espèce de jouissance dont l'autre n'étoit pour moi que le dernier terme ne pouvant être usurpée par celui qui la désire, ni devinée par celle qui peut l'accorder. J'ai ainsi passé ma vie à convoiter et me taire auprès des personnes que j'aimois le plus. N'osant jamais déclarer mon goût, je l'amusois du moins par des rapports qui m'en conservoient l'idée. Être aux genoux d'une maîtresse impérieuse, obéir à ses ordres, avoir des pardons à lui demander, étoient pour moi de très douces jouissances ; et plus ma vive imagination m'enflammoit le sang, *plus j'avois l'air d'un amant transi*. On conçoit que cette manière de faire l'amour n'amène pas des progrès bien rapides, et n'est pas fort dangereuse à la vertu de celles qui en sont l'objet. J'ai donc fort peu possédé, mais je n'ai pas laissé de jouir beaucoup à ma manière, *c'est-à-dire par l'imagination*. Voilà comment mes sens, d'accord avec mon humeur timide et mon esprit romanesque, m'ont conservé des sentimens purs et des mœurs honnêtes, par les mêmes goûts qui peut-être, avec un peu plus d'effronterie, m'auroient plongé dans les plus brutales voluptés.

Il ne faudrait pas croire que cette sexualité particulière de Rousseau se fût contentée, comme il l'affirme, de satisfactions imaginaires. Elle a su se procurer, à l'insu de Jean-Jacques lui-même, des satisfactions très réelles. Jean-Jacques nous raconte un peu plus loin dans ses *Confessions* comment un jour, à Turin, il s'était laissé aller à un désir impérieux d'exhibitionnisme. Voici ce qu'il dit :

Mon agitation crût au point que, ne pouvant contenter mes désirs, je les attisois par les plus extravagantes manœuvres. J'allois chercher des allées sombres, des réduits cachés, où je pusse m'exposer de loin aux personnes du sexe dans l'état où j'aurais voulu être auprès d'elles. Ce qu'elles voyoient n'était pas l'objet obscène, je n'y songeois même pas ; c'était l'objet ridicule. Le sot plaisir que j'avois de l'étaler à leurs yeux ne peut se décrire. Il n'y avoit de là plus qu'un pas à faire pour sentir le traitement désiré, et je ne doute pas que quelque résolue ne m'en eût, en passant, donné l'amusement, si j'eusse eu l'audace d'attendre.

Puis vous avez devant vous l'œuvre littéraire de Jean-Jacques, (*les Confessions* surtout) qui en grande partie n'est pas autre chose que le côté répugnant et sale de la personnalité psychique de Rousseau, qu'il s'est senti pousser à exhiber devant les yeux de l'univers. Vous en connaissez les conséquences. L'univers s'est transformé en une foule innombrable

de demoiselles Lambercier et Jean-Jacques ne s'est probablement pas rendu compte que les coups multiples qu'il avait reçus dans sa vie et contre lesquels il se révolta profondément n'étaient pas autre chose que ce qu'il avait désiré ardemment recevoir de la main de M[lle] Lambercier. Vous savez certainement que Rousseau a même réussi à se faire lapider par ses compatriotes, les braves Suisses, au milieu desquels l'auteur du *Discours sur l'Inégalité* se promenait habillé en Arménien. Il ne comprenait certainement pas le but de sa mascarade, qui était de frapper les gens pour être frappé à son tour par eux, choses qu'il a admirablement bien réussi à provoquer dans cette circonstance.

Ensuite vous avez la maladie de Rousseau, ses idées de persécutions qui le poussaient à se sentir la cible des railleries de la clique des Holbach et des Grimm. Que dis-je, railleries ? Au fur et à mesure que la maladie évoluait, elle prenait les traits caractéristiques de la folie de persécution systématisée. Jean-Jacques se sentait menacé par les machinations machiavéliques de ses ennemis comme il le décrit dans les *Rêveries d'un Promeneur Solitaire*. Permettez-moi de vous rappeler un des passages les plus caractéristiques de ce livre : p. 5 et 6.

Me voici donc seul sur la terre, n'ayant plus de frère, de prochain, d'ami, de société que moi-même. Le plus sociable et le plus aimant des humains en a été proscrit par un accord unanime. Ils ont cherché, dans les raffinements de leur haine, quel tourment pouvoit être le plus cruel à mon âme sensible, et ils ont brisé violemment tous les liens qui m'attachoient à eux. J'aurois aimé les hommes en dépit d'eux-mêmes; ils n'ont pu, qu'en cessant de l'être, se dérober à mon affection. Les voilà donc étrangers, inconnus, nuls enfin pour moi, puisqu'ils l'ont voulu. Mais moi, détaché d'eux et de tout, que suis-je moi-même ? Voilà ce qui me reste à chercher. Malheureusement cette recherche doit être précédée d'un coup d'œil sur ma position ; c'est une idée par laquelle il faut nécessairement que je passe pour arriver d'eux à moi.

Depuis quinze ans et plus que je suis dans cette étrange position, elle me paraît encore un rêve. Je m'imagine toujours qu'une indigestion me tourmente, que je dors d'un mauvais sommeil, et que je vais me réveiller, bien soulagé de ma peine, en me retrouvant avec mes amis. Oui, sans doute, il faut que j'aie fait, sans que je m'en aperçusse, un saut de la veille au sommeil, ou plutôt de la vie à la mort. Tiré, je ne sais comment, de l'ordre de choses, je me suis vu précipité

dans un chaos incompréhensible, où je n'aperçois rien du tout ; et plus je pense à ma situation présente, et moins je puis comprendre où je suis.

Et comment aurois-je pu prévoir le destin qui m'attendoit ? Comment le puis-je concevoir encore aujourd'hui que j'y suis livré ? Pouvais-je dans mon bon sens, supposer qu'un jour, moi, le même homme que j'étois, le même que je suis encore, je passerois, je serois tenu, sans le moindre doute, pour un monstre, un empoisonneur, un assassin ; que je deviendrois l'horreur de la race humaine, le jouet de la canaille; que toute la situation que me feroient les passants seroit de cracher sur moi ; qu'une génération tout entière s'amuseroit d'un accord unanime à m'enterrer tout vivant ? Quand cette étrange révolution se fit, pris au dépourvu, j'en fus d'abord bouleversé. Mes agitations, mon indignation, me plongèrent dans un délire qui n'a pas eu trop de dix ans pour se calmer ; et, dans cet intervalle, tombé d'erreur en erreur, de faute en faute, de sottise en sottise, j'ai fourni, par mes imprudences, aux directeurs de ma destinée, autant d'instruments qu'ils ont habilement mis en œuvre pour la fixer sans retour.

Ces trois faits, exhibitionnisme, confession, délire, illustrent la progression de l'état de Rousseau. L'exhibitionnisme le laisse encore jusqu'à un certain point en contact avec l'entourage, contact douloureux il est vrai, mais néanmoins réel ; puis se substitue à la perversion la création littéraire où la place du monde extérieur est prise par l'imagination, plus maniable et, d'après Rousseau, moins dangereuse que lui. A la littérature se substitue le délire, le rêve, comme dit Jean-Jacques, avec tous les tourments raffinés, savamment gradués tels qu'ils sont décrits dans les derniers travaux de l'auteur. Au fur et à mesure que se fait cette substitution, l'œuvre littéraire de Jean-Jacques perd son âme et devient pâle ; Jean-Jacques raisonne davantage qu'il ne sent et se meut dans le cercle vicieux de pensées stéréotypées qui reviennent toujours et donnent aux *Rêveries d'un Promeneur Solitaire* cet aspect anémique d'un corps duquel la vie se retire.

Qu'est-ce qui a poussé Rousseau de la perversion vers la littérature d'abord, la folie ensuite ? Pourquoi les satisfactions érotiques ont-elles pris pour la conscience de Jean-Jacques la figure hideuse d'une machination machiavélique de la part d'adversaires contre lesquels il s'est révolté et défendu toute sa vie ? Pourquoi cette opposition entre le conscient et

l'inconscient dans un même être, le conscient aspirant vers les plus hautes vertus de l'âme humaine, l'inconscient le poussant vers les humiliations les plus affreuses, qu'un esprit diabolique ne saurait inventer ?

L'expérience psychanalytique montre que le thème Mlle Lambercier associé à l'exhibitionnisme est bien plus fréquent qu'on ne le croit, surtout chez des homosexuels qui s'ignorent ! Nous avons dit que l'évolution de la maladie de Rousseau marchait de pair avec la substitution de l'imagination à la réalité.

Or, vous vous doutez certainement du rôle qu'ont joué les plaisirs solitaires dans cette évolution, l'imagination étant devenue la seule porte de sortie pour l'énergie d'une personnalité exceptionnellement puissante comme celle de Jean-Jacques. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à relire les passages des *Confessions* ayant trait à un autre thème, qui autant sinon plus que celui de Mlle Lambercier est caractéristique de l'orientation qu'ont prise les sens de Rousseau.

Je me figurai l'amour, l'amitié, les deux idoles de mon cœur, sous les plus ravissantes images. Je me plus à les orner de tous les charmes du sexe que j'avois toujours adoré. J'imaginai deux amies, plutôt que deux amis, parce que, si l'exemple est plus rare, il est aussi plus aimable. Je les douai de deux caractères analogues, mais différents ; de deux figures, non pas parfaites, mais de mon goût, qu'animaient la bienveillance et la sensibilité. Je fis l'une brune et l'autre blonde, l'une vive et l'autre douce, l'une sage et l'autre faible, mais d'une si touchante faiblesse que la vertu semblait y gagner. Je donnai à l'une des deux un amant dont l'autre fut la tendre amie, et même quelque chose de plus ; mais je n'admis ni rivalité, ni querelles, ni jalousie, parce que tout sentiment pénible me coûte à imaginer, et que je ne voulais ternir ce riant tableau par rien qui dégradât la nature. Epris de mes deux charmants modèles, je m'identifiois avec l'amant et l'ami le plus qu'il m'étoit possible ; mais je le fis aimable et jeune, lui donnant au surplus les vertus et les défauts que je me sentois.

Pour placer mes personnages dans un séjour qui leur convînt, je passai successivement en revue les plus beaux lieux que j'eusse vus dans mes voyages. Mais je ne trouvai point de bocage assez frais, point de paysage assez touchant à mon gré. Les vallées de la Thessalie m'auroient pu contenter, si je les avais vues ; mais mon imagination, fatiguée à inventer, vouloit quelque lieu réel qui pût lui servir de point d'appui, et me faire illusion sur la réalité des habitants

que j'y voulois mettre. Je songeais longtemps aux îles Borromées, dont l'aspect délicieux m'avait transporté ; mais j'y trouvai trop d'ornement et d'art pour mes personnages. Il me falloit cependant un lac, et je finis par choisir celui autour duquel mon cœur n'a jamais cessé d'errer. Je me fixai sur la partie des bords de ce lac à laquelle depuis longtemps mes vœux ont placé ma résidence dans le bonheur imaginaire auquel le sort m'a borné. Le lieu natal de ma pauvre maman avoit encore pour moi un attrait de prédilection. Le contraste des positions, la richesse et la variété des sites, la magnificence, la majesté de l'ensemble qui ravit les sens, émeut le cœur, élève l'âme, achevèrent de me déterminer, et j'établis à Vevai mes jeunes pupilles. Voilà tout ce que j'imaginai du premier bond ; le reste n'y fut ajouté que dans la suite.

Ce thème : deux amies, de préférence femmes et un jeune homme, en d'autres termes le ménage à trois, est encore pour nous plus révélateur que le thème Lambercier. Il traduit le conflit de l'enfance qui décida de la vie de Rousseau.

Ce thème qui est comme un leitmotiv de la vie de Jean-Jacques, vous le trouvez, renversé, dans *Julie :* deux amis hommes et, chose caractéristique, une femme entre les deux hommes, femme qui meurt et recommande ses enfants à Saint-Preux, avec lequel s'identifie Rousseau...

Vous le trouvez également qu'il s'agisse de Rousseau, Claude Anet et Madame de Warens ; de Rousseau, Grimm et Madame d'Espinay ; de Rousseau, Saint Lambert et Madame de Houdetot ; vous le trouvez encore, cette fois-ci moins caractéristique, en Rousseau et Thérèse Le Vasseur. Dans ce dernier cas, le concurrent de Rousseau est la mère de Thérèse. Ainsi se trouve reproduit devant nous, toujours dans des situations différentes, le même conflit, qui n'est autre que le conflit fondamental de la vie de Jean-Jacques, conflit qu'il n'a jamais pu résoudre : celui du père, du fils et de la mère.

Pour le comprendre, étudions un peu l'enfance de Jean-Jacques. D'abord le grand crime de son existence, crime dont inconsciemment il ne se consolera jamais, qu'il aurait voulu réparer par tous les moyens : il a coûté la vie à sa mère et ce fait nous donne l'explication de bien des choses.

Puis le rôle du père. Cet homme qui si souvent lisait avec le petit Jean-Jacques les volumes qu'il avait lus avec sa femme. Ce père qui entretenait vivant dans l'esprit de son enfant le

souvenir d'une mère parfaite à tous les points de vue. Ce père qui, inconsciemment, s'est vengé de la cruauté de son sort en faisant germer dans le cœur de son fils le mal dont ce dernier devait être plus tard la victime. Il est intéressant de se rappeler les passages des *Confessions* où Jean-Jacques parle de son père, dont il a parfaitement bien senti l'hostilité inconsciente sans jamais pouvoir la comprendre complètement. Je m'excuse de vous relire ces passages que vous connaissez certainement. Si je le fais quand même, c'est que Jean-Jacques, avec un esprit de pénétration incroyable, a décrit lui-même tous les conflits desquels je vous entretiens ce soir. Il l'a fait non pas avec son intelligence, qui se refusait à comprendre son propre drame, mais avec son cœur, qui lui a dicté des paroles écrites avec son sang — paroles dont la moindre nuance a une importance capitale. Voici ce qu'il dit :

Je suis né à Genève en 1712, d'Isaac Rousseau, citoyen, et de Susanne Bernard, citoyenne. Un bien fort médiocre, à partager entre quinze enfants, ayant réduit presque à rien la portion de mon père, il n'avoit pour subsister que son métier d'horloger, dans lequel il étoit à la vérité fort habile. Ma mère, fille du ministre Bernard, étoit plus riche : elle avoit de la sagesse et de la beauté. Ce n'étoit pas sans peine que mon père l'avoit obtenue. Leurs amours avoient commencé presque avec leur vie ; dès l'âge de huit à neuf ans ils se promenoient ensemble tous les soirs sur la Treille ; à dix ans ils ne pouvoient plus se quitter. La sympathie, l'accord des âmes, affermit en eux le sentiment qu'avoit produit l'habitude. Tous deux, nés tendres et sensibles, n'attendoient que le moment de trouver dans un autre la même disposition, ou plutôt ce moment les attendoit eux-mêmes, et chacun d'eux jeta son cœur dans le premier qui s'ouvrit pour le recevoir. Le sort, qui sembloit contrarier leur passion, ne fit que l'animer. Le jeune amant, ne pouvant obtenir sa maîtresse, se consumoit de douleur ; elle lui conseilla de voyager pour l'oublier. Il voyagea sans fruit, et revint plus amoureux que jamais. Il retrouva celle qu'il aimoit tendre et fidèle. Après cette épreuve, il ne restoit qu'à s'aimer toute la vie ; ils le jurèrent, et le Ciel bénit leur serment.

Gabriel Bernard, frère de ma mère, devint amoureux d'une des sœurs de mon père ; mais elle ne consentit à épouser le frère qu'à condition que son frère épouseroit la sœur. L'amour arrangea tout, et les deux mariages se firent le même jour. Ainsi mon oncle étoit le mari de ma tante, et leurs enfants furent doublement mes cousins germains. Il en naquit un de part et d'autre au bout d'une année ; ensuite il fallut encore se séparer.

Mon oncle Bernard étoit ingénieur : il alla servir dans l'Empire et en Hongrie sous le prince Eugène. Il se distingua au siège et à la bataille de Belgrade. Mon père, après la naissance de mon frère unique, partit pour Constantinople, où il étoit appelé, et devint horloger du sérail. Durant son absence, la beauté de ma mère, son esprit, ses talens (1), lui attirèrent des hommages. M. de La Closure, résident de France, fut des plus empressés à lui en offrir. Il falloit que sa passion fût vive, puisqu'au bout de trente ans je l'ai vu s'attendrir en me parlant d'elle. Ma mère avoit plus que la vertu pour s'en défendre : elle aimoit tendrement son mari. Elle le pressa de revenir : il quitta tout, et revint. Je fus le triste fruit de ce retour. Dix mois après, je naquis infirme et malade. Je coûtai la vie à ma mère, et ma naissance fut le premier de mes malheurs.

Je n'ai pas su comment mon père supporta cette perte, mais je sais qu'il ne s'en consola jamais. Il croyoit la revoir en moi, sans pouvoir oublier que je la lui avois ôtée ; *jamais il ne m'embrassa que je ne sentisse à ses soupirs, à ses convulsives étreintes, qu'un regret amer se mêloit à ses caresses : elles n'en étoient que plus tendres. Quand il me disoit : « Jean-Jacques, parlons de ta mère », je lui disois : « Hé bien ! mon père, nous allons donc pleurer » ; et ce mot seul lui tiroit déjà des larmes. « Ah ! disoit-il en gémissant, rends-la moi, console-moi d'elle, remplis le vide qu'elle a laissé dans mon âme. T'aimerois-je ainsi si tu n'étois que mon fils ?* » Quarante ans après l'avoir perdue, il est mort dans les bras d'une seconde femme, mais le nom de la première à la bouche, et son image au fond du cœur.

Tels furent les auteurs de mes jours. De tous les dons que le Ciel leur avoit départis, un cœur sensible est le seul qu'ils me laissèrent ; mais il avoit fait leur bonheur, et fit tous les malheurs de ma vie.

J'étois né presque mourant ; on espéroit peu de me conserver. J'apportai le germe *d'une incommodité que les ans ont renforcée,* et qui maintenant ne me donne quelquefois des relâches que pour me laisser souffrir plus cruellement d'une autre façon. Une sœur de mon père, fille aimable et sage, prit si grand soin de moi qu'elle me sauva. Au moment où j'écris ceci, elle est encore en vie, soignant, à l'âge de quatre-vingts ans, un mari plus jeune qu'elle, mais usé par la boisson. Chère tante, je vous pardonne de m'avoir fait vivre, et je m'af-

(1) Elle en avoit de trop brillans pour son état, le ministre son père, qui l'adoroit, ayant pris grand soin de son éducation. Elle dessinoit, elle chantoit, elle s'accompagnoit du téorbe ; elle avoit de la lecture, et faisoit des vers passables. En voici qu'elle fit impromptu dans l'absence de son frère et de son mari, se promenant avec sa belle-sœur et leurs deux enfants, sur un propos que quelqu'un lui tint à leur sujet :

Ces deux messieurs qui sont absens
Nous sont chers de bien des manières :
Ce sont nos amis, nos amans,
Ce sont nos maris et nos frères,
Et les pères de ces enfans.

flige de ne pouvoir vous rendre à la fin de vos jours les tendres soins que vous m'avez prodigués au commencement des miens ! J'ai aussi ma mie Jacqueline encore vivante, saine et robuste. Les mains qui m'ouvrirent les yeux à ma naissance pourront me les fermer à ma mort.

Je sentis avant de penser : c'est le sort commun de l'humanité. Je l'éprouvai plus qu'un autre. J'ignore ce que je fis jusqu'à cinq ou six ans. Je ne sais comment j'appris à lire ; je ne me souviens que de mes premières lectures et de leur effet sur moi : c'est le temps d'où je date sans interruption la conscience de moi-même. Ma mère avoit laissé des romans ; nous nous mîmes à les lire après souper, mon père et moi. Il n'étoit question d'abord que de m'exercer à la lecture par des livres amusans ; mais bientôt l'intérêt devint si vif que nous lisions tour à tour sans relâche, et passions les nuits à cette occupation. Nous ne pouvions jamais quitter qu'à la fin du volume. Quelquefois mon père, entendant le matin les hirondelles, disoit tout honteux : « Allons nous coucher ; je suis plus enfant que toi. »

En peu de temps j'acquis, par cette dangereuse méthode, non seulement une extrême facilité à lire et à m'entendre, mais une intelligence unique à mon âge sur les passions. Je n'avois aucune idée des choses, que tous les sentiments m'étoient déjà connus. Je n'avois rien conçu, j'avois tout senti. Ces émotions confuses, que j'éprouvai coup sur coup, n'altéroient point la raison, que je n'avois pas encore, mais elles m'en formèrent une d'une autre trempe, et me donnèrent de la vie humaine des notions bizarres et romanesques, dont l'expérience et la réflexion n'ont jamais pu bien me guérir.

Nous comprenons maintenant que Julie morte n'est autre que la mère de Rousseau, que l'éternel effort de Rousseau pour s'accorder avec son rival n'est pas autre chose que l'essai de retrouver l'appui du père, de faire la paix avec lui, de se disculper du crime dont toujours il a senti le reproche muet ; l'essai de rendre au père ce que ce père cherchait dans son fils : la femme, la mère disparue.

Ceci explique égalément pourquoi Madame de Warens devient « maman » et pourquoi Rousseau était obligé de perdre ses mères chaque fois au profit d'un rival. Il perd Madame de Warens, Madame d'Epinay, Madame d'Houdetot.

Pour réparer le crime de son existence il veut rendre au père ce qui lui appartient. Ce conflit de l'enfance de Rousseau est devenu sa prison, contre les murs de laquelle il s'est heurté toute sa vie sans jamais pouvoir en sortir. Désespérément Jean-Jacques a cherché à remplacer auprès de son père, suivant le

désir de ce dernier, la femme dont il avait bien involontairement causé la mort. Il s'est senti toujours au-dessous de sa tâche impossible. Il a grandi sous l'influence continuelle d'un reproche inexprimé, reproche qui, avec le temps, a pris la forme de la persécution ; reproche malgré tout, qui donnait au petit Jean-Jacques l'impression d'être accusé comme un criminel. Et dans ce pauvre cœur d'enfant germa la réaction qui fit de sa vie un enfer : chercher à se faire femme pour égaler et remplacer la mère ; se châtrer au profit du père, essayer de tout lui sacrifier, devenir la pureté, la virginité même, telle que l'enfant se représente la mère au ciel.

Mais la nature veut que tout garçon devienne dans une certaine mesure le rival de son père. La mythologie l'exprime clairement. Zeus châtre son père Cronos qui lui même avait tué son père Uranus. Il n'y a pas que les arbres qui se développent sur les cadavres de leurs ancêtres. Nous subissons tous cette loi, nous nous nourrissons tous de la substance des générations qui nous ont précédés, et nous-mêmes sommes destinés à devenir l'héritage de nos enfants.

Or le conflit de Jean-Jacques l'a poussé à vouloir invertir cet ordre de choses. Vouloir être femme auprès du père et, plus tard, femme auprès de l'ami, signifie se sacrifier pour donner au père, à l'ami ce que normalement il devrait leur disputer, ce pour quoi le rival devrait se sentir capable de tuer le rival.

Et cette castration imposée à Rousseau par son inconscient comme une punition explique pourquoi Rousseau se sentait poussé à exhiber aux jeunes filles de Turin la partie de son corps que certains hommes anormaux ont l'habitude de substituer à la femme. L'exhibitionnisme de Rousseau n'est pas seulement dû à son érotisme. Il représente un compromis entre son désir sexuel normal qui le pousse à prendre contact avec la jeune fille, et son conflit qui le pousse à se punir pour ce désir impur et à se présenter comme femme, car il est défendu à Jean-Jacques de se servir de sa virilité, de ses armes, de ses défenses ; pour conquérir la femme, il faut qu'il soit ridicule. Rousseau est, d'après la nature de son conflit, obligé de faire *l'imbécile,* pour ne pas employer un autre mot plus caractéristique. Il n'a pas le droit d'être homme, car être comme le père signifie être un concurrent du père. La castra-

tion morale éait terrible pour Jean-Jacques. Et la castration physique imaginaire ne s'accomplissait pas sans symptômes affreux.

1) LA CASTRATION MORALE. Voici comment il la décrit dans les *Confessions :*

Deux choses presque inalliables s'unissent en moi sans que j'en puisse concevoir la manière : *un tempérament très ardent, des passions vives, impétueuses, et des idées lentes à naître, embarrassées,* et qui ne se présentent jamais qu'après coup. On diroit que mon cœur et mon esprit n'appartiennent pas au même individu. Le sentiment, plus prompt que l'éclair, vient remplir mon âme ; mais, au lieu de m'éclairer, il me brûle et m'éblouit. Je sens tout et je ne vois rien. Je suis emporté, mais stupide ; il faut que je sois de sang-froid pour penser. Ce qu'il y a d'étonnant est que j'ai cependant le tact assez sûr, de la pénétration, de la finesse même, pourvu qu'on m'attende ; je fais d'excellens impromptus à loisir, mais sur le temps je n'ai jamais rien fait ni dit qui vaille. Je ferois une fort jolie conversation par la poste, comme on dit que les Espagnols jouent aux échecs. Quand je lus le trait d'un duc de Savoie qui se retourna, faisant route, pour crier : « A votre gorge, marchand de Paris », je dis : « Me voilà. »

Cette lenteur de penser jointe à cette vivacité de sentir, je ne l'ai pas seulement dans la conversation, je l'ai même seul et quand je travaille. Mes idées s'arrangent dans ma tête avec la plus incroyable difficulté ; elles y circulent sourdement, elles y fermentent jusqu'à m'émouvoir, m'échauffer, me donner des palpitations ; et, au milieu de toute cette émotion, je ne vois rien nettement, je ne saurois écrire un seul mot : il faut que j'attende. Insensiblement ce grand mouvement s'apaise, ce chaos se débrouille ; chaque chose vient se mettre à sa place, mais lentement, et après une longue et confuse agitation. N'avez-vous point vu quelquefois l'opéra en Italie ? Dans les changemens de scène, il règne sur ces grands théâtres un désordre désagréable et qui dure assez longtemps ; toutes les décorations sont entremêlées, on voit de toutes parts un tiraillement qui fait peine, on croit que tout va se renverser ; cependant peu à peu tout s'arrange, rien ne manque, et l'on est tout supris de voir succéder à ce long tumulte un spectacle ravissant Cette manœuvre est à peu près celle qui se fait dans mon cerveau quand je veux écrire. Si j'avois su premièrement attendre, et puis rendre dans leur beauté les choses qui s'y sont ainsi peintes, peu d'auteurs m'auroient surpassé.

De là vient l'extrême difficulté que je trouve à écrire. *Mes manuscrits, raturés, barbouillés, mêlés, indéchiffrables, attestent la peine qu'ils m'ont coûtée.* Il n'y en a pas un qu'il ne m'ait fallu transcrire quatre ou cinq fois avant de le donner à la presse. Je n'ai ja-

mais pu rien faire la plume à la main vis-à-vis d'une table et de mon papier : c'est à la promenade, au milieu des rochers et des bois ; c'est la nuit dans mon lit et durant mes insomnies, que j'écris dans mon cerveau : l'on peut juger avec quelle lenteur, surtout pour un homme absolument dépourvu de mémoire verbale, et qui de la vie n'a pu retenir six vers par cœur. Il y a telle de mes périodes que j'ai tournée et retournée cinq ou six nuits dans ma tête avant qu'elle fût en état d'être mise sur le papier. De là vient encore que je réussis mieux aux ouvrages qui demandent du travail qu'à ceux qui veulent être faits avec une certaine légèreté, comme les lettres, genre dont je n'ai jamais pu prendre le ton, et dont l'occupation me met au supplice. Je n'écris point de lettres sur les moindres sujets qui ne me coûtent des heures de fatigue, ou, si je veux écrire de suite ce qui me vient, je ne sais ni commencer ni finir ; ma lettre est un long et confus verbiage ; à peine m'entend-on quand on la lit.

Non-seulement les idées me coûtent à rendre, elles me coûtent même à recevoir. *J'ai étudié les hommes, et je me crois assez bon observateur ; cependant je ne sais rien voir de ce que je vois ; je ne vois bien que ce que je me rappelle,* et je n'ai de l'esprit que dans mes souvenirs. De tout ce qu'on dit, de tout ce qu'on fait, de tout ce qui se passe en ma présence, je ne sens rien, je ne pénètre rien. Le signe extérieur est tout ce qui me frappe. Mais ensuite tout cela me revient, je me rappelle le lieu, le temps, le ton, le regard, le geste, la circonstance ; rien ne m'échappe. Alors, sur ce qu'on a fait ou dit, je trouve ce qu'on a pensé, et il est rare que je me trompe.

Si peu maître de mon esprit seul avec moi-même, qu'on juge de ce que je dois être dans la conversation, où, pour parler à propos, il faut penser à la fois et sur-le-champ à mille choses. La seule idée de tant de convenances, dont je suis sûr d'oublier au moins quelqu'une, suffit pour m'intimider. Je ne comprends pas même comment on ose parler dans un cercle : car à chaque mot il faudroit passer en revue tous les gens qui sont là ; il faudroit connoître tous leurs caractères, savoir leurs histoires, pour être sûr de ne rien dire qui puisse offenser quelqu'un. Là-dessus, ceux qui vivent dans le monde ont un grand avantage : sachant mieux ce qu'il faut taire, ils sont plus sûrs de ce qu'ils disent ; encore leur échappe-t-il souvent des balourdises. Qu'on juge de celui qui tombe là des nues ; il lui est presque impossible de parler une minute impunément. Dans le tête-à-tête, il y a un autre inconvénient que je trouve pire, la nécessité de parler toujours : quand on vous parle il faut répondre, et si l'on ne dit mot il faut relever la conversation. Cette insupportable contrainte m'eût seule dégoûté de la société. *Je ne trouve point de gêne plus terrible que l'obligation de parler sur-le-champ et toujours.* Je ne sais si ceci tient à ma mortelle aversion pour tout assujettissement ; mais c'est assez qu'il faille absolument que je parle, pour que je dise une sottise infailliblement.

Ce qu'il y a de plus fatal est qu'au lieu de savoir me taire quand je n'ai rien à dire, *c'est alors que, pour payer plus tôt ma dette, j'ai la fureur de vouloir parler.* Je me hâte de balbutier promptement des paroles sans idées, trop heureux quand elles ne signifient rien du tout. En voulant vaincre ou cacher mon ineptie, je manque rarement de la montrer.

On a beaucoup parlé de la sexualité de Rousseau. On l'a accusé des pires perversions et nous croyons qu'on a eu tort. Non pas que nous croyions que Rousseau n'ait pas eu quelques aventures à son compte, mais le propre de sa sexualité est d'être inhibée et de ne pas pouvoir s'extérioriser au contact de quiconque, homme ou femme. Rousseau pervers ne serait pas devenu malade, car il n'aurait pas eu cette opposition entre son conscient et son inconscient. Non ; la vérité est que Rousseau, arrêté dans son évolution à un stade infantile, pour ne pas devenir un homme, est devenu pratiquement un impuissant, et l'on n'a qu'à relire le passage de ses *Confessions* ayant trait à la jolie Juliette de Venise ou à ses relations avec Madame de Warens pour s'en convaincre.

La *padoana* chez qui nous allâmes étoit d'une assez jolie figure, belle même, mais non pas d'une beauté qui me plût. Dominique me laissa chez elle. Je fis venir des sorbetti, je la fis chanter, et au bout d'une demi-heure je voulus m'en aller, en laissant sur la table un ducat ; mais elle eut le singulier scrupule de n'en vouloir point qu'elle ne l'eût gagné, et moi la singulière bêtise de lever son scrupule. Je m'en revins au palais si persuadé que j'étois poivré que la première chose que je fis en arrivant fut d'envoyer chercher le chirurgien pour lui demander des tisanes. Rien ne peut égaler le malaise d'esprit que je souffris durant trois semaines, sans qu'aucune incommodité réelle, aucun signe apparent le justifiât. Je ne pouvois concevoir *qu'on pût sortir impunément des bras de la padoana.* Le chirurgien lui-même eut toute la peine imaginable à me rassurer. Il n'en put venir à bout qu'en me persuadant que j'étois conformé d'une façon particulière à ne pouvoir pas aisément être infecté ; et, quoique je me sois moins exposé peut-être qu'aucun autre homme à cette expérience, ma santé de ce côté n'ayant jamais reçu d'atteinte m'est une preuve que le chirurgien avoit raison. Cette opinion cependant ne m'a jamais rendu téméraire ; et, si je tiens en effet cet avantage de la nature, je puis dire que je n'en ai pas abusé.

Mon autre aventure, quoique avec une fille aussi, fut d'une espèce bien différente, et quant à son origine, et quant à ses effets. J'ai dit que le capitaine Olivet m'avoit donné à dîner sur son bord, et que j'y

avois mené le secrétaire d'Espagne. Je m'attendois au salut du canon. L'équipage nous reçut en haie, mais il n'y eut pas une amorce brûlée, ce qui me mortifia beaucoup à cause de Carrio, que je vis en être un peu piqué ; et il étoit vrai que sur les vaisseaux marchands on accordoit le salut du canon à des gens qui ne nous valoient certainement pas ; d'ailleurs je croyois avoir mérité quelque distinction du capitaine. Je ne pus me déguiser, parce que cela m'est toujours impossible ; et, quoique le dîner fût très bon et qu'Olivet en fît très bien les honneurs, je le commençai de mauvaise humeur, mangeant peu et parlant encore moins.

A la première santé, du moins, j'attendois une salve : rien. Carrio, qui me lisoit dans l'âme, rioit de me voir grogner comme un enfant. Au tiers du dîner, je vois approcher une gondole. « Ma foi, Monsieur, me dit le capitaine, prenez garde à vous, voici l'ennemi. » Je lui demande ce qu'il veut dire ; il répond en plaisantant. La gondole aborde, et j'en vois sortir une jeune personne éblouissante, fort coquettement mise et fort leste, qui dans trois sauts fut dans la chambre ; et je la vis établie à côté de moi avant que j'eusse aperçu qu'on y avoit mis un couvert. Elle étoit aussi charmante que vive, une brunette de vingt ans au plus. Elle ne parloit qu'italien ; son accent seul eût suffi pour me tourner la tête. Tout en mangeant, tout en causant, elle me regarde, me fixe un moment, puis s'écriant : « Bonne Vierge ! ah ! mon cher Brémond, qu'il y a de temps que je ne t'ai vu ! » se jette entre mes bras, colle sa bouche contre la mienne, et me serre à m'étouffer. Ses grands yeux noirs à l'orientale lançoient dans mon cœur des traits de feu ; et, quoique la surprise fît d'abord quelque diversion, la volupté me gagna très rapidement, au point que, malgré les spectateurs, il fallut bientôt que cette belle me contînt elle-même, car j'étois ivre, ou plutôt furieux. Quand elle me vit au point où elle me vouloit, elle mit plus de modération dans ses caresses, mais non dans sa vivacité ; et, quand il lui plut de nous expliquer la cause vraie ou fausse de toute cette pétulance, elle nous dit que je ressemblois à s'y tromper à M. de Brémond, directeur des douanes de Toscane ; qu'elle avoit raffolé de ce M. de Brémond ; qu'elle en raffoloit encore ; qu'elle l'avoit quitté parce qu'elle étoit une sotte ; qu'elle me prenoit à sa place ; qu'elle vouloit m'aimer parce que cela lui convenoit ; qu'il falloit, par la même raison, que je l'aimasse tant que cela lui conviendroit ; et que, quand elle me planteroit là, je prendrois patience comme avoit fait son cher Brémond. Ce qui fut dit fut fait. Elle prit possession de moi comme d'un homme à elle, me donnoit à garder ses gants, son éventail, son *cinda,* sa coiffe ; m'ordonnoit d'aller ici ou là, de faire ceci ou cela, et j'obéissois. Elle me dit d'aller renvoyer sa gondole, parce qu'elle vouloit se servir de la mienne, et j'y fus ; elle me dit de m'ôter de ma place et de prier Carrio de s'y mettre, parce qu'elle avoit à lui parler, et je le fis. Ils causèrent très longtemps ensemble et tout bas ; je les laissai faire. Elle m'appela, je revins.

« Ecoute, Zanetto, me dit-elle, je ne veux point être aimée à la françoise, et même il n'y feroit pas bon ; au premier moment d'ennui, va-t'en. Mais ne reste pas à demi, je t'en avertis. » Nous allâmes après le dîner voir la verrerie à Murano. Elle acheta beaucoup de petites breloques, qu'elle nous laissa payer sans façon ; mais elle donna partout des tringueltes beaucoup plus forts que tout ce que nous avions dépensé. Par l'indifférence avec laquelle elle jetoit son argent et nous laissoit jeter le nôtre, on voyoit qu'il n'étoit d'aucun prix pour elle. Quand elle se faisoit payer, je crois que c'étoit par vanité plus que par avarice : elle s'applaudissoit du prix qu'on mettoit à ses faveurs.

Le soir nous la ramenâmes chez elle. Tout en causant, je vis deux pistolets sur sa toilette. « Ah ! ah ! dis-je, en en prenant un, voici une boîte à mouches de nouvelle fabrique ; pourroit-on savoir quel en est l'usage ? Je vous connois d'autres armes qui font feu mieux que celles-là » Après quelques plaisanteries sur le même ton, elle nous dit, avec une naïve fierté qui la rendoit encore plus charmante : « Quand j'ai des bontés pour des gens que je n'aime point, je leur fais payer l'ennui qu'ils me donnent ; rien n'est plus juste ; mais, en endurant leurs caresses, je ne veux pas endurer leurs insultes, et je ne manquerai pas le premier qui me manquera. »

En la quittant j'avois pris son heure pour le lendemain. Je ne la fis pas attendre. Je la trouvai *in vestito di confidenza,* dans un déshabillé plus que galant, qu'on ne connoît que dans les pays méridionaux, et que je ne m'amuserai pas à décrire, quoique je me le rappelle trop bien. Je dirai seulement que ses manchettes et son tour de gorge étoient bordés d'un fil de soie garni de pompons couleur de rose. Cela me parut animer une fort belle peau. Je vis ensuite que c'étoit la mode à Venise ; et l'effet en est si charmant que je suis surpris que cette mode n'ait jamais passé en France. Je n'avois point d'idée des voluptés qui m'attendoient. J'ai parlé de Mme de Larnage, dans les transports que son souvenir me rend quelquefois encore ; mais qu'elle étoit vieille, et laide, et froide, auprès de ma Zulietta ! Ne tâchez pas d'imaginer les charmes et les grâces de cette fille enchanteresse, vous resteriez trop loin de la vérité ; les jeunes vierges des cloîtres sont moins fraîches, les beautés du sérail sont moins vives, les houris du paradis sont moins piquantes. Jamais si douce jouissance ne s'offrit au cœur et aux sens d'un mortel. Ah ! du moins, si je l'avois su goûter pleine et entière un seul moment !... Je la goûtai, mais sans charme ; j'en émoussai toutes les délices ; je les tuai comme à plaisir. Non, la nature ne m'a point fait pour jouir. Elle a mis dans ma mauvaise tête le poison de ce bonheur ineffable, dont elle a mis l'appétit dans mon cœur.

S'il est une circonstance de ma vie qui peigne bien mon naturel, c'est celle que je vais raconter. La force avec laquelle je me rappelle en ce moment l'objet de mon livre me fera mépriser ici la fausse bienséance qui m'empêcheroit de le remplir. Qui que vous soyez

qui voulez connoître un homme, osez lire les deux ou trois pages suivantes : vous allez connoître à plein Jean-Jacques Rousseau.

J'entrai dans la chambre d'une courtisane comme dans le sanctuaire de l'amour et de la beauté ; j'en crus voir la divinité dans sa personne. Je n'aurois jamais cru que, sans respect et sans estime, on pût rien sentir de pareil à ce qu'elle me fit éprouver. A peine eus-je connu, dans les premières familiarités, le prix de ses charmes et de ses caresses, que, de peur d'en perdre le fruit d'avance, je voulus me hâter de le cueillir. Tout à coup, au lieu des flammes qui me dévoroient, je sens un froid mortel couler dans mes veines ; les jambes me flageolent, et, prêt à me trouver mal, je m'assieds, et je pleure comme un enfant.

Qui pourroit deviner la cause de mes larmes, et ce qui me passoit par la tête en ce moment ? Je me disois : « Cet objet dont je dispose est le chef-d'œuvre de la nature et de l'amour ; l'esprit, le corps, tout en est parfait ; elle est aussi bonne et généreuse qu'elle est aimable et belle ; les grands, les princes, devroient être ses esclaves ; les sceptres devroient être à ses pieds. Cependant la voilà, misérable coureuse, livrée au public, un capitaine de vaisseau marchand dispose d'elle ; elle vient se jeter à ma tête, à moi qu'elle sait qui n'est rien, à moi dont le mérite, qu'elle ne peut connoître, doit être nul à ses yeux. Il y a là quelque chose d'inconcevable. Ou mon cœur me trompe, fascine mes sens et me rend la dupe d'une indigne salope, ou il faut que quelque défaut secret que j'ignore détruise l'effet de ses charmes et la rende odieuse à ceux qui devroient se la disputer. Je me mis à chercher ce défaut avec une contention d'esprit singulière, et il ne me vint pas même à l'esprit que la v..... pût y avoir part. La fraîcheur de ses chairs, l'éclat de son coloris, la blancheur de ses dents, la douceur de son haleine, l'air de propreté répandu sur toute sa personne, éloignoient de moi si parfaitement cette idée qu'en doute encore sur mon état depuis la padoana, je me faisois plutôt un scrupule de n'être pas assez sain pour elle ; et je suis très persuadé qu'en cela ma confiance ne me trompoit pas.

Ces réflexions, si bien placées, m'agitèrent au point d'en pleurer. Zulietta, pour qui cela faisoit sûrement un spectacle tout nouveau dans la circonstance, fut un moment interdite ; mais, ayant fait un tour de chambre et passé devant son miroir, elle comprit, et mes yeux lui confirmèrent que le dégoût n'avoit point de part à ce rat. Il ne lui fut pas difficile de m'en guérir et d'effacer cette petite honte ; mais, au moment que j'étois prêt à me pâmer sur une gorge qui sembloit pour la première fois souffrir la bouche et la main d'un homme, je m'aperçus qu'elle avoit un téton borgne. Je me frappe, j'examine, je crois voir que ce téton n'est pas conformé comme l'autre. Me voilà cherchant dans ma tête comment on peut avoir un téton borgne ; et, persuadé que cela tenoit à quelque notable vice naturel, à force de tourner et de retourner cette idée, je vis clair

comme le jour que, dans la plus charmante personne dont je pusse me former l'image, je ne tenois dans mes bras qu'une espèce de monstre, le rebut de la nature, des hommes et de l'amour. Je poussai la stupidité jusqu'à lui parler de ce téton borgne. Elle prit d'abord la chose en plaisantant, et, dans son humeur folâtre, dit et fit des choses à me faire mourir d'amour ; mais, gardant un fond d'inquiétude que je ne pus lui cacher, je la vis enfin rougir, se rajuster, se redresser, et, sans dire un seul mot, s'aller mettre à sa fenêtre. Je voulu m'y mettre à côté d'elle ; elle s'en ôta, fut s'asseoir sur un lit de repos, se leva le moment d'après, et, se promenant par la chambre en s'éventant, me dit d'un ton froid et dédaigieux : « Zanetto, *lascia le donne, e studia la matematica.* »

Avant de la quitter, je lui demandai pour le lendemain un autre rendez-vous, qu'elle remit au troisième jour, en ajoutant, avec un sourire ironique, que je devois avoir besoin de repos. Je passai ce temps mal à mon aise, le cœur plein de ses charmes et de ses grâces, sentant mon extravagance, me la reprochant, regrettait les momens si mal employés, qu'il n'avoit tenu qu'à moi de rendre les plus doux de ma vie ; attendant avec la plus vive impatience celui d'en réparer la perte, et néanmoins inquiet encore, malgré que j'en eusse, de concilier les perfections de cette adorable fille avec l'indignité de son état. Je courus, je volai chez elle à l'heure dite. Je ne sais si son tempérament ardent eût été plus content de cette visite ; son orgueil l'eût été du moins, et je me faisois d'avance une jouissance délicieuse de lui montrer de toutes manières comment je savois réparer mes torts. Elle m'épargna cette épreuve. Le gondolier, qu'en abordant j'envoyai chez elle, me rapporta qu'elle étoit partie la veille pour Florence. Si je n'avois pas senti tout mon amour en la possédant, je le sentis bien cruellement en la perdant. Mon regret insensé ne m'a point quitté. Tout aimable, toute charmante qu'elle étoit à mes yeux, je pouvois me consoler de la perdre ; mais de quoi je n'ai pu me consoler, je l'avoue, c'est qu'elle n'ait emporté de moi qu'un souvenir méprisant.

2) LA CASTRATION PHYSIQUE IMAGINAIRE, il ne l'a pas comprise, quoi qu'il fût un moment sur le point de la comprendre.

Elle se manifesta surtout après la mort de Claude Anet. Vous connaissez l'histoire. Madame de Warens, avant de devenir la maman de Jean-Jacques, avait accordé son amitié à un homme pour lequel Rousseau a toujours eu la plus grande estime, quoiqu'il semblât ne rendre à Madame de Warens que des services de valet de chambre. Cet homme, qui, à la vérité, paraît avoir été d'une exceptionnelle noblesse de caractère, était devenu le confident et l'ami de Madame de Warens. En

fait, il s'occupait de la direction de ses affaires, de sa fortune et rendait ainsi les plus grands services. Décidé à faire des études et poussé par quelque savant professeur, il se mit à faire de la botanique avec passion. A la suite d'une excursion il prit froid et mourut quelques jours après, laissant Madame de Warens seule avec Jean-Jacques.

Aussi longtemps que Claude Anet était en vie, Rousseau ne se sentait pas trop inhibé dans ses relations avec Madame de Warens : vu que tout se passait avec l'approbation tacite de Claude. Voici comment Jean-Jacques décrit la situation plutôt délicate des trois amis : tome I, page 316.

Ainsi s'établit entre nous trois une société sans autre exemple peut-être sur la terre. Tous nos vœux, nos soins, nos cœurs, étoient en commun ; rien n'en passoit au-delà de ce petit cercle. L'habitude de vivre ensemble et d'y vivre exclusivement devint si grande que, si dans nos repas un des trois manquait ou qu'il en vînt un quatrième, tout était dérangé, et, malgré nos liaisons particulières, les tête-à-tête nous étoient moins doux que la réunion. Ce qui prévenoit entre nous la gêne étoit une extrême confiance réciproque, et ce qui prévenoit l'ennui étoit que nous étions tous fort occupés.

Mais Anet mort, tout changeait. Rousseau se mit à faire plusieurs voyages, gaspillant ainsi la petite fortune de Madame de Warens et se donnant comme excuse que l'argent irait sans cela à des fripons. En même temps, nous voyons apparaître un symptôme bizarre chez Jean-Jacques. Non seulement il gaspille l'argent de sa maman pour des voyages inutiles, mais il lui en vole et le cache, manifestant ainsi clairement que ce qui l'intéressait chez Madame de Warens c'était son argent et non autre chose. Puis après avoir profité ainsi de ce que Claude Anet lui a laissé, mécontent de lui-même, se faisant des reproches pour avoir « pensé à profiter des nippes de son ami », (ce sont les propres paroles de Rousseau que je cite), il se mit à faire la plus étrange maladie : en voici la description par Jean-Jacques lui-même ; il l'a fait précéder du récit d'un fait très symbolique et caractéristique :

J'achète un échiquier, j'achète le Calabrois ; je m'enferme dans ma chambre, j'y passe les jours et les nuits à vouloir apprendre par cœur toutes les parties, à les fourrer dans ma tête, *bon gré, mal gré,*

à jouer seul sans relâche et sans fin. Après deux ou trois mois de ce beau travail et d'efforts inimaginables, je vais au café, maigre, jaune et presque hébété. Je m'essaye, je rejoue avec M. Bagueret : il me bat une fois, deux fois, vingt fois ; tant de combinaisons s'étoient brouillées dans ma tête, et mon imagination s'étoit si bien amortie, que je ne voyois plus qu'un nuage devant moi. Toutes les fois qu'avec le livre de Philidor ou celui de Stamma j'ai voulu m'exercer à étudier des parties, la même chose m'est arrivée, et, après m'être épuisé de fatigue, je me suis trouvé plus foible qu'auparavant. Du reste, que j'aie abandonné les échecs ou qu'en jouant je me sois remis en haleine, je n'ai jamais avancé d'un cran depuis cette première séance, et je me suis toujours retrouvé au même point où j'étois en la finissant. Je m'exercerois des milliers de siècles que je finirois par pouvoir donner la tour à Bagueret, et rien de plus. Voilà du temps bien employé ! direz-vous. Et je n'y en ai pas employé peu. Je ne finis ce premier essai que quand je n'eus plus la force de continuer. Quand j'allai me montrer sortant de ma chambre, j'avois l'air d'un déterré, et suivant le même train je n'aurois pas resté déterré longtemps. On conviendra qu'il est difficile, et surtout dans l'ardeur de la jeunesse, qu'une pareille tête laisse toujours le corps en santé.

L'altération de la mienne agit sur mon humeur et tempéra l'ardeur de mes fantaisies. Me sentant affoiblir, je devins plus tranquille, et perdis un peu la fureur des voyages. Plus sédentaire, je fus pris non de l'ennui, mais de la mélancolie ; les vapeurs succédèrent aux passions : ma langueur devint tristesse ; je pleurois et soupirois à propos de rien ; je sentois la vie m'échapper sans l'avoir goûtée ; je gémissois sur l'état où je laissois ma pauvre maman, sur celui où je la voyois prête à tomber ; je puis dire que la quitter et la laisser à plaindre étoit mon unique regret. Enfin je tombai tout à fait malade. Elle me soigna comme jamais mère n'a soigné son enfant ; et cela lui fit du bien à elle-même, en faisant diversion aux projets et tenant écartés les projeteurs. Quelle douce mort, si alors elle fût venue ! Si j'avois peu goûté les biens de la vie, j'en avois peu senti les malheurs. Mon âme paisible pouvoit partir sans le sentiment cruel de l'injustice des hommes, qui empoisonne la vie et la mort. J'avois la consolation de me survivre dans la meilleure moitié de moi-même : c'étoit à peine mourir. Sans les inquiétudes que j'avois sur son sort, je serois mort comme j'aurois pu m'endormir, et ces inquiétudes mêmes avoient un objet affectueux et tendre qui en tempéroit l'amertume. Je lui disois : « Vous voilà dépositaire de tout mon être ; faites en sorte qu'il soit heureux. » Deux ou trois fois, quand j'étois le plus mal, il m'arriva de me lever dans la nuit et de me traîner à sa chambre, pour lui donner sur sa conduite des conseils, j'ose dire pleins de justesse et de sens, mais où l'intérêt que je prenois à son sort se marquoit mieux que toute autre chose. Comme si les pleurs étoient ma nourriture et mon remède, je me fortifiois de ceux que je versois auprès d'elle, avec

elle assis sur son lit, et tenant ses mains dans les miennes. Les heures couloient dans ces entretiens nocturnes, et je m'en retournois en meilleur état que je n'étois venu : content et calme dans les promesses qu'elle m'avoit faites, dans les espérances qu'elle m'avoit données, je m'endormois là-dessus avec la paix du cœur et la résignation à la Providence. Plaise à Dieu qu'après tant de sujets de haïr la vie, après tant d'orages qui ont agité la mienne et qui ne m'en font plus qu'un fardeau, la mort qui doit la terminer me soit aussi peu cruelle qu'elle me l'eût été dans ce moment-là !

....

Cependant l'air de la campagne ne me rendit point ma première santé. J'étois languissant ; je le devins davantage. *Je ne pus supporter le lait ; il fallut le quitter.* C'étoit alors la mode de l'eau pour tout remède : je me mis à l'eau, et si peu discrètement qu'elle faillit me guérir non de mes maux, mais de la vie. Tous les matins, en me levant, j'allois à la fontaine avec un grand gobelet, et j'en buvois successivement, en me promenant, la valeur de deux bouteilles. Je quittai tout à fait le vin à mes repas. L'eau que je buvois étoit un peu crue et difficile à passer, comme sont la plupart des eaux des montagnes. Bref, je fis si bien qu'en moins de deux mois je me détruisis totalement l'estomac, que j'avois eu très bon jusqu'alors. *Ne digérant plus, je compris qu'il ne falloit plus espérer de guérir.* Dans ce même temps il m'arriva un accident aussi singulier par lui-même que par ses suites, qui ne finiront qu'avec moi.

Un matin que je n'étois pas plus mal qu'à l'ordinaire, en dressant une petite table sur son pied, je sentis dans tout mon corps une révolution subite et presque inconcevable. Je ne saurois mieux la comparer qu'à une espèce de tempête qui s'éleva dans mon sang et gagna dans l'instant tous mes membres. Mes artères se mirent à battre d'une si grande force que non seulement je sentois leur battement, mais que je l'entendois même, et surtout celui des carotides. Un grand bruit d'oreilles se joignit à cela, et ce bruit étoit triple ou plutôt quadruple, savoir : un bourdonnement grave et sourd, un murmure plus clair comme d'une eau courante, un sifflement très aigu, et le battement que je viens de dire, et dont je pouvois aisément compter les coups sans me tâter le pouls ni toucher mon corps de mes mains. Ce bruit interne étoit si grand qu'il m'ôta la finesse d'ouïe que j'avois auparavant, et me rendit non tout à fait sourd, mais dur d'oreille, comme je le suis depuis ce temps-là.

On peut juger de ma surprise et de mon effroi. Je me crus mort ; je me mis au lit : le médecin fut appelé ; je lui contai mon cas en frémissant, et le jugeant sans remède. Je crois qu'il en pensa de même ; mais il fit son métier. Il m'enfila de longs raisonnements où je ne compris rien du tout ; puis, en conséquence de sa sublime théorie, il commença *in anima vili* la cure expérimentale qu'il lui plut de tenter. Elle étoit si pénible, si dégoûtante, et opéroit si peu, que je m'en

lassai bientôt ; et, au bout de quelques semaines, voyant que je n'étois ni mieux ni pis, je quittai le lit et repris ma vie ordinaire avec mon battement d'artères et mes bourdonnements, qui depuis ce temps-là, c'est-à-dire depuis trente ans, ne m'ont pas quitté une minute.

J'avois été jusqu'alors grand dormeur. La totale privation du sommeil qui se joignit à tous ces symptômes, et qui les a constamment accompagnés jusqu'ici, acheva de me persuader qu'il me restoit peu de temps à vivre. Cette persuasion me tranquillisa pour un temps sur le soin de guérir. Ne pouvant prolonger ma vie, je résolus de tirer du peu qu'il m'en restoit tout le parti qu'il étoit possible ; et cela se pouvoit, par une singulière faveur de la nature, qui, dans un état si funeste, m'exemptoit des douleurs qu'il sembloit devoir m'attirer. J'étois importuné de ce bruit, mais je n'en souffrois pas : il n'étoit accompagné d'aucune autre incommodité habituelle que de l'insomnie durant les nuits, et en tout temps d'une courte haleine qui *n'alloit pas jusqu'à l'asthme, et ne se faisoit sentir que quand je voulois courir ou agir un peu fortement.*

Cet accident, qui devoit tuer mon corps, *ne tua que mes passions,* et j'en bénis le Ciel chaque jour, par l'heureux effet qu'il produisit sur mon âme. *Je puis bien dire que je ne commençai de vivre que quand je me regardai comme un homme mort. Donnant leur véritable prix aux choses que j'allois quitter, je commençai de m'occuper de soins plus nobles,* comme par anticipation sur ceux que j'aurois bientôt à remplir, et que j'avois fort négligés jusqu'alors. J'avois souvent travesti la religion à ma mode, mais je n'avois jamais été tout à fait sans religion. Il m'en coûta moins de revenir à ce sujet, si triste pour tant de gens, mais si doux pour qui s'en fait un objet de consolation et d'espoir. Maman me fut, en cette occasion, beaucoup plus utile que tous les théologiens ne me l'auroient été.

Vous voyez comment par cette réaction Rousseau est arrivé à tuer ses passions, à se châtrer pour avoir voulu profiter des nippes de Claude Anet, son rival, son père. Et cette maladie l'a tourmenté toute sa vie. A un moment seulement il a failli en guérir, lorsqu'allant à Montpellier pour se faire soigner il rencontra Madame de Larnage, qui voulut bien s'occuper de lui et avec laquelle, grâce à l'initiative de la dame, tout s'est bien arrangé. Dans ses transports, Rousseau oublie sa maladie et Madame de Warens. Il le constate lui-même et comprend que Madame de Larnage ou une autre femme le guérirait mieux que les médecins, les hommes. Mais il va quand même à Montpellier où on le traite de malade imaginaire, et, après avoir perdu le contact avec Madame de Larnage, il re-

tombe dans son ancien état et se plaint d'avoir un polype au cœur qu'il faudrait couper. Ainsi il exprime symboliquement le désir de se voir châtré, débarrassé de la virilité de son sexe.

Il a été un impuissant ; quoique consciemment il eût bien voulu être un homme, — et il a tout fait pour le paraître —, il en était incapable. Il souffrait d'une rétention de ses sentiments à tous les points de vue. Au contact immédiat des choses, nulle spontanéité. La rétention urinaire qui lui a donné tant de soucis a une origine analogue ainsi que le souci qu'il avait de se faire sonder continuellement par un certain nombre de médecins dont aucun n'entendait rien à sa maladie c'est-à-dire à la raison pour laquelle Jean-Jacques voulait être sondé.

Jean-Jacques, ainsi privé de l'usage de sa virilité, est resté forcément un arriéré affectif, un enfant. Ceci explique pourquoi il avait besoin de trouver une mère charitable qui pût s'occuper de lui. Sans elle il ne lui restait qu'à se laisser dépérir. Cela explique aussi son comportement égoïste vis-à-vis de ses mères d'adoption, desquelles il a tout accepté sans jamais rien leur rendre. Même son comportement bizarre vis-à-vis de l'argent peut s'expliquer, car l'argent représente affectivement pour l'adulte ce que la mère représente pour l'enfant. Nous ne voulons pas rentrer dans les détails de ce comportement car cela nous mènerait trop loin ce soir — quoique cela pût nous permettre de comprendre Rousseau mendiant, Rousseau voleur (1). — Signalons seulement qu'un homme qui n'a pas le droit de lutter ne peut pas gagner sa vie et dépend de la charité d'autrui, parce que perdre sa mère, c'est perdre son argent. Signalons également qu'il n'est pas capable de défendre ni une femme, ni ses enfants, d'aimer ni l'une ni les autres. Thérèse était pratiquement la domestique de Rousseau ; ses enfants, il les a donnés à l'Assistance Publique ; et, il n'est même pas prouvé qu'ils fussent de lui. Malgré notre désir d'être bref, indiquons pourtant l'histoire avec Marion et cette fois-ci pour défendre Rousseau contre lui-même. Il se reproche cette histoire comme l'un des plus affreux méfaits de sa vie et pourtant vous comprendrez maintenant, après tout ce que vous avez entendu de lui, que sa « vertu » lui interdi-

(1) Voir l'appendice.

sait d'agir autrement que de cette odieuse façon. Mais laissons la parole à Rousseau, tome I, pages 126-127-128-129 puis 130.

Que n'ai-je achevé tout ce que j'avois à dire de mon séjour chez Mme de Vercellis ! Mais, bien que mon apparente situation demeurât la même, je ne sortis pas de sa maison comme j'y étois entré. J'en emportai les longs souvenirs du crime et l'insupportable poids des remords dont, au bout de quarante ans, ma conscience est encore chargée, et dont l'amer sentiment, loin de s'affaiblir, s'irrite à mesure que je vieillis. Qui croiroit que la faute d'un enfant pût avoir des suites aussi cruelles ? C'est de ces suites plus que probables que mon cœur ne sauroit se consoler. J'ai peut-être fait périr dans l'opprobre et la misère une fille aimable, honnête, estimable, et qui sûrement valoit beaucoup *mieux que moi.*

Il est bien difficile que la dissolution d'un ménage n'entraîne un peu de confusion dans la maison, et qu'il ne s'égare bien des choses ; cependant, telle étoit la fidélité des domestiques et la vigilance de M. et Mme Lorenzi que rien ne se trouva de manque sur l'inventaire. La seule demoiselle Pontal perdit un petit ruban couleur de rose et argent déjà vieux. Beaucoup d'autres meilleures choses étoient à ma portée : ce ruban seul me tenta, je le volai ; et, comme je ne le cachois guère, on me le trouva bientôt. On voulut savoir où je l'avois pris. Je me trouble, je balbutie, et enfin je dis, en rougissant, que c'est Marion qui me l'a donné. Marion étoit une jeune Mauriennoise dont Mme de Vercellis avoit fait sa cuisinière, quand, cessant de donner à manger, elle avoit renvoyé la sienne, ayant plus besoin de bons bouillons que de ragoûts fins. Non seulement Marion était jolie, mais elle avoit une fraîcheur de coloris qu'on ne trouve que dans les montagnes, et surtout un air de modestie et de douceur qui faisoit qu'on ne pouvoit la voir sans l'aimer ; d'ailleurs bonne fille, sage, et d'une fidélité à toute épreuve. C'est ce qui surprit quand je la nommai. L'on n'avoit guère moins de confiance en moi qu'en elle, et l'on jugea qu'il importoit de vérifier lequel étoit le fripon des deux. On la fit venir : l'assemblée étoit nombreuse, le comte de La Roque y étoit. Elle arrive, on lui montre le ruban : je la charge effrontément ; elle reste interdite, se tait, me jette un regard qui auroit désarmé les démons, et auquel mon barbare cœur résiste. Elle nie enfin avec assurance, mais sans emportement, m'apostrophe, m'exhorte à rentrer en moi-même, à ne pas déshonorer une fille innocente, qui ne m'a fait jamais de mal ; et moi, avec une impudence infernale, je confirme ma déclaration, et lui soutiens en face qu'elle m'a donné le ruban. La pauvre fille se mit à pleurer, et ne me dit que ces mots : « Ah ! Rousseau, je vous croyois un bon caractère. Vous me rendez bien malheureuse, mais je ne voudrois pas être à votre place. » Voilà tout. Elle continua de se défendre avec autant de simplicité que de fermeté, mais sans se permettre jamais contre moi la moindre invec-

tive. Cette modération, comparée à mon ton décidé, lui fit tort. Il ne sembloit pas naturel de supposer d'un côté une audace aussi diabolique, *et de l'autre une aussi angélique douceur.* On ne parut pas se décider absolument, mais les préjugés étoient pour moi. Dans le tracas où l'on étoit, on ne se donna pas le temps d'approfondir la chose ; et le comte de La Roque, en nous renvoyant tous deux, se contenta de dire que la conscience du coupable vengeroit assez l'innocent. Sa prédiction n'a pas été vaine, elle ne cesse pas un seul jour de s'accomplir.

....

J'ai procédé rondement dans celle [la confession] que je viens de faire, et l'on ne trouvera sûrement pas que j'aie ici pallié la noirceur de mon forfait. Mais je ne remplirois pas le but de ce livre si je n'exposois en même temps mes dispositions intérieures, et que je craignisse de m'excuser en ce qui est conforme à la vérité. Jamais la méchanceté ne fut plus loin de moi que dans ce cruel moment ; *et, lorsque je chargeai cette malheureuse fille, il est bizarre, mais il est vrai, que mon amitié pour elle en fut la cause.* Elle étoit présente à ma pensée ; je m'excusai sur le premier objet qui s'offrit. Je l'accusai d'avoir fait ce que je voulois faire, et de m'avoir donné le ruban, parce que mon intention étoit de le lui donner.

Les explications de Rousseau restent à côté de la vérité. Pour quiconque connaît son conflit il est clair que Jean-Jacques ne pouvait se brouiller avec son patron (père) à cause d'une femme qu'il aimait (Marion) et qu'il se sentait poussé par sa moralité maladive à perdre la femme (Julie, sa mère), plutôt que de se brouiller avec le père. Ainsi, inconsciemment, il s'est débarrassé de Marion avec la même cruauté impitoyable que de sa sexualité, condamné qu'il était à invertir l'ordre naturel des choses.

Seul, dans son rêve, dans le vide de l'espace, Rousseau pouvait être homme et sa littérature témoigne de toute la force de sa virilité, qui était en puissance en lui.

Son *Discours sur l'inégalité* lui a permis de crier sa révolte contre les hommes, les oppresseurs, la partie de son inconscient qui l'obligeait à courber la tête. L'*Emile* devait lui permettre de faire un essai d'auto-guérison, de reproduire son enfance pour étudier comment il aurait pu devenir heureux.

Car Rousseau avait conscience de sa maladie — à certains moments du moins — et chaque fois qu'il reproduisait son

conflit, soit en littérature soit dans la vie, c'était pour trouver une issue. Ainsi, l'étude qu'il a faite lui-même de son cas a fait de lui à bien des points de vue un précurseur de la psychanalyse. Il avait même conçu le plan d'un travail qui avait un but tout particulier. Mais laissons-lui la parole :

J'en méditois un troisième, dont je devois l'idée à des observations faites sur moi-même, et je me sentais d'autant plus de courage à l'entreprendre que j'avois lieu d'espérer de faire un livre vraiment utile aux hommes, et même un des plus utiles qu'on pût leur offrir, si l'exécution répondoit dignement au plan que je m'étois tracé. L'on a remarqué que la plupart des hommes sont, dans le cours de leur vie, souvent dissemblables à eux-mêmes, et semblent se transformer en des hommes tout différents. Ce n'étoit pas pour établir une chose connue que je voulois faire un livre ; j'avois un objet plus neuf et même plus important : c'étoit de chercher les causes de ces variations, et de m'attacher à celles qui dépendoient de nous, pour montrer comment elles pouvoient être dirigées par nous-mêmes pour nous rendre meilleurs et plus sûrs de nous. Car il est, sans contredit, plus pénible à l'honnête homme de résister à des désirs déjà tout formés qu'il doit vaincre, que de prévenir, changer ou modifier ces mêmes désirs dans leur source, s'il étoit en état d'y remonter. Un homme tenté résiste une fois parce qu'il est fort, et succombe une autre fois parce qu'il est faible : s'il eût été le même qu'auparavant, il n'auroit pas succombé.

En sondant en moi-même et en recherchant dans les autres à quoi tenoient ces diverses manières d'être, je trouvai qu'elles dépendoient en grande partie de l'impression antérieure des objets extérieurs, et que, modifiés continuellement par nos sens et par nos organes, nous portions, sans nous en apercevoir, dans nos idées, dans nos sentiments, dans nos actions même, l'effet de ces modifications. Les frappantes et nombreuses observations que j'avois recueillies étoient au-dessus de toute dispute ; et par leurs principes physiques elles me paroissoient propres à fournir un régime extérieur, qui, varié selon les circonstances, pouvoit mettre ou maintenir l'âme dans l'état le plus favorable à la vertu. Que d'écarts on sauveroit à la raison, que de vices on empêcheroit de naître, si l'on savoit forcer l'économie animale à favoriser l'ordre moral qu'elle trouble si souvent ! Les climats, les saisons, les sons, les couleurs, l'obscurité, la lumière, les éléments, les aliments, le bruit, le silence, le mouvement, le repos, tout agit sur notre machine, et sur notre âme par conséquent ; tout nous offre mille prises presque assurées, pour gouverner dans leur origine les sentiments dont nous nous laissons dominer. Telle étoit l'idée fondamentale dont j'avois déjà jeté l'esquisse sur le papier, et dont j'espérois un effet d'autant plus sûr pour les gens bien

nés, qui, aimant sincèrement la vertu, se défient de leur faiblesse, qu'il me paroissoit aisé d'en faire un livre agréable à lire comme il l'étoit à composer. J'ai cependant bien peu travaillé à cet ouvrage, dont le titre étoit : la Morale sensitive, ou le Matérialisme du sage.

Modifier ses désirs ou ses conflits dans leur source, si l'homme était en état d'y remonter : tel était le désir de Rousseau dans *Emile,* tel est le but de la psychanalyse quand elle reproduit dans le cadre du traitement le conflit infantile qui a donné lieu à une déviation de l'affectivité. Cette reproduction doit permettre de comprendre le conflit resté inconscient, comme celui de Rousseau, malgré toute l'intelligence déployée par le malade pour le saisir. Et ce conflit, devenu conscient, pourra être liquidé normalement.

Rousseau éprouvait le désir d'être débarrassé de son état, car il sentait trop bien combien il lui était impossible de donner la mesure de sa force véritable. Mais le contact avec les médecins ne lui a pas permis d'avoir ces derniers en grande estime. Nous le comprenons aisément, car nous devons avouer qu'il n'y a que bien peu de temps qu'on commence à comprendre ces états bizarres susceptibles d'interdire à un homme de vivre normalement. Encore notre expérience nous prouve-t-elle que Rousseau pouvait se considérer comme un favorisé, car nous voyons des malades, qui, malgré une personnalité puissante, ne se sentent même pas le droit d'écrire, ni de s'adresser à une maman. Mais de ceux-là il est difficile de parler. Nous entendons leurs confessions dans notre cabinet de consultation, et nous ne pouvons pas les soumettre au public comme c'est le cas pour celles de Rousseau.

En résumé, nous avons donc trouvé que l'état de Rousseau avait cela de caractéristique qu'il s'agissait d'un cas d'homosexualité latente avec obsessions et réactions hystériformes chez un homme dont le conscient protestait contre le traitement qu'une partie de sa personnalité lui infligeait. Cette révolte est devenue la révolte du persécuté contre ses persécuteurs, qui ne sont pas autre chose que le père avec lequel Rousseau a vainement cherché à résoudre le conflit de son enfance.

Ainsi il a sombré dans le délire de persécution, après avoir par tous les moyens cherché à se dégager.

L'œuvre littéraire est une réaction à son conflit, et lui a permis de mieux le supporter.

C'est en comprenant son conflit qu'on arrive à apprécier le mieux la valeur de l'œuvre de Rousseau, qui au point de vue politique, a eu une portée considérable. Son conflit a fait de lui le porte-parole de tous les opprimés, incapables de s'affranchir de leurs tyrans et cherchant la guérison de leurs maux dans le communisme à la Rousseau (ménage à trois). Il fallait bien s'attendre que cette solution, qui, pour Rousseau, n'était qu'un imparfait et inutile effort de la névrose, fût aussi inadaptée sur le plan social qu'elle l'était sur le plan individuel. Ceci montre l'intérêt qu'aurait la société à soumettre les idées de certains hommes politiques à une étude psychanalytique avant de les accepter ou de les rejeter.

Au point de vue psychanalytique, il paraît probable qu'on aurait pu délivrer Rousseau de sa névrose ; et dans ce cas son énergie, libérée de sa gêne, aurait suivi une autre voie.

Nous nous excusons de n'être entré que dans les grandes lignes du sujet, mais le temps dont nous disposions nous a empêché de nous arrêter aux multiples détails qui remplissent les différents volumes de l'œuvre de Rousseau.

Appendice

D'après ce qui précède le lecteur pourra peut-être se faire une idée des conséquences d'une impuissance affective pareille à celle de Rousseau. Le sujet, incapable de se mettre en frais pour une femme, ne le peut pas non plus pour gagner de l'argent. Gagner c'est lutter, et la lutte nécessite des armes, qu'on n'hésite pas à appeler chez certains mamifères des organes sexuels secondaires, quand il s'agit de cornes par exemple. Nous avons vu comment l'affectivité de Rousseau tendait à supprimer l'organe sexuel mâle au profit du derrière. Et ce comportement brutalement exprimé par l'histoire avec Mlle Lambercier a des répercussions lointaines, répercussions qu'on ne peut déceler que quand on est familiarisé avec les lois qui régissent le jeu de la libido, qui modèle l'organisme

d'un individu d'abord, avant de se déverser sur la progéniture de ce dernier. Parmi ces répercussions, nous voudrions pourtant en signaler une, consécutive à ce fait que la sensibilité de Rousseau est centrée principalement autour de l'anus, rejetée qu'elle est en arrière vers son point de départ. Et il nous est d'autant plus facile d'en parler que le langage populaire la connaît très bien : ne traite-t-il par les avares de gens constipés ? La recherche d'une satisfaction anale, ne se fait en effet pas uniquement au moyen des fèces ; elle peut s'opérer également d'une façon quasi platonique au moyen de *l'argent*. En réalité elle se fait partout et toujours où le sujet trouve quelque chose à ruminer. Ses impressions ne provoquent pas chez lui d'effet spontané ; il les savoure, il les digère ; et ce n'est qu'après avoir exalté ses satisfactions que le sujet produit quelque chose. Inutile de dire que des natures pareilles sont principalement des assimilateurs, des compilateurs, des collectionneurs, ce qui nous expliquerait peut-être la tendance de Rousseau à collectionner des plantes, à cacher de l'argent, etc..., etc...

Ajoutez qu'aucun de mes goûts dominans ne consiste en choses qui s'achètent. Il ne me faut que des plaisirs purs, et l'argent les empoisonne tous. J'aime, par exemple, ceux de la table ; mais, ne pouvant souffrir ni la gêne de la bonne compagnie ni la crapule du cabaret, je ne puis les goûter qu'avec un ami : car seul, cela ne m'est pas possible ; mon imagination s'occupe alors d'autre chose, et je n'ai pas le plaisir de manger. Si mon sang allumé me demande des femmes, mon cœur ému me demande encore plus de l'amour. Des femmes à prix d'argent perdroient pour moi tous leurs charmes ; je doute même s'il seroit en moi d'en profiter. Il en est ainsi de tous les plaisirs à ma portée : s'ils ne sont gratuits, je les trouve insipides. J'aime les seuls biens qui ne sont à personne qu'au premier qui sait les goûter.

Jamais l'argent ne me parut une chose aussi précieuse qu'on la trouve. Bien plus, il ne m'a même jamais paru fort commode : il n'est bon à rien par lui-même, il faut le transformer pour en jouir ; il faut acheter, marchander, souvent être dupe, bien payer, être mal servi. Je voudrois une chose bonne dans sa qualité : avec mon argent je suis sûr de l'avoir mauvaise. J'achète cher un œuf frais, il est vieux ; un beau fruit, il est vert ; une fille, elle est gâtée. J'aime le bon vin, mais où en prendre ? Chez un marchand de vin ? Comme que je fasse, il m'empoisonnera. Veux-je absolument être bien servi ? Que de soins, que d'embarras ! avoir des amis, des correspondants,

donner des commissions, écrire, aller, venir, attendre ; et souvent au bout être encore trompé. Que de peine avec mon argent ? Je la crains plus que je n'aime le bon vin.

Mille fois, durant mon apprentissage et depuis, je suis sorti dans le dessein d'acheter quelque friandise. J'approche de la boutique d'un pâtissier, j'aperçoi là des femmes au comptoir ; je crois déjà les voir rire et se moquer entre elles du petit gourmand. Je passe devant une fruitière, je lorgne du coin de l'œil de belles poires, leur parfum me tente ; deux ou trois jeunes gens tout près de là me regardent ; un homme qui me connoît est devant sa boutique ; je vois de loin venir une fille : n'est-ce point la servante de la maison ? Ma vue courte me fait mille illusions. Je prends tous ceux qui passent pour des gens de ma connoissance ; partout je suis intimidé, retenu par quelque obstacle ; mon désir croît avec ma honte, et je rentre enfin comme un sot, dévoré de convoitise, ayant dans ma poche de quoi la satisfaire, et n'ayant osé rien acheter.

J'entrerois dans les plus insipides détails si je suivois dans l'emploi de mon argent, soit par moi, soit par d'autres, l'embarras, la honte, la répugnance, les inconvéniens, les dégoûts de toute espèce, que j'ai toujours éprouvés. A mesure qu'avançant dans ma vie le lecteur prendra connoissance de mon humeur, il sentira tout cela sans que je m'appesantisse à le lui dire.

Cela compris, on comprendra sans peine une de mes prétendues contradictions, celle d'allier une avarice presque sordide avec le plus grand mépris pour l'argent. C'est un meuble pour moi si peu commode que je ne m'avise pas même de désirer celui que je n'ai pas, et que quand j'en ai je le garde lougtemps sans le dépenser, faute de savoir l'employer à ma fantaisie; mais, l'occasion commode et agréable se présente-t-elle, j'en profite si bien que ma bourse se vide avant que je m'en sois aperçu. Du reste, ne cherchez pas en moi le tic des avares, celui de dépenser pour l'ostentation ; tout au contraire, je dépense en secret et pour le plaisir : loin de me faire gloire de dépenser, je m'en cache. Je sens si bien que l'argent n'est pas à mon usage que je suis presque honteux d'en avoir, encore plus de m'en servir. Si j'avois eu jamais un revenu suffisant pour vivre commodément, je n'aurois point été tenté d'être avare, j'en suis très sûr ; je dépenserois tout mon revenu sans chercher à l'augmenter ; mais ma situation précaire me tient en crainte. J'adore la liberté ; j'abhorre la gêne, la peine, l'assujettissement. Tant que dure l'argent que j'ai dans ma bourse, il assure mon indépendance, il me dispense d'intriguer pour en trouver d'autre, nécessité que j'eus toujours en horreur ; mais, de peur de le voir finir, je le choie. L'argent qu'on possède est l'instrument de la liberté ; celui qu'on pourchasse est celui de la servitude. Voilà pourquoi je serre bien et ne convoite rien.

Mon désintéressement n'est donc que paresse : le plaisir d'avoir ne vaut pas la peine d'acquérir ; et ma dissipation n'est encore que

paresse : quand l'occasion de dépenser agréablement se présente, on ne peut trop la mettre à profit. Je suis moins tenté de l'argent que des choses, parce qu'entre l'argent et la possession désirée il y a toujours un intermédiaire, au lieu qu'entre la chose même et sa jouissance il n'y en a point. Je vois la chose, elle me tente ; si je ne vois que le moyen de l'acquérir, il ne me tente pas. J'ai donc été fripon, et quelquefois je le suis encore de bagatelles qui me tentent, et que j'aime mieux prendre que demander ; mais, petit ou grand, je ne me souviens pas d'avoir pris de ma vie un liard à personne ; hors une seule fois, il n'y a pas quinze ans, que je volai sept livres dix sous. L'aventure vaut la peine d'être contée, car il s'y trouve un concours impayable d'effronterie et de bêtise, que j'aurois peine moi-même à croire s'il regardoit un autre que moi.

COMPTES-RENDUS

Commission Linguistique
pour l'Unification
du vocabulaire psychanalytique français

Séance du 29 mai 1927.

La Commission Linguistique élue à Genève par la première Conférence des psychanalystes de langue française s'est réunie à Paris le 29 mai 1927.

Présents : MM. Codet, Hesnard, Odier, Pichon et R. de Saussure. Sur la prière des membres de la Commission, M[me] Sokolnicka avait bien voulu se joindre à eux pour cette séance.

La séance est ouverte à 15 heures et demie. Est élu président de la Commission : le docteur Edouard Pichon.

L'on fixe d'abord les buts que la Commission doit se proposer. *M. de Saussure* pense qu'il serait désirable que fût fait un dictionnaire complet, dans lequel on trouverait non seulement la correspondance des termes psychanalytiques dans les différentes langues, mais encore un historique précis de l'évolution de chaque notion. La Commission en convient, mais il est décidé que d'abord, pour déblayer le terrein, on se contentera de constituer une nomenclature française par articles : chaque article comprendra le vocable français, son correspondant allemand entre parenthèses et une définition courte et claire du terme.

*
* *

Le premier terme envisagé est l'allemand *Verdrängung*. On décide d'en conserver la traduction *refoulement*, actuellement acceptée par tous. Pour la définition de celui-ci, on prend pour point de départ le passage de « Le Rêve et la Psychanalyse » où MM. Pichon et Laforgue opposent l'un à l'autre le *refoulement* et la *répression*, et définissent le refoulement : « le mode inconscient d'expulsion des désirs ». Toutefois, *M. Hesnard* critique le terme *expulsion*, les élé-

ments psychologiques refoulés n'étant jamais entrés, dit-il, dans le conscient. Il critique aussi le terme de *désirs,* qui selon lui ne s'applique aucunement à ce qui se passe dans l'inconscient.

M. Hesnard, appuyé par *M. Odier,* pense que les éléments refoulés doivent être appelés *tendances.* — *Madame Sokolnicka* expose pourquoi elle pense que ce terme *tendances* n'est peut-être pas assez compréhensif : *MM. Pichon, Codet, R. de Saussure* apportent des arguments en ce sens. Après une longue discussion, on s'arrête à la rédaction suivante :

Refoulement (*Verdrängung*). — OPPOSITION INCONSCIENTE A LA RÉALISATION D'UNE TENDANCE. — MODE NON CONSCIENT DE NON-ACCEPTATION D'UN FAIT PSYCHIQUE.

M. Odier et *Mme Sokolnicka* observent que le refoulement a encore un autre caractère essentiel : savoir que les tendances non acceptées ressortent à l'insu du sujet, avec des effets nocifs.

*
* *

L'on envisage ensuite le terme allemand *Unterdrückung.* L'on convient de réserver, avec MM. Pichon et Laforgue, le nom de *répression* à un mécanisme pleinement conscient qu'après une courte discussion l'on définit ainsi :

Répression. — REJET CONSCIENT D'UNE SOLLICITATION PSYCHIQUE.

Mais *Unterdrücking,* sous la plume des auteurs qui l'emploient, désigne souvent un mécanisme préconscient, pour lequel *M. Odier* propose le terme *éviction,* qui agrée à la Commission. Invitée par la Commission à préciser, d'après sa grande expérience personnelle, l'aspect clinique de ce phénomène, *Mme Sokolnicka* fait une peinture très vivante de cette sorte de lutte avec la mémoire, dans laquelle le sujet, hypocrite vis-à-vis de soi-même, louvoie, biaise et se répand en échappatoires. *MM. Odier, R. de Saussure, Hesnard* y reconnaissent un ordre de faits bien connus d'eux ; *M. Hesnard* a l'heureuse idée de recourir au verbe *éluder,* et l'on s'arrête au terme **élusion** pour exprimer ce mécanisme. Mais la définition en paraît fort difficile, et est renvoyée à une séance ultérieure.

*
* *

M. Odier demande en effet que l'on s'occupe des termes allemands *das Ich, das Es, das Ueber-Es* qui ont donné tant de fil à retordre à tous les traducteurs.

M. Pichon expose pourquoi la traduction de *das Ich* par *le moi* lui paraît mauvaise. Le *moi* s'oppose au *non-moi ;* il comprend tout ce qui est dans le psychisme du sujet ; il répond aussi bien à *das Es* qu'à *das Ich ;* ce qui caractérise selon lui *das Ich,* c'est de pouvoir être le sujet de la pensée consciente : c'est pourquoi il propose comme

traduction soit *ego*, soit *je*, termes qui sont d'ailleurs les correspondants les moins inexacts de *Ich*.

M. Hesnard répond que les psychologues contemporains donnent pour la plupart au terme *le moi* le sens restreint valant *das Ich*. Par ailleurs, *Mme Sokolnicka* fait remarquer que tout, dans le *Ich*, n'est pas conscient, et elle se demande si le *je* ne représenterait pas pour les Français quelque chose de trop étroit par rapport à la notion freudienne de *Ich*.

Quant à *das Es, M. Hesnard* le traduit par *le soi*. *M. Pichon* s'insurge contre cette traduction, car il lui semble que le pronom *soi* ne peut servir qu'à exprimer précisément ce qu'il y a de plus spécifiquement et consciemment personnel dans l'âme de chacun, et convient par conséquent fort mal à traduire *das Es*. Il est soutenu dans cette thèse par *M. Codet*. *M. Hesnard* pourtant n'admet pas que ces objections soient bien fondées, et allègue l'opinion de plusieurs germanistes qui ont approuvé la traduction de *das Es* par *le soi*.

M. Codet propose *le cela ;* il est d'accord en cela avec M. Laforgue, qui a employé la traduction *le ça* dans sa communication du 30 novembre 1926 à la Société Psychanalytique de Paris. Cette traduction semble en effet à *M. Pichon* la plus littérale et, à tout prendre, la plus satisfaisante. *M. Hesnard* néanmoins la trouve de sens trop démonstratif et n'est pas disposé à l'accepter, non plus que sa variante *l'illud* proposée alors par *M. Pichon*.

M. Odier pense que le français n'ayant pas de pronom personnel neutre valant *Es*, il vaut mieux recourir à un substantif véritable. Le grec est le réservoir naturel des nomenclatures savantes ; M. Bally, le linguiste romand, consulté par M. Odier, avait proposé *prothymos*. *M. Odier* serait assez disposé à accepter ce terme sous une des trois formes *prothymos*, *prothymus* ou *prothyme*.

Après une discussion très laborieuse, on arrive en fin de séance à envisager, sur la proposition de *M. Pichon*, le terme *infra-moi* pour traduire *das Es*.

La séance est levée à 17 heures et demie.

Séance du 31 mai 1927.

Présents : Madame Marie Bonaparte ; MM. Hesnard, Odier, Pichon et R. de Saussure.

La séance est ouverte à 17 h. 45.

Lors de la lecture du procès-verbal de la séance précédente, à l'occasion de l'observation faite par M. Odier et Mme Sokolnicka sur la définition du refoulement, *Madame Marie Bonaparte* fait observer que, d'après M. Freud, le terme de *Verdrängung* (*refoulement*) peut s'appliquer aussi à des processus réussis, à jamais dépourvus de conséquences nocives : c'est le refoulement réussi qui, dit-elle, fait, selon M. Freud, l'homme normal.

*
* *

On passe ensuite à l'ordre du jour de la séance, qui appelle la suite de la discussion sur la traduction de *das Ich, das Es, das Ueber-Es.*

Le terme d'*infra-moi* n'ayant pas été jugé satisfaisant, non plus que celui de *prothyme,* on circonscrit de nouveau la discussion entre *soi* et *ça* pour la traduction de *das Es.*

M. Pichon fait observer que la traduction la plus proche de *es* est certainement *ça. M. Hesnard* objecte que *es* n'a pas en allemand un sens aussi démonstratif que *ça. Es regnet,* c'est *il pleut.* Mais, réplique *M. Pichon,* puisqu'*il,* la plupart du temps franchement masculin, est une traduction impossible, il semble que *ça,* qu'on emploie fréquemment dans des cas comme *ça va, ça colle, ça me démange,* soit la traduction la plus exacte de *es.*

M. Hesnard craint que cette traduction ne paraisse ridicule et ne soit difficilement admise par le public ; mais il semble à *M. Pichon* que c'est là une crainte vaine : les personnes vraîment désireuses de s'assimiler des idées nouvelles ont vite fait de passer sur des difficultés vocabulaires et sur de vaines apparences de ridicule ; le premier mérite d'une traduction est d'être le plus exacte possible. *Madame Marie Bonaparte* se rallie à cette manière de voir.

L'on passe au vote ; la traduction **le ça** est adoptée par quatre voix contre une ; la voix opposante est celle de *M. Hesnard,* qui demande que cette opposition soit inscrite au procès-verbal.

Pour la traduction de *das Ich,* on décide, par quatre voix contre une (celle de *M. Pichon*), de s'en tenir à la traduction **le moi.**

Das Ueber-Ich sera donc traduit par **le surmoi.**

*
* *

Sur la proposition de *M. Hesnard,* le vocable **pulsion** est adopté à l'unanimité pour traduire *Trieb.*

*
* *

Le vocable *aimance,* proposé par *M. Pichon* pour traduire *libido,* est rejeté par quatre voix contre une : on décide de s'en tenir au terme même de **libido.**

*
* *

L'adjectif *libidinös* ne peut pas, — c'est l'avis de l'unanimité de la Commission —, être traduit par le vocable français *libidineux,* dont la nuance sémantique est toute différente. *M. de Saussure* propose *hédonique.* Mais ce mot semble à la Commission n'être pas en liaison assez étroite avec *libido.* La Commission donne ses suffrages à **libidinal,** déjà employé en français par M. Jones dans la conférence

qu'il a donnée dans cette langue à la Société Psychanalytique de Paris, le 5 avril 1927.

*
* *

Erotisch = **érotique.** Traduction adoptée à l'unanimité, comme allant de soi.

*
* *

Besetzung. — La Commission regrette, avec *M. Odier,* que *M. Meyerson* ait adopté le terme *occupation* qui lui semble mauvais. Sur la proposition de *Madame Marie Bonaparte,* le terme **investissement** est adopté à l'unanimité.

*
* *

On met ensuite en discussion les termes de *Zwang* et de *Zwangsneurose. M. Hesnard* précise que le terme *Zwangsneurose* se superpose absolûment au cadre clinique que l'on appelle en France *névrose obsessionnelle.* Mais il ne semble ni à *M. de Saussure* ni à *Madame Marie Bonaparte* que le vocable *Zwang* employé seul puisse toujours se traduire adéquatement par le terme *obsession,* qui est trop passif et n'exprime pas assez nettement l'idée de contrainte. On décide donc:

à l'unanimité de traduire *Zwang* par le vocable **compulsion,** que propose *Madame Marie Bonaparte ;*

par quatre voix contre une de traduire *Zwangsneurose* par **névrose obsessionnelle.** La voix opposante est celle de *M. Odier* qui, pour rendre l'idée freudienne, préférerait *névrose de compulsion.*

*
* *

Sont ensuite adoptées à l'unanimité les traductions suivantes :

Narzismus. — **Narcissisme.**

Narzistich. { appliqué au malade : **narcissiste.** / appliqué à un processus morbide : **narcissique.** }

Verschiebung. — **Déplacement.**

Uebertragung. — **Transfert.**

(Le terme de *report,* employé autrefois par M. Morichau-Beauchant, est aujourd'hui désuet).

Verdichtung. — **Condensation.**

Deckerinnerung. — **Souvenir-écran.**

Hemmung. — **Inhibition.**

*
* *

Une courte discussion s'engage sur le vocable allemand *Affekt. M. Hesnard* croit qu'*affectivité* a assez de souplesse pour traduire à

la fois *Affekt* et *Affektivität,* mais les autres membres de la Commission ne se rallient pas à son avis ; il propose alors, pour traduire *Affekt,* le terme *affection,* employé naguère de façon analogue par les psychologues. Mais, par quatre voix contre une, on décide de s'en tenir à la traduction **affect.**

La séance est levée à 19 heures et demie.

Société Psychanalytique de Paris

Séance du 22 février 1927.

Cette séance est consacrée à la révision du projet de statuts.

Séance du 25 mars 1927.

M. Hesnard expose la PSYCHANALYSE D'UN JEUNE HOMME DE 18 ANS ATTEINT D'UNE NÉVROSE HYPOCHONDRIAQUE grave, paraissant évoluer vers la schizophrénie et caractérisée par des idées nettement délirantes de déchéance organique, de mort prochaine, de transformation du sang et des organes, par des réactions discordantes telles que : esprit contradicteur et goguenard avec crises de larmes et de désespoir et idées subites de suicide ; réactions de méfiance hautaine envers les parents ; impulsions à se livrer à des exercices sportifs violents et paradoxaux ; orgueil démesuré ; et par des symptômes physiques : asthénie extrême, amaigrissement cachectique, dyspepsie hypotonique avec symptômes d'éréthisme neurovégétatif, réflexes vifs.

La psychanalyse fut laborieuse au début, l'individu se laissant soigner de mauvaise grâce et accablant le médecin de sarcasmes, quittant brusquement le cabinet de l'analyste. Celui-ci força son attention en lui exposant l'importance du remords masturbatoire dans les troubles nerveux des jeunes gens ; après quelques séances un certain transfert apparut et la cure put être poursuivie durant quatre mois.

Résumé de l'analyse : apparition des symptômes après un refoulement puissant de toute la sexualité chez un masturbateur d'abord adonné avec fougue à une habitude qu'il ne croyait pas coupable ; crise de remords après l'intervention maladroite d'un confesseur le

menaçant durant des heures entières d'une maladie terrible : l'épuisement. D'où frigidité soudaine chez le patient (avec suppression absolue de tout désir, de tout rêve érotique et rapetissement des organes génitaux, devenus peu à peu hypoesthésiques alors que, parallèlement, toute la sensibilité cœnesthésique s'augmentait formidablement en s'accompagnant de malaises anxieux localisés *autour* des organes : bas-ventre, face interne des cuisses, périnée, etc.). D'où aussi apparition de convictions anxieuses d'être perdu, condamné, de n'avoir plus d'énergie vitale, d'avoir perdu ce qui, dans le corps humain, détermine sa vitalité, sa force, son accroissement.

Ce refoulement extrêmement énergique était préparé de longue main par un complexe de castration latent : cadet d'une famille nombreuse, élevé à part parce que maladif par une mère qui l'avait littéralement couvé, il avait grandi dans la honte de son sexe (par fiixation excessive à la mère) et le désir d'être plus tard comme sa sœur préférée, c'est-à-dire privé d'organe viril. Sentiment d'infériorité envers les frères, surtout le frère aîné, fort et viril. Sevrage affectif laborieux, repliement sur soi-même et développement d'un narcissisme intense, devenu vite sensuel avant de se tranformer plus tard, après refoulement, en hypochondrie.

Après la cure, ayant donné une simple détente des symptômes, séjour de plusieurs mois à la campagne. De retour, le malade se présenta au psychanalyste qui eut peine à le reconnaître tellement il était métamorphosé : engraissement de 12 kilogs, disparition de la plupart des signes d'asthénie et de déséquilibre neurovégétatif. Le malade était souriant et, pour la première fois, donnait pleinement raison à l'analyste au sujet de l'interprétation sexuelle de ses névroses. A repris progressivement ses études. Guérison maintenue depuis un an.

M. Hesnard fait ressortir plusieurs points intéressants de cette observation et, sans vouloir attribuer à l'analyse la transformation pubérale rapide et frappante du malade, pense que ce traitement l'a toutefois placé dans de bonnes conditions psycho-organiques à une période climatérique critique de l'évolution instinctive.

Cette observation sera publiée *in extenso* dans la *Revue Française de Psychanalyse.*

Dans la discussion qui s'en suit, *MM. Laforgue, Borel, Pichon, Parcheminey* et *Codet* indiquent les répercussions que peuvent avoir un conflit psychique et une névrose sur le développement physique de l'individu, et mettent en relief la valeur prophylactique de l'analyse, qui a peut-être préservé le malade de Hesnard d'une schizophrénie ultérieure. *M. Loewenstein* parle des rapports entre les tendances féminines et la régression de la libido dans ce cas. *M. Schrapf,* invité à la séance, rappelle les récents travaux des neurologistes sur l'anatomie et la pathologie de la région thalamique en rapport avec des troubles affectifs.

Séance du 5 avril 1927.

M. *E. Jones* fait une communication sur sa CONCEPTION DU SURMOI. Cette communication est publiée *in extenso,* à titre de mémoire original, dans le corps de la Revue.

Séance du 10 mai 1927.

Séance administrative : on décide que MM. Codet, de Saussure et Odier seront réputés membres fondateurs.

Séance scientifique : *M. Lœwenstein* parle d'un cas de NÉVROSE DU TYPE HYPOCHONDRIAQUE SURVENUE A LA SUITE D'UN PARKINSONISME POST-ENCÉPHALITIQUE. Un des mécanismes psychologiques principaux de cette névrose est dû au refoulement de tendances agressives et sadiques. Ces tendances, accentuées par l'infériorité réelle du sujet due à son parkinsonisme, sont refoulées et retournées sur lui-même, et provoquent ainsi un sentiment de culpabilité et la peur d'être complètement paralysé, comme châtiment de ses tendances agressives.

Séance du 1er juin 1927.

M. de Saussure présente L'OBSERVATION D'UN PERVERS SEXUEL qui n'arrive à l'orgasme qu'en restant quelques secondes dans la position du Bouddha (l'orgasme se produit alors sans érection) ou en se mettant debout sur la tête (l'orgasme se produit alors avec érection). Le malade présente souvent de l'angoisse. Il est impuissant et il appartient à une famille de névropathes.

Il semble qu'à la base de ce cas se trouve le souvenir d'un coït entre les parents, que l'enfant aurait surpris à l'âge de trois ans environ. De là serait né un complexe de castration tenace, qui a poussé le malade dans un développement purement narcissique de sa sexualité. A noter que ce malade présente également un fétichisme des pieds, et des tendances prononcées de sadisme et de masochisme liées à un complexe anal.

Ce cas sera publié *in extenso* dans un des prochains numéros de notre Revue.

Dans la discussion qui succède à cet exposé, *MM. Laforgue* et *Lœwenstein* émettent des hypothèses sur les traumatismes infantiles qui auraient pu provoquer cette perversion. Ils indiquent comme très probable l'observation très précoce du coït des parents. *MM. Hesnard, Borel, de Saussure, Codet, Odier, Pichon* et *Madame Marie Bonaparte* ramènent la discussion sur la nécessité d'une entente dans l'emploi du mot « hystérie ». *M. de Saussure* et, encore davantage, *M. Odier,* insistent sur l'importance d'une classification d'après les mécanismes psychologiques à côté de celle reposant sur les tableaux cliniques.

Séance du 5 juillet 1927.

M. *S. Nacht,* invité de la Société, lui présente QUELQUES CONSIDÉRATIONS SUR UNE PSYCHANALYSE CHEZ UNE SCHIZOPHRÈNE. Il insiste sur trois points qui lui semblent importants à dégager de cette analyse, qui fort malheureusement dut être interrompue au bout de quelques mois.

Le premier point est d'ordre pratique et d'un intérêt profond, car il s'agit de la technique à employer au cours de l'analyse des malades atteints de schizophrénie.

Il pense, comme beaucoup d'autres, que la technique classique de la Psychanalyse ne peut être appliquée avec succès chez cette catégorie de malades.

Chez eux, il faut — tout au moins au début — agir, et agir activement en utilisant les connaissances psychanalytiques pour trouver les points faibles de cet appareil de protection si compliqué que constitue pour le schizophrène sa maladie. Ceci fait, on peut espérer trouver un point de contact avec ces malades, et partant le transfert. Une fois le transfert obtenu, la technique classique serait dans certains cas rendue possible.

Le deuxième point à dégager de cette analyse est l'interprétation de quelques symboles. Cette schizophrène à symptomatologie classique, telle que la montrent les divers certificats des médecins des services d'asiles par où la malade avait passé, présentait en outre un délire à thème zoologique.

Elle voyait souvent un cheval dans son entourage ; quelquefois certaines personnes étaient transformées en chevaux, elle-même était quelquefois le cheval. L'analyse montra que le cheval était un symbole riche de sens, autour d'un noyau central et primordial à contenu sexuel : le cheval symbolisait tout ce qui est sexuel, mâle : l'homme ; il y avait toute une constellation secondaire. Le cheval était tout ce qui est beauté, force, noblesse. Dans les souvenirs d'enfance de cette malade on pouvait trouver que, vers huit ou neuf ans, un cheval avait joué un rôle important pour elle.

Un deuxième symbole put être analysé. Certains jours cette malade parlait de crocodiles. « Les crocodiles sont encore venus, je suis sale, j'ai peur » ; et en regardant ses mains elle ajoutait : « ce ne sont pas des mains, ce sont des crocodiles ! »

Elle était sale et ses mains aussi, parce qu'elle se masturbait ; et elle appelait ses mains crocodiles parce que le crocodile représentait pour elle le pénis.

Cette façon d'interpréter ces deux symboles se trouva entièrement confirmée au cours de l'analyse, par l'attitude de la malade.

Enfin le troisième point sur lequel l'auteur insiste, c'est le résultat pratique, thérapeutique de cette analyse inachevée.

Cette malade, depuis des années, était comme la plupart des ma-

lades de sa catégorie : inerte, indifférente, inactive, gâteuse (mais le gâtisme actif des D. P. : elle prenait dans ses mains les matières et salissait tout avec), le tout s'accompagnant naturellement de l'intégrité des facultés intellectuelles.

Le premier résultat de l'analyse porta sur son gâtisme. Elle devint propre — fait curieux — après avoir passé par une longue période de constipation. Il y a de cela des mois ; elle est encore propre et, si elle fait encore quelquefois dans son lit, elle n'a plus ce gâtisme actif, elle ne prend plus avec ses doigts les matières pour s'en barbouiller le corps, pour en souiller les draps et les murs de sa chambre, comme elle le faisait avant l'analyse.

En outre, elle est devenue moins indifférente, moins inerte ; elle s'occupe, travaille. Cette amélioration se maintient depuis plusieurs mois que l'analyse a dû être abandonnée par suite des circonstances. tances.

Madame Marie Bonaparte, Mesdames Sokolnicka et *Morgenstern, MM. Laforgue, Borel, Pichon* et *Lœwenstein* sont d'accord pour insister sur l'utilité de collectionner les cas de schizophrénie guéris ou améliorées par la psychanalyse, vu que de pareils résultats sont encore rares, et même parfois mis en doute par certains psychanalystes. *MM. Laforgue* et *Borel* citent des cas de schizophrénie très améliorés, voire guéris, par l'analyse. Ils indiquent que la technique classique, employée dans le traitement des névroses, ne peut-être employée vis-à-vis des schizophrènes sans modifications. *M. Borel* a eu de bons résultats en se servant d'abord de médicaments tels que la strychnine, etc..., pour faire sortir les malades de leur indifférence. *M. Laforgue* se sert d'une technique psychologique active. Lorsque le contact entre le malade et l'analyste est établi, *MM. Laforgue* et *M. Borel* emploient la technique analytique habituelle. *M. Pichon* fait remarquer que dans la période initiale du traitement, la « psychothérapie » dont en se sert est bien particulière, basée qu'elle est en grande partie sur les connaissances psychanalytiques.

BIBLIOGRAPHIE

« *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse* », T. XIII, fasc. I.

LANDAUER : *Automatismes, Névroses d'obsessions et Paranoïa.* — Cette communication, faite en septembre 1925 au Congrès de Hombourg, est intéressante parce que Landauer a été l'un des premiers à insister sur les rapports qui existent entre le besoin d'autopunition et les automatismes. Chaque acte automatique est une dégradation de l'énergie psychique, une victoire des instincts de mort déclenchés par la tyrannie du surmoi.

On trouvera dans cet article deux observations qui illustrent les vues théoriques de l'auteur.

ALEXANDER : *A propos de la théorie des névroses d'obsessions et des phobies.* — Depuis le moment où, pour la première fois, Freud et ses élèves ont décrit les principales névroses, la psychanalyse s'est développée. Notamment la théorie du moi, du surmoi et du ça a pris une importance considérable et il est nécessaire de reviser de ce point de vue les anciennes descriptions.

C'est ce qu'Alexander a entrepris dans un ouvrage actuellement sous presse, intitulé : « Psychanalyse de la personnalité ». L'article de la *Zeitschrift* n'est qu'un extrait de ce volume.

Le fond de la théorie psychanalytique des névroses reste le même. L'auteur considère toujours que le symptôme nerveux est l'expression du matériel refoulé et qu'il sert d'exutoire à des tendances étrangères au moi. Par contre, il tente d'expliquer de façon originale les mécanismes génétiques du symptôme.

Freud admet que les pulsions à caractère obsédant viennent de tendances qui blessent notre morale, ou encore qu'elles peuvent être des surcompensations de sentiments éthiques. Le conflit se passe entre le ça, qui cherche à exprimer ses tendances brutales instinctives, et le surmoi, autre instance inconsciente, qui exige du moi des actes automatiques de surcompensation (besoin de se laver, besoin de rectifier). Dans cette lutte, le moi reste impuissant et spectateur.

A des degrés divers on retrouve dans presque toutes les névroses des conflits de ce genre où le ça impose des obsessions et le surmoi des automatismes à caractère obsédant.

Dans la théorie classique de la psychanalyse, on admet généralement que les tendances inconscientes refoulées peuvent trouver leur satisfaction grâce au fait qu'elles se déguisent, ce qui leur permet de s'introduire dans la conscience sans être reconnues du moi, et par suite, sans provoquer d'angoisse consciente.

Chez un grand nombre de psychasthéniques, les choses se passent bien ainsi. Cependant Alexander fait observer avec raison que chez d'autres les tendances refoulées deviennent conscientes sans déguisement, et que chez d'autres encore, on observe de l'angoisse malgré le déguisement. Pour sortir de cette impasse, Alexander explique les faits de la façon suivante : le besoin inconscient d'être puni est une réaction contre des tendances défendues, réaction indépendante du déguisement et qui s'extériorise justement par le besoin d'autopunition, en sorte qu'il paraît évident que la genèse et le but du besoin de se punir (besoin qui reste inconscient au malade) est de se soustraire à la peur du remords, à la tyrannie du surmoi.

Le moi, en supportant la peine, achète en quelque sorte le droit de laisser passer certaines tendances refoulées du moi. C'est le moi, qui pour échapper à la peur du surmoi, prend les devants, se punit par avance, et néglige ainsi les reproches qu'il pourrait encourir de cette dernière instance. En poussant plus loin l'investigation clinique, on observe que dans la règle le besoin d'autopunition n'est qu'une compensation de la peur de castration.

Alexander se demande ensuite pourquoi le syphiliphobe évite tout contact, tandis que certains impulsifs sont atteints au contraire de la folie du toucher. L'auteur pense pouvoir expliquer cette différence comme suit :

Le phobique évite avec crainte certaines actions symboliques parce qu'elles sont défendues par l'inconscient qui connaît leur valeur amorale. L'obsédé impulsif au contraire, est contraint d'accomplir ces mêmes actions en exagérant par compensation certains symptômes moraux ou certains traits de caractère, afin de diminuer les tendances inhibitrices du remords. Les cas mixtes se rencontrent souvent et si l'on admet le point de vue d'Alexander, on peut dire que la phobie ne représente qu'un premier stade de la névrose, dans lequel le moi n'est pas encore arrivé à séduire le surmoi.

Cette théorie de l'autopunition qu'Alexander a particulièrement étudiée dans les névroses d'obsessions et d'impulsions, joue également son rôle dans les autres névroses. On peut établir en principe qu'il n'y a pas de satisfaction névropathique sans souffrance névropathique. La base dynamique commune à toute névrose est de trouver un équilibre entre les désirs de satisfaction et les tendances d'autopunition. Distinguons trois types d'équilibre :

1. Les deux tendances s'expriment par un acte ambivalent (mécanisme de la conversion hystérique).

2. Les deux tendances sont satisfaites de façon synchrone, mais par des processus psychiques différents : obsessions et impulsions (les mécanismes psychasthéniques).

3. Les deux tendances trouvent leur satisfaction dans un processus asynchrone (mécanisme de la psychose maniaque dépressive).

En outre, il faudrait encore tenir compte du caractère nerveux sans névrose proprement dite, où les mécanismes de l'autopunition jouent également leur rôle.

Plus la névrose est exempte de peur, plus le névrosé a atteint son équilibre ; plus il y a d'angoisse et plus il faut craindre le pronostic ; si l'équilibre n'est pas encore trouvé, c'est que la névrose est encore en pleine évolution.

Freud, dans son ouvrage : « Inhibition, symptôme et angoisse », a montré que les tendances agressives du surmoi contre le moi pouvaient servir non seulement à la satisfaction des tendances masochistes primitives, mais aussi à la dérivation des tendances sadiques primitives dirigées contre l'extérieur. De même on voit parfois que le besoin d'autopunition peut « s'érotiser » et être mis au service des désirs de satisfaction. Alexander reconnaît bien ces faits, mais il lui semble qu'il y a dans ce phénomène une évolution due à la durée de la maladie plutôt qu'une forme spéciale de névrose.

L'article se termine par l'exposé et l'interprétation d'un cas de psychasthénie dans le détail duquel nous ne voulons pas entrer ici. Par endroits l'auteur y précise sa pensée, ainsi dans ce passage :

« A la base de toute névrose il y a une crainte. Les divers mécanismes névropathiques ne sont que des tentatives de river cette crainte, et par là de lever l'interdit qui repose sur les tendances instinctives ».

Dans ce même fascicule, REICH a reproché à Alexander :

1. De n'avoir pas tenu compte, ou en tout cas de ne pas avoir discuté la théorie freudienne sur la stase de la libido.

Rappelons en deux mots cette théorie : le refoulement d'une manifestation instinctive a pour conséquence le barrage de la satisfaction d'un instinct et par suite la stase de l'énergie instinctive. La libido, que les sources psycho-physiologiques continuent d'alimenter, arrive par suite du barrage à un état de tension plus prononcée et elle finit par renverser les barrières du moi. Le plus souvent apparaît un symptôme qui marque un compromis entre la peur de la punition et l'instinct, mais d'autres fois le symptôme apparaît sans déguisement sous forme de perversions ou d'une fantaisie sexuelle obsédante.

2. D'avoir mal compris la théorie freudienne sur l'origine du surmoi.

Nous n'entrons pas dans le détail de cette critique à caractère spéculatif, qui concerne surtout des articles antérieurs d'Alexander.

3. D'avoir considéré le besoin d'autopunition comme une phénomène spécifique et général des névroses au même titre que l'angoisse, alors qu'il s'agit là d'un phénomène particulier à certaines formes de névroses.

4. Alexander dit que la libido peut être effacée par la punition. A ceci Reich objecte que si tel était le cas, la névrose, avec le temps, devrait aller en diminuant, puisque le mal qu'elle inflige est justement une autopunition. L'expérience nous apprend cependant que l'évolution de nombre de névroses ne va pas en s'atténuant.

Réponse d'Alexander. — Nous ne pouvons rapporter ici le détail de cette discussion. Sans prendre parti dans ce débat, qui demande à être étudié de plus près, à la lumière de nombreux cas cliniques, remarquons seulement avec Alexander que Reich ne s'est pas préoccupé d'examiner les deux parties essentielles qu'exprime la théorie du psychanalyste berlinois, à savoir : 1) que certaines tendances refoulées, quoique déguisées lorsqu'elles pénètrent dans le moi, continuent de provoquer l'angoisse : 2) que chez certains obsédés les tendances refoulées deviennent conscientes sans déguisement. Or l'avantage de la théorie générale de l'autopunition est justement de donner une explication rationnelle de ces faits.

Dans le même fascicule on lira des communications plus brèves de KULOVESTI sur le « Facteur de l'espace dans l'interprétation des rêves », de FENICHEL sur « L'Economie » (ökonomische Funktion) du souvenir-écran « ; de HARNIK sur « L'Outrance des fantaisies blasphématoires » ; de LIEPMAN sur « L'Interprétation et la Guérison d'un cas de psychasténie et d'un cas d'hystérie » ; de JONES sur la « Valeur symbolique du manteau ».

R. DE SAUSSURE.

IMAGO, Revue de Psychanalyse appliquée. 1927, t. XIII, fasc. I.

BERNFELD : *La psychologie actuelle de la puberté.* Cet article est une revue critique complète au point de vue psychanalytique des ouvrages suivants : Tumlirz : l'âge de la maturité. Leipsick 1824. Spranger. Psychologie de l'Adolescence. Leipsick 1924. Bühler : La vie psychique de l'Adolescent. Iéna 1922. Hoffmann. La Maturité. Leipsick 1922.

Bernfeld examine l'attitude que chacun de ces auteurs a adoptée à l'égard de la psychanalyse.

LOWTZKY : *L'influence de la libido sur la formation des idées re-*

ligieuses. — Dans ce travail l'auteur étudie les écrits mystiques de An. Schmidt, née en 1859, femme de lettre distinguée qui fut en relations avec plusieurs philosophes éminents de son époque, et en particulier avec Vladimir Solowjow. Cette mystique s'est représenté être la fille de Dieu, personne élue pour annoncer au monde certains messages de l'Eternel. Elle si figurait aussi être l'esprit universel. La plupart de ses croyances sont dictées par un complexe d'Electre.

Lowtzky analyse ce cas particulier sans donner d'idées générales sur les rapports de la libido et de la vie religieuse.

Le même fascicule contient encore un article de HERMANN sur la Vie de Darwin.

R. DE SAUSSURE.

The Psychanalytical Review, t. XIV, fasc. 1. (Nervous and Mental Diseases Publishing Compagny, edited dy Withe and Jelliff).

SOMMAIRE. — RANK : Problèmes psychanalytiques. — MALINOWSKI : Rapports sexuels prénuptiaux dans les Iles Trobriand. — BAIN : L'amour de Spencer pour George Eliot. — ENDERSON : Bribes psychopathologiques tirées de certains personnages bibliques. — SCHRÖDER : En faisant l'expérience de Dieu. — CLARK : Essai sur l'origine du sadomasochisme.

L'article de RANK est un chapitre de son ouvrage actuellement sous presse sur « La psychologie génétique ». Parmi les problèmes urgents qu'il propose de reviser, il place avec raison en première ligne celui de la terminologie : revision des concepts pré-analytiques et analytiques ; ainsi certains termes tels que « complexe » ou « refoulement » ont toute une histoire qu'il serait utile d'exposer systématiquement. L'auteur passe en revue d'une façon succincte l'historique de certaines notions telles que le complexe de castration, l'anxiété, etc.

MALINOWSKI a publié l'an dernier un ouvrage fort intéressant sur « La sexualité et le refoulement chez les peuples primitifs » (Londres, Kegan Paul). Le présent article n'est qu'un des chapitres d'un nouveau volume sous presse qui portera pour titre : « La Vie sexuelle des sauvages de Mélanésie ».

Les enfants des Iles Trobriand sont abandonnés à eux-mêmes depuis l'âge de cinq à six ans. Ils vivent entre eux et il n'existe aucune morale sexuelle, en sorte que dès l'âge de huit ans les enfants pratiquent entre eux le coït. Ils sont initiés par leurs aînés, et cet amusement joue un grand rôle dans leurs conversations. A l'âge de la pu-

berté, les jeunes gens et les jeunes filles commencent à participer à la vie de la tribu mais ils ne sont pas encore astreints à toutes les obligations et à tous les tabous ; à cet âge encore, la liberté sexuelle la plus complète leur est laissée. Les adolescents vivent dans un quartier du village dans lequel ils emmènent les jeunes filles qui leur plaisent, mais ils ne se marient qu'après avoir vécu plusieurs mois avec l'une d'elles, de façon à être tout à fait sûr que leurs caractères s'accordent ; à partir de ce moment les époux sont liés légalement et se doivent fidélité.

BAIN étudie, d'après l'autobiographie de Spencer et les lettres de George Eliot, quelles ont été les relations de ces deux illustres personnages. Son article tend à montrer que la dépression dont Spencer a souffert de 1855 à 1857 a été due au chagrin qu'il a éprouvé de voir s'écarter de lui la seule femme qu'il ait connue intimement.

ENDERSON recherche chez Jacob le complexe d'Œdipe et montre que de cet attachement incestueux est né le narcissisme du patriarche. Il étudie ensuite le caractère instable de David, les contradictions de sa conduite et son tempérament psychopathique. Puis il consacre quelques pages aux réactions hystériques de saint Paul. Enderson conclut de cette étude que les différentes formes de troubles psychiques sont vieilles comme le monde.

L'intention de SCHRÖDER est de montrer que la valeur de la religion ne réside pas dans les dogmes, qui ne représentent qu'une ultime rationalisation, mais dans son efficience au point de vue de l'hygiène mentale. En rapportant des fragments de l'analyse d'un clergyman, il montre l'utilité que la psychanalyse peut avoir dans l'étude de la psychologie religieuse.

CLARK, bien connu par ses remarquables travaux sur l'épilepsie, aborde le problème du sadomasochisme. Suivant la tradition psychanalytique, il pense que le sadisme s'avère dans la première enfance, lorsque l'enfant prend le sein de sa mère. Cette réaction sadique s'exagère à l'époque du sevrage ; le nourrisson voudrait en quelque sorte se venger contre sa mère qui le prive d'une satisfaction à laquelle il s'était accoutumé, puis, sentant son impuissance, l'enfant s'identifie à la mère, qu'il introjecte en lui, et transforme bientôt la réaction sadique en une réaction masochiste.

R. DE SAUSSURE.

The Phsychoanalytical Review. Avril 1927, t. XIV, fasc. 2.

SOMMAIRE. — ELLIS : La conception du narcissisme. — HOUSSE : Questionnaire psychosexuel. — LORAND : Phobie d'un cheval. — CASSITY : Considérations psychologiques sur la pédophilie. — LEWIS : La signification sexuelle d'anciens symboles chimiques.

Ellis : *La conception du narcissisme.* — Ellis nous rappelle d'abord les mythes qui s'attachent à la personne de Narcisse (voir l'ouvrage de Wieseler : Narkissos, 1856). Du temps des Grecs, ce n'est que tardivement que ce héros mythologique a symbolisé les tendances autoérotiques. Au XVIIIe siècle, la légende de Narcisse a été reprise par l'Espagnol Calderon, puis par Mylton qui a décrit Narcisse sous des traits féminins. En 1752 se donne pour la première fois « Narcisse ou l'amant de lui-même », cette comédie que Rousseau aurait écrite à l'âge de 19 ans. Enfin, dans les temps contemporains, Juan Valera dans son « Genio y Figura » nous représente de nouveau Narcisse sous les traits d'une femme.

Ce n'est qu'à la fin du XIXe siècle que les médecins commencent à étudier ces tendances décrites depuis longtemps par les littérateurs. Nicefero, en 1897, les analyse sans leur donner de nom ; Moll, en Allemagne, les signale à la même époque, Féré publie son célèbre cas d'autofétichisme (L'Instinct Sexuel, Paris, Alcan ; Ellis enfin en fait une première étude systématique en 1898 (Auto-erotism and psychological Study, St-Louis Alienist and Neurologist, Tome XIX). Il propose le nom d'auto-érotisme pour ces tendances analogues à celles de Narcisse, que l'on trouve surtout chez les femmes et parfois chez certains hommes efféminés. C'est Näcke qui employa le mot de « narcissisme » pour la première fois dans un article paru en 1899 dans les « Archiv für Psychiatrie », Vol. XXXII, n° 13. Dans son étude de 1905 sur les trois essais de la sexualité, Freud ne parle pas encore du narcissisme. En 1910, dans sa seconde édition, il en parle seulement comme d'un stade dans le développement de l'homosexualité. Il pensait alors que l'adolescent s'identifiait avec une femme, généralement sa mère, et ainsi était amené à l'amour de lui-même. A cette même époque, Sadger partageait aussi cette opinion.

C'est à Otto Rank que l'on doit la première étude sérieuse de ce sujet envisagé au point de vue psychanalytique (Ein Betrag zum Narcissismus, Jahrbuch für psychoanalytische Forschungen, T. III, 1911). Dans cet article Rank étudie le cas d'une femme qui éprouvait des excitations génitales en se regardant dans un miroir. Il note en passant la parenté du narcissisme et de l'onanisme.

En 1914, Freud revient sur ce sujet (Ueber Narcissismus, ibidem T. VI) et il défend l'idée qu'il ne s'agit pas là d'une perversion mais d'une tendance qui apparaît temporairement chez tout individu. C'est un stade normal de la sexualité ; s'il apparaît encore chez l'adulte, c'est une simple arriération psychosexuelle.

L'enfant a deux objets sexuels primitifs : lui-même et sa mère. Chez la femme adulte, la sexualité se manifeste en grande partie par une intensification du narcissisme originel.

En 1916, Freud précise et dit: « Le narcissisme et l'égoïsme ne font qu'un. Ce terme est employé uniquement pour indiquer que cet

égoïsme a aussi sa source dans la libido ou, en d'autres termes, le narcissisme est le complément libidinal de l'égoïsme. »

Dans son ouvrage sur « Les déviations de la sexualité », Sadger a partagé le point de vue de Freud.

Steckel a fait la part encore plus large au narcissisme. Il considère que la haine est primitive et l'amour secondaire, et qu'il contient à son origine une forte part de narcissisme. De même il voit, à la base des tendances masochistes et sadiques et du fétichisme, des pulsions narcissiques.

Plusieurs auteurs tels que Hirschfeld et Löwenstein, pour ne citer que les plus importants, se sont opposés à la conception psychanalytique qui voit dans le narcissisme un stade normal de la sexualité. Ellis au contraire appuie le point de vue psychanalytique.

Il est intéressant de noter que plusieurs femmes telles que Madame Spielrein, qui est psychanalyste, et Elsa Voigtländer (« Sur le problème de la distinction des sexes », Zeitschr. f. Sexualwissenschaft Leipsick 1923) ont admis le point de vue de Freud et considèrent que la sexualité féminine est avant tout une prolongation du narcissisme.

Abraham et Jones ont montré que lorsque les tendances narcissiques font entièrement défaut, parce qu'elles ont été trop réprimées, l'individu souffre de sentiments d'infériorité. Ces sentiments occasionnent souvent chez la femme un état de frigidité. Steckel et Abraham ont encore insisté sur le rôle du narcissisme dans l'exhibitionnisme.

Quittant le terrain de la psychopathologie et suivant une trace dépistée autrefois par Frazer, Rank (Imago 1914) a montré les relations qui existent entre la conception primitive du double ou de l'ombre et le narcissisme.

Au point de vue ethnologique, Geza Roheim a étudié le folklore concernant le miroir dans son ouvrage intitulé « Le charme du miroir ». (Vienne 1919), et a montré que la clef de toutes les superstitions concernant le miroir résidait dans la compréhension des tendances narcissiques. Abraham a encore rattaché aux même tendances la conception des primitifs sur la toute-puissance de la pensée.

En 1925, Kapp (« Sensation et Narcissisme », Journal of Psychoanalysis) identifie le narcissisme au développement du moi.

Telles sont les différentes conceptions qui depuis 1899 se sont développées autour du narcissisme. Nous voyons que ce terme s'est singulièrement élargi et Ellis pense qu'il est encore trop étroit.

HOUSE : *Questionnaire psychosexuel*. — D'année en année on reconnaît davantage la part considérable que joue la sphère psychosexuelle dans le caractère d'un individu, et comme il n'est pas toujours possible de pratiquer une analyse sur les personnes dont on

voudrait connaître la psychologie, House a pensé qu'il serait utile de faire un questionnaire très complet permettant d'inventorier les tendances sexuelles.

LORAND : *Un cas de phobie des chevaux.* — Il s'agit d'une « régente » de 36 ans dont la phobie consistait avant tout à craindre qu'un cheval ne se cassât les jambes en tombant.

On constate chez la malade d'autres symptômes tels qu'une faiblesse du côté gauche, une fatigue générale et la peur d'être tuberculeuse. La malade avait dû quitter son travail depuis plusieurs années. Quand Lorand entreprit l'analyse, les troubles duraient depuis six ans, époque où la malade avait perdu sa mère. Ce deuil avait ravivé d'anciens complexes, notamment la situation œdipienne. A la base de cette phobie se trouve la peur de la castration, mais aussi le désir de châtrer le père pour le punir de son attitude agressive vis-à-vis de la mère. Secondairement on voit apparaître chez cette malade des tendances masculines, dépôt d'une identification avec le père. A ce moment la patiente s'identifie également au cheval et sa crainte de voir la jambe se casser représente une autopunition de ses désirs incestueux. La plupart des autres symptômes s'expliquent par une identification tardive avec la mère.

Nous ne pouvons ici résumer que très sommairement ce cas complexe et intéressant, illustré d'un grand nombre de rêves.

CASSITY : *Considérations sur la pédophilie.* — L'auteur rapporte cinq cas qu'il a eu l'occasion d'étudier dans la Section des criminels à l'Hôpital de Sainte Elisabeth (Washington). La publication de ces cas a un intérêt tout particulier car ce n'est qu'exceptionnellement que les pédophiles arrêtés par la police arrivent dans des institutions psychiatriques. Récemment encore, une partie des Etats-Unis demandait la punition de mort contre ces pervers, et la peine généralement infligée est une réclusion de 21 ans. La sévérité de ces mœurs judiciaires a été en partie atténuée dans certaines contrées à la suite de la publication du prof. White (de Washington) : « L'aliénation mentale et la législation criminelle », New-York, Macmillan, 1927.

Avant de passer à l'exposé de ses cas, l'auteur rappelle les travaux, pour la plupart purement descriptifs, de Magnan, Krafft-Ebing, Ellis, Bleuler, Steckel, Bloch et Hadley.

Dans trois cas, la pédophilie semble s'être développée à la suite de traumatismes infantiles divers, tandis que dans un des deux autres une identification à la mère et l'attitude de rival prise par le malade à l'égard du père semblent avoir été le point de départ de cette funeste tendance.

Ces cinq personnages étaient impuissants et on note chez eux de nombreux traits d'érotisme buccal.

LEWIS : *Signification de quelques symboles anciens de la chimie.* — Comparaison des symboles de la chimie avec ceux d'un schizophrène, et essai d'interprétation psychanalytique.

R. DE SAUSSURE.

Prince HOPKINS : *Les mobiles insus de certaines manifestations sociales.* (Thèse de Psychologie présentée à la Faculté des Lettres de Londres).

L'auteur, dans le premier chapitre, passe en revue les principales notions psychanalytiques pour chercher ensuite à les appliquer aux problèmes de sociologie. Le second chapitre est consacré à l'étude du rôle du père en tant qu'oppresseur. Prince Hopkins montre combien Marx et Lénine, par exemple, ont souffert de l'autoritarisme paternel et il en déduit que leur lutte contre le gouvernement doit être rattachée à cette lutte qu'ils ont menée dans leur jeune âge contre leur propre père. Flint et Asquith au contraire ont retrouvé dans le socialisme même l'autorité du père. Dans une autre section de ce chapitre, l'auteur tend à montrer que les limitations de la guerre doivent être interprétées comme le résultat de la peur de la castration par le père. Dans le chapitre III, l'auteur considère le père dans son rôle de monopolisateur et de capitaliste.

Le chapitre suivant est consacré aux fantaisies de castration et de suppression, c'est-à-dire à toutes les manifestations qui tendent à vouloir limiter la puissance de l'autorité. L'auteur cite de nombreux exemples dans les domaines de l'économie politique, de la sociologie et des religions.

Le chapitre suivant est consacré aux fantaisies de castration et de de Dieu. L'auteur étudie surtout des cas tels que Lénine qui, après avoir combattu l'autorité paternelle, devient pour les communistes l'incarnation de l'autorité et se montre le plus sévère des pères. Il passe en revue également un certain nombre de cas tels que celui de Mrs Eddy qui se croyait douée de pouvoirs surnaturels.

Dans la seconde partie de sa thèse, l'auteur étudie surtout les répercussions sociales, politiques et religieuses de l'anxiété, du sentiment de culpabilité et du besoin d'auto-punition. Les chapitres de cette seconde partie sont consacrés à la persécution du fils, au rôle de l'homosexualité, de l'identification, de la providence, de la loyauté. Le dernier chapitre est consacré à l'autorité et à la suggestion.

Le livre de Prince Hopkins, malgré son caractère à la fois trop touffu et trop schématique, est intéressant pas sa vaste documentation et ses hypothèses courageuses, mais le sujet qu'il traite est trop étendu, aussi plus d'un lecteur en remportera-t-il l'impression d'une œuvre fragmentaire.

R. DE SAUSSURE.

TABLE DES MATIÈRES

Imprimerie Saint-Denis. — Niort.
25-11-1927.

Le Gérant : V. Chapelle.


AD LVCEM



Revue Française de Psychanalyse ∴ Tome 1 ∴ N° 2 ∴ 1927

Cette Revue est publiée sous le haut patronage
de M. le Professeur S. FREUD.

1re Année - N° 2 — 1er Novembre 1927

REVUE FRANÇAISE de Psychanalyse

Organe officiel de
la Société Psychanalytique de Paris
Section française de l'Association Psychanalytique Internationale

Sommaire

G. DOIN et Cie, Editeurs à Paris (6)
8, Place de l'Odéon
La Revue Française de Psychanalyse paraît 4 fois par an.